



HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

TOME NEUVIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

Religion, Gouvernement, Marine, Commerce.

Tous les peuples eurent leurs erreurs. La Grèce en enfanta qui lui survécurent en quelque sorte ; elle en adopta même d'étrangères : mais, si on la considère, abstraction faite de ce délire qui lui fit adorer autant de Dieux que d'agents de la nature, de quels arts, de quelles

ſciences n'a-t-elle pas enrichi l'univers? Quels modèles de légiſlation ne lui a-t-elle pas laiſſés? &, même dans ſes égarements en ce genre, combien n'a-t-elle pas été utile aux hommes chargés du pénible emploi de conduire leurs ſemblables?

Religion. Déjà le progrès des lumières portoit atteinte au Polythéiſme; on en ſentoit l'abſurdité: mais, comme pour éviter un excès, il n'eſt que trop ordinaire de tomber dans un autre, bientôt on mit en queſtion l'exiſtence de Dieu. Les écoles retentiſſoient d'arguments propres à renverſer tout ſyſtême religieux, & à troubler le gouvernement. Attachés aux anciens préjugés, les poëtes défendoient le Polythéiſme, contre les coups qu'on lui portoit. Si on peut leur reprocher de s'être oppoſés aux progrès de la raiſon, relativement à l'unité de Dieu, au moins faut-il leur rendre cette juſtice; qu'ils contribuèrent à maintenir la morale, que l'Athéiſme auroit anéantie.

Pindare, dit un Académicien (*a*), ne

(*a*) M. DE ROCHEFORT, *ſur la Morale d'Hérodote*, MEM. DE L'ACAD. t. 39.

se bornoit pas à consacrer dans ses vers, les maximes antiques ; il s'opposoit encore au Scepticisme qui commençoit à s'introduire, & qui profitoit des absurdités de la Mythologie, pour attaquer l'existence de toute Divinité ; comme fit Xénophanes, ce philosophe si déchaîné contre Homère & contre Hésiode. Pindare se contente de révoquer en doute les traditions injurieuses aux Immortels, & ajoute que « c'est une odieuse philosophie, que » de les outrager ».

Admirateur & imitateur d'Homère, il inculquoit comme lui, la dépendance des hommes envers les Dieux : sans cesse il rappelloit aux premiers, que les actions humaines sont présentes aux yeux de la Divinité. « Celui-là se » trompe » chantoit ce Poëte sublime, » qui croit pouvoir faire quelqu'action » ignorée des Dieux..... La sagesse & » la vertu viennent du Ciel. » Olymp. 1. Olymp. 9.

La divination, l'un des principaux fondements de la Religion Grecque, n'étoit pas moins en vigueur au temps de Thémistocles, qu'au siècle d'Achille : toujours même vénération pour les Oracles, même respect pour les Devins. Ces moyens, souvent à la disposition du

gouvernement, lui furent quelquefois rebelles; & l'on peut penser que si le vainqueur de Salamine en eût été le maître, on eût employé, pour s'attirer la faveur des Dieux, toute autre voie que l'effusion du sang des trois jeunes Princes qui étoient tombés entre ses mains.

Si la philosophie se fût bornée à détruire la superstition, & à restreindre un pouvoir que les Devins rendoient quelquefois tyrannique, la Grèce n'eût eu que des éloges à lui donner. Quel service ne lui rendoit pas Anaxagore, en l'employant à combattre des erreurs préjudiciables à la société? Le devin Lampon vouloit persuader à Périclès, qu'un bélier armé d'une seule corne au milieu du front, & né dans la maison de cet homme célèbre, désignoit que l'autorité, partagée alors entre sa faction & celle de Thucydide, se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige avoit paru. Anaxagore fit la dissection de cette tête, & trouva que le cerveau ne remplissoit point toute la capacité du crâne; qu'il étoit pointu comme un œuf, & qu'il aboutissoit par cette pointe, précisément au lieu où commençoit la racine de

Plut. in Pericl.

cette corne ; qu'ainsi, ce que Lampon offroit comme une merveille, n'étoit qu'un effet naturel. On admira la sagacité du physicien : malheureusement pour le progrès des lumières, le parti de Périclès prévalut, & bientôt le devin éclipsa le philosophe.

Anaxagore avoit tracé la voie ; l'étude suivie de la nature, pouvoit seule détruire un vain effroi. Cependant il est d'heureux préjugés qu'on peut laisser subsister. Quoi de plus propre, par exemple, à jetter des semences d'héroïsme, que celui qui supposoit une communication immédiate des Dieux avec les hommes ! Ceux des philosophes dont l'ame avoit assez d'élévation pour prétendre à un pareil commerce, Platon & les Stoïciens admirent avec Pythagore & les héros de l'antiquité, la divination ancienne, qui s'exerçoit par le moyen des songes & des inspirations. Xénophanes, en combattant les Dieux d'Homère, nia toute sorte de divination : ce grand adversaire des préjugés de la Nation Grecque, fut le premier qui attaqua l'immortalité de l'ame, & soutint que tout ce qui naissoit, devoit périr. C'est dans ces mêmes temps, que Protagoras répandoit des doutes sur l'exis-

Plut. de Placit. l. 5.

Plut. Hesych. Laërt.

Id. in Protag. Plut. in Pericl.

tence de la Divinité. Anaxagore, au contraire, enseignoit que le principe de l'arrangement de l'univers, n'étoit ni la nécessité, ni le hazard; mais une intelligence pure & simple, qui avoit démêlé & séparé les parties homogènes de l'ancien cahos.

Laërt. in Democrit. Plut. de Placit.

Démocrite, un des grands partisans de la Secte Pythagoricienne, moins réservé cependant que son fondateur sur les songes, prétendit qu'ils n'avoient rien de divin, & qu'ils n'étoient que la représentation des images vues pendant la veille. Hérodote, quoiqu'on puisse le regarder comme un écrivain religieux, ne fait pas difficulté de dévoiler les fourberies de la Pythie. Mais quelle est son attention à rapporter tout à un Dieu qui conduit les évènements de la vie, qui voit tout, & qui punit les crimes par les malheurs mêmes où ces crimes entraînent!

Dans les ames fières, qui ne pouvoient se résoudre d'offrir leur encens à des êtres qui valoient moins qu'elles, les inepties que la Grèce débitoit sur les Dieux qu'elle adoroit, avoient fait naître l'athéisme; elles produisirent dans les cœurs timides & mous, cette crainte excessive qui avilit, terrasse l'homme, &

ne se persuade de l'existence de la Divinité, que pour la lui peindre cruelle & mal-faisante. Comment un sentiment si violent pût-il entrer dans l'ame d'un adorateur des Divinités Païennes? Des êtres qui se permettoient les crimes, même les plus honteux, pouvoient-ils se montrer barbares envers les foibles humains? Cependant le tableau que les auteurs nous tracent de l'homme superstitieux, est effrayant. Le sommeil même ne lui laissoit point de trève: sans cesse assiégé par des spectres affreux, déjà il se croyoit dans les lieux qu'habitent les impies après la mort. A son réveil, il court, l'argent à la main, interroger les Devins, les interprètes des songes: l'un, après lui avoir prononcé d'un ton d'emphase, quelqu'ancienne formule, lui ordonne de faire venir une vieille femme, pour se purifier; un autre lui commande de se plonger dans l'eau de la mer, & de rester ensuite, durant un jour, immobile sur la terre, &c.

Plut. de superst.

Au moindre mal qui lui arrive, son imagination ne lui présente que calamités & désastres; il s'agite, il se répand en lamentations, en gémissements; il accuse les Dieux. Est-il malade? il renvoie le médecin qui veut le guérir, ferme sa

porte au philosophe qui vient le consoler. « Laissez » dit-il « laissez satis-» faire à la Justice Divine, un impie, » un homme maudit & détestable, l'objet » de la colère de tous les Dieux ». Assis hors de sa maison, revêtu d'un sac, ou couvert de haillons, souvent même nud, il se roule dans la fange, confessant à haute voix, je ne sais quelles fautes ; ou bien, si sa superstition est moins farouche, il se tient dans sa maison, entouré de sacrifices & de libations, se purifiant par des aspersions fréquentes, tandis que de vieilles femmes viennent pendre à son cou, ainsi qu'à un poteau, pour talismans & amulettes, tout ce qui leur tombe sous la main.

Cette maladie n'étoit pas seulement celle du peuple ; des Princes, des Rois en ressentirent les cruels effets. Alarmé de quelques songes funestes, Midas se donne la mort, en buvant du sang de taureau. Le magnanime Aristodème entend des chiens hurler comme des loups ; autour de son autel domestique, il voit croître du chiendent : ces présages le troublent ; il désespère du succès de la guerre, & se tue. Dans le siècle même de la philosophie, Nicias effrayé

d'une éclipse de lune, se laisse envelopper avec quarante mille Athéniens, & perd honteusement la vie.

L'image du plaisir ne pouvoit même dérider le malheureux qui, dans la Divinité, ne voyoit qu'un être attentif à le tourmenter. Rien de plus gai chez les Grecs, que les fêtes: elles formoient un spectacle aussi animé qu'agréable. Le superstitieux pâlit sous sa couronne de fleurs; il sacrifie, & est en même-temps saisi de crainte. Sa main vacille en présentant l'encens: sa bouche ne prononce des prières & des vœux, que d'une voix timide & mal assurée. Il démentoit, par sa conduite, cette maxime consolante de Pythagore; « qu'en approchant » souvent des Dieux, on devenoit plus » sage & plus content. »

Le superstitieux est à lui-même son bourreau; mais il ne fait aucun mal à l'Etat. L'athée vit tranquille, mais son exemple est contagieux: il sème une doctrine dont les effets sont funestes. Ils devinrent si frappants à Athènes, & parurent si dangereux, que peu de temps avant la guerre du Péloponnèse, un décret de Diopitès, ordonna de dénoncer les athées, & ceux qui donnoient des leçons sur les phénomènes

Plut. in Pericl.

de la nature. Il est vrai que ce coup étoit porté contre Anaxagore & Périclès ; mais il n'en prouve pas moins que les athées s'étoient déjà attirés l'animadversion publique. Si l'on confondit avec eux, les philosophes qui s'occupoient de la science de la nature, c'est, dit M. de Rochefort, que ces derniers ayant l'ambition de tout expliquer, remontoient jusqu'aux premières causes, dont ils excluoient toute Divinité.

Gouvernement.

Plut. ubi sup.

La philosophie ne borna pas ses leçons à la religion, elle les étendit au gouvernement. Sous l'extérieur d'un simple joueur de lyre, Damon, homme fort habile dans l'art de gouverner, donnoit à Périclès des leçons sur la politique : mais le génie inquiet des Athéniens, découvrit bientôt que la lyre de Damon n'étoit qu'un prétexte ; il fut banni d'Athènes, comme un homme qui se mêloit de trop d'affaires, & qui favorisoit la tyrannie. Il devint l'objet des railleries des poëtes ; Platon le comique introduit, dans une de ses pièces, un personnage qui lui parle ainsi : « Dis-moi d'abord, » au nom des Dieux, est-il vrai, comme

» on nous l'assure, que tu as été le
» Chiron de Périclès (a)?

Toujours redoutant les tyrans, Athènes avoit sans cesse des maîtres plus ou moins adroits, dont elle se vengeoit par l'Ostracisme. Sparte n'avoit pas profité de son crédit pour faire adopter ses vertus : à peine eût-elle acquis l'empire, qu'elle songea à le conserver par les moyens ordinaires de l'ambition ; elle crut les vices des Grecs nécessaires à sa grandeur, & se laissa corrompre par ces commencements de prospérité.

« Quelques villes avoient profité de » l'exemple que leur donnoit Lacédémone, pour inspirer à leurs citoyens » l'amour de la liberté & du bien public ; » mais, quand la guerre Médique commença, la plupart n'étoient point encore parvenues à fixer leurs loix, & » à se faire un gouvernement régulier. » Les unes toujours jalouses de leurs » voisins, ou gouvernées depuis leur » naissance, par les intrigues de leurs

Observ. sur la Grèce, p. 49, &c.

(a) En jouant sur le mot *Chiron*, qui en Grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie *plus méchant*.

» Magistrats & des principaux citoyens,
» devoient tout sacrifier aux intérêts de
» leurs passions ou de leurs cabales ;
» les autres engourdies par une longue
» paix, & livrées au commerce & aux
» arts, ne doutoient pas que le moment
» fatal pour la Grèce ne fût arrivé ; &
» ces Républiques se liguèrent avec les
» Perses, pour prendre un parti opposé
» à celui de leurs ennemis, ou pour
» prévenir leur ruine. »

La confédération des Grecs fut dissoute par la défection de tant de peuples ; & l'effroi qui devoit en résulter, sembloit devoir tout perdre. La supériorité de Thémistocles sur Xercès, & de Pausanias sur Mardonius, jointe au plus ardent amour pour la patrie dans les citoyens, sauva la nation.

« La Grèce ne pouvoit se déguiser le
» danger auquel l'avoit exposé l'infi-
» délité de quelques-unes de ses villes :
» elle venoit d'éprouver ce que peuvent
» les vertus & les talents, fruits de la
» liberté. Pour affermir & perpétuer
» son bonheur, elle devoit donc s'at-
» tacher avec plus de force, à ses anciens
» principes, & ne songer qu'à rétablir
» l'alliance presque détruite, de tous
» ses peuples. Elle eut la sagesse de

» tempérer la loi par laquelle elle avoit
» condamné à une amende de la dixième
» partie de leurs biens, tous ceux qui
» se rendroient aux Perses, ou qui leur
» accorderoient leur amitié. L'exécution
» de ce décret n'auroit été propre qu'à
» renouveller & à multiplier les an-
» ciennes divisions, en allumant une
» guerre civile dans la Grèce : les vain-
» queurs des Perses furent indulgents ;
» ils épargnèrent les peuples & ne trai-
» tèrent en coupables, que les Magistrats
» qui les avoient engagés à trahir leur
» devoir. »

Sparte avoit osé prendre une part dans le butin, & se profaner par l'or de la Perse : les Athéniens, enivrés de leurs succès & de la gloire dont ils s'étoient couverts, se livroient à une présomption insensée. Polybe compare, avec raison, leur République à un vaisseau que personne ne commande, ou dans lequel tout le monde est maître de la manœuvre. Les uns, dit cet historien, veulent continuer leur route, les autres veulent aborder au prochain rivage ; ceux-ci resserrent les voiles, ceux-là les déploient ; & dans cette confusion, le vaisseau qui vogue sans destination au gré des vents, est tou-

jours prêt à échouer contre quelqu'écueil.

Cette Ville idolâtre & ennemie des talents & des vertus, n'avoit encore imaginé d'autres moyens pour conserver sa liberté, sans nuire à l'émulation, que d'accorder les plus grands honneurs aux services rendus à la patrie, & de punir par l'Ostracisme, quiconque en avoit trop bien mérité. Athènes portoit en elle-même le germe de sa destruction, & son gouvernement devoit produire les plus grands maux, quand l'ardeur qui exaltoit l'ame de ses citoyens, se seroit enfin dissipée.

Marine & Commerce. Le tumulte & le trouble où l'invasion des Perses jetta la Grèce, furent contraires à l'accroissement du commerce ; mais le bruit du prodigieux armement avec lequel Xercès se préparoit à l'envahir, hâta le progrès de la navigation. Tous les peuples adonnés à la marine, s'empressèrent de construire ces vaisseaux de guerre nommés *Trières*, qui étoient encore en petit nombre & de peu d'usage. Egine, Corinthe, Chalcis en mirent en mer une assez grande quantité : Athènes les surpassa, par un armement de plus de cent navires de cette espèce. Ils n'étoient couverts qu'à la pouppe &

Her. l. 8. *c.* 1. *Thucyd. l.* 1. *p.* 8. *Plin. l.* 7. *c.* 56.

à la proue. Les Thasiens, après cette époque, eurent les premiers, la gloire de faire des vaisseaux pontés. Cimon augmenta sur ces navires, l'espace propre à recevoir les soldats. Depuis les grandes expéditions de ce Capitaine, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, les Trirèmes n'acquirent plus qu'une perfection insensible.

Le but des Grecs, en composant ces navires, étoit d'en rendre le sillage très-rapide, quand ils étoient mus par la seule action des rameurs, dont le nombre étoit très-grand, par rapport à leur capacité: & en effet, ils furent supérieurs aux autres vaisseaux, par la célérité de leur marche (*a*). *Zozim. l. 5. Scheff. l. 2. c. 2. p. 97.*

Les petits vaisseaux Grecs tiroient leurs noms du nombre de rameurs qu'ils contenoient: le Triacontore, par exemple, en avoit trente; le Pentecontore en avoit cinquante, &c. *Hesych. voc. Τριακοντ.*

Dans les navires du genre des Trières, les Grecs se contentoient d'indiquer ce nombre, par celui des rameurs assis sur chaque gradin; ou,

(*a*) Voyez le troisième Livre *de la Marine des anciens*, chap. 3 & 4.

ce qui revient au même, par le nombre de rangs ou de files que formoient d'un seul côté, dans toute la longueur du navire, les rameurs rangés sur ces gradins. La Monère n'avoit qu'un rameur sur chaque gradin, & qu'une file de rameurs ; la Trière en avoit trois ; l'Ennère en comptoit neuf, depuis le plus haut banc du gradin, jusqu'au plus bas, où étoient les Thalamites : c'est le nom que portoient les rameurs qui occupoient la partie la plus basse du navire ; les Thranites occupoient la plus haute, & les Zygites, celle du milieu. Les Thranites recevoient une plus forte paie, parce qu'ils faisoient mouvoir les plus longues rames ; les Thalamites, au contraire, qui se servoient de rames fort courtes, n'avoient que de petits gages.

Thucyd. l. 6. Schol. Aristoph.

Les gradins étant placés les uns à la suite des autres, il en résulte que les rameurs, rangés sur ces gradins, formoient, dans toute la longueur du navire, d'un seul côté, autant de files qu'il y avoit d'hommes sur chaque gradin. Si, par exemple, il y avoit vingt gradins de chaque côté de la Dière, les deux rameurs placés sur chacun, considérés dans toute la longueur du

navire, formoient deux files, chacune de vingt rameurs; de sorte qu'on pouvoit désigner ces vaisseaux, ou par le nombre des rameurs rassemblés sur un seul gradin, ou par celui des files de rameurs contenus sur tous les gradins.

Ces files ne furent pas toujours rangées de la même manière dans les Trirèmes. D'abord chacune des trois files fut élevée à une hauteur différente: elle faisoit mouvoir un rang de rames, & il y avoit autant de rameurs que de rames. Cette disposition peu avantageuse, fut suivie par les Athéniens, par les Lacédémoniens, & par les autres peuples de la Grèce, depuis le temps où vivoit Aminoclès, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. Après cette époque, les navires devinrent si grands, qu'on imagina, pour l'arrangement des rameurs, un nouveau systême, tel que plusieurs files de rameurs répondoient à un seul rang de rames: mais nous renvoyons ce progrès aux temps postérieurs.

Thucyd. l. 2. p. 164.

Les Athéniens, si distingués depuis par l'étendue de leurs relations, n'eurent pendant long-temps, qu'un port assez mauvais & très-petit. Thémistocles fut le créateur de leur marine. Un siècle

Mélot. t. 23 des Mém.

après ce grand homme, Isocrates leur reprochoit l'ambition d'être les dominateurs des mers, comme une passion nouvelle, & la source de tous les maux de la Grèce.

L'Attique ne possédoit alors que ses olives, ses laines, du sel, des figues, du miel, & quelques mines d'argent, peut-être assez riches, mais si mal exploitées, que cinq-cents ans après la défaite des Perses, on en travailloit encore les scories avec quelque profit. Parmi les différentes distributions du peuple, faites par Thésée, Dracon & Solon, il ne se trouve ni corps de marchands, ni classes de matelots. Athènes elle-même, n'offroit point le spectacle d'une Ville enrichie par le commerce, ni cet air d'opulence & de grandeur qui en est le fruit. Quoique son territoire eût de la pierre & du marbre, ses maisons n'étoient que de terre & de bois.

Cette multitude de colonies sorties de son sein, n'eut point pour but le commerce. « Nos ancêtres » dit un orateur célèbre « Instruits de bonne » heure dans la pratique de toutes les » vertus, goûtoient, dans le repos, les » fruits d'un sage gouvernement; tandis » que les autres villes de la Grèce,

Isocr. in Panath.

» agitées de troubles domestiques,
» éprouvoient toutes les fureurs des
» guerres civiles. Touchés de tant de
» maux, ils se firent un crime d'une
» tranquillité qu'ils ne partageoient point
» avec le reste de la nation: envisageant
» d'ailleurs, en ce désordre, la ruine
» prochaine de tous les Grecs, ils ré-
» solurent de la prévenir, & envoyèrent
» leurs ambassadeurs dans toutes les
» villes où la discorde s'étoit glissée.
» Des hommes choisis dans Athènes,
» furent écoutés, & eurent bientôt
» concilié les divers intérêts, pacifié
» les différends; mais, pour assurer la
» durée d'un calme si nécessaire au salut
» de tous, ils pratiquèrent adroitement
» la populace indigente & séditieuse,
» l'enrôlant sous nos étendards, & se
» chargèrent du soin de la faire subsister.
» La République toujours constante en
» son aversion pour les Barbares, en-
» voya contr'eux cette nouvelle armée,
» les chassa de Cyclades, & de quelques
» villes de la terre-ferme; & pour éloi-
» gner tout soupçon d'avarice & d'ambi-
» tion, elle abandonna sa conquête à cette
» multitude, & à tout ce qu'il y avoit de
» nécessiteux dans la Grèce; les établit
» dans les isles & dans le continent, leur

» donna des loix, & régla la forme de » leur gouvernement. »

Le besoin d'envoyer des colonies, ne fit que foiblement sentir celui de perfectionner la marine: l'envie de dominer, la soif des richesses, voilà les principales causes de ses progrès.

Un pays aussi stérile que l'Attique, demandoit un grand commerce pour être vivifié: il étoit de l'intérêt d'Athènes, d'appeller tous les marchands de l'univers connu alors, de leur ouvrir ses ports; Athènes, au contraire, y mit des entraves.

Les loix défendoient, sous les peines les plus rigoureuses (a), l'exportation des figues, & des olives, denrée de première nécessité pour les Athéniens: ils trembloient de perdre ce qu'ils possédoient, en consentant à le partager avec les autres peuples. Comme le territoire ne pouvoit fournir le bled nécessaire à la nourriture de ses habitants, quand ils eurent de bons ports & une marine, ils y suppléèrent par le com-

(a) Consultez le *Traité* de M. l'Abbé Auger, *sur la Jurisprudence & les Loix d'Athènes*, T. 2, seconde Partie, p. 219, &c.

merce

merce extérieur. Athènes tiroit beaucoup de bleds de l'Hellespont, & sur-tout du Bosphore.

Les loix concernant ce commerce, plus barbares encore que celles dont nous avons parlé, infligeoient les dernières peines à quiconque le faisoit pour un autre port que celui d'Athènes; &, comme si elles eussent craint de ne pas rencontrer assez de coupables, elles adjugeoient au dénonciateur, la moitié des marchandises dénoncées. Prêter de l'argent à un commerçant infracteur de la loi, étoit se rendre complice de son infraction, & s'exposer à une punition: le prêteur ne pouvoit obtenir d'action contre son débiteur. Cette restriction s'étendoit sur quelques autres marchandises. Si les commerçants n'eussent trouvé des moyens d'éluder la loi, Athènes en eût été la première victime. La crainte fit pousser les précautions jusqu'à la cruauté, & décerner la peine de mort contre celui qui achèteroit plus qu'une certaine mesure de bled.

L'Etat, qui ne peut subsister que par l'union la plus intime de ses membres, y donnoit la plus mortelle atteinte, en les armant ainsi les uns contre les autres. Les loix, il est vrai, veilloient

à ce que les commerçants fidèles, n'eussent point à souffrir de la ruse, ou de la mauvaise foi : ils pouvoient poursuivre un criminel, citer devant les Thesmothètes, & traîner en prison, quiconque sans raison les avoit dénoncés, accusés, ou inquiétés. L'accusateur, s'il n'obtenoit pas la cinquième partie des suffrages, ou s'il se désistoit de son accusation, étoit condamné à une amende de mille drachmes envers le trésor. On avoit consacré six mois de l'année, depuis la fin de Novembre jusqu'au commencement de Juin, aux procès des commerçants : on leur faisoit prompte justice avant ce terme; & l'on avoit l'attention qu'ils ne fussent point arrêtés pour leur départ : mais ces loix eussent été inutiles, pour la plupart, si le commerce n'eût point eu d'entraves.

Les Capitalistes d'Athènes avoient plusieurs moyens de faire valoir leurs fonds. Le plus ordinaire étoit de les placer sur des vaisseaux, & de les prêter à des commerçants, à un certain intérêt, & sous certaines conditions. On faisoit, en présence de témoins, le billet qui marquoit cet intérêt, ces conditions, & on le déposoit chez un tiers.

Dans le commerce ſur mer, on pouvoit prêter de deux manières: pour un voyage depuis Athènes juſqu'à une ville déſignée, & depuis cette ville juſqu'à Athènes; ou ſeulement depuis cette capitale juſqu'à une ville, ſans y comprendre le retour.

En prêtant ſur un vaiſſeau, on entroit dans toutes les pertes, dans tous les riſques qu'il couroit, ſoit par les tempêtes, ſoit de la part des pirates. L'emprunteur étoit obligé de mettre ſur le vaiſſeau, en marchandiſes, le double de l'argent qu'il avoit emprunté: elles devenoient le gage de la créance, auſſi-bien que celles qu'il rapportoit en échange, & que le prêteur pouvoit ſaiſir, ſi on ne lui rendoit pas ſon capital, avec les intérêts.

Certains intérêts étoient permis, & d'autres défendus. L'orateur Lyſias cite une loi de Solon, qui les abandonnoit à la volonté du prêteur, & qui, par conſéquent, aſſimiloit l'argent à toute autre eſpèce de marchandiſes dont la rareté ou l'abondance conſtitue le moindre ou le plus haut prix: mais on réforma cette loi, qui ne laiſſoit aucun frein à l'avidité des uſuriers.

L'intérêt de l'argent ſe marquoit par

mois, & l'on en distinguoit de deux sortes ; celui de l'argent prêté sur les terres, & celui que produisoit l'argent prêté sur un vaisseau. Ce dernier étoit plus ou moins considérable, selon que la navigation étoit plus ou moins dangereuse, & qu'on avoit stipulé jusqu'à telle ville seulement, ou jusqu'à cette ville, & depuis, jusqu'à Athènes.

Les auteurs parlent de quatre sortes d'intérêts, dont deux sont exorbitants, & sans aucune proportion avec les deux autres ; ce qui porteroit à croire que les premiers n'étoient pas autorisés par la loi. L'un consistoit à payer chaque mois, une obole par drachme : la plus petite de ces monnoies fait la sixième partie de la plus grande. Le second consistoit à payer chaque mois, deux oboles par drachme ; c'est-à-dire, quatre fois le capital par année. L'intérêt le plus usité, du temps de Démosthènes, étoit d'une drachme par mine, ou de douze pour cent, par an. Enfin, il y en avoit un autre de huit oboles par mine, ou de seize pour cent, par an.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

PROGRÈS de la Philosophie; État des Sciences.

LA MORALE ne fut pas toujours l'objet de l'étude & des recherches des hommes auxquels on donna le nom de Sages : à cette ſcience ſi utile au bonheur de la ſociété, fut ſubſtitué un jargon métaphyſique; & la manie de ſe diſtinguer, fit remplacer les premiers Sages, par une eſpèce de demi-ſavants qui faiſoient gloire de ne rien ignorer, de parler de tout avec confiance, de diſputer ſur quelque matière que ce fût, & dont la maxime capitale étoit, de ne jamais demeurer court. Alors on vit de toutes parts, de faux & de préſomptueux philoſophes inonder la Grèce, & y répandre une doctrine auſſi contraire à la vraie éloquence, qu'à la ſaine philoſophie. Ils alloient de ville en ville, débitant les paradoxes les plus abſurdes, les maximes les plus

pernicieuses. A les entendre (*a*), seuls ils avoient le talent d'enseigner la vertu, d'instruire dans toutes les sciences, dans tous les arts, & de rendre souverainement heureux, ceux qui, sous leur conduite, vouloient chercher le bonheur : mais ils les menoient par des routes directement contraires à celles de la vertu ; & l'on n'eût pu citer un homme qu'ils eussent rendu plus savant, ou du moins mieux savant. Livrés à d'ingénieuses bagatelles, à des subtilités métaphysiques, ils se mettoient moins en peine d'éclairer, que d'éblouir.

Ils savoient que, pour plaire aux Athéniens, il falloit les amuser par des récits fabuleux & d'agréables mensonges ; leur présenter en matière de physique & de métaphysique, de morale & de politique, les idées les plus extraordinaires, les systêmes les plus bizarres, & qu'on admireroit d'autant

(*a*) Voyez Platon dans la *République* ; dans le *Sophiste*, l'*Euthydème*, les deux *Hippias*, &c. ; Xénophon, à la fin de son *Traité de la Chasse* ; Isocrate, dans le *Discours contre les Sophistes* ; dans le *Panégyrique d'Hélène*, & le premier Discours à *Nicoclès*. 6e *Dissert. sur la Rhétorique*, par HARDION, t. 13 des MEM.

plus leur savoir, qu'ils s'éloigneroient davantage des notions communes. Ils mettoient à haut prix, cette prétendue vertu qu'ils se vantoient de communiquer : ils s'enrichissoient par ce honteux trafic, & profitoient habilement, de l'enthousiasme d'un peuple qui mesuroit au salaire qu'ils exigeoient, le mérite & les talents.

L'art de disputer & de contredire, qu'on appelloit l'Art *Eristique*, contribua le plus à accréditer ces hommes qui s'arrogeoient ouvertement le nom de *Sophistes* ; c'est-à-dire, de *Sages*. Platon introduit dans un de ses dialogues, deux frères, Euthydème & Dionysiodore, qui depuis peu, quoique déjà d'un certain âge, avoient presque renoncé à toutes les autres études, pour s'attacher uniquement à l'art de disputer. Jusques-là, l'éloquence du barreau avoit fait une de leurs principales occupations : ils enseignoient à composer des plaidoyers, ils en faisoient même qu'ils vendoient fort cher. Ils avoient aussi donné des instructions sur l'art de la guerre, & on les regardoit comme les premiers hommes pour former un général : mais, à peine initiés dans les secrets de l'art Eristique, toutes

les autres sciences ne furent plus à leurs yeux, que de frivoles amusements. Et en quoi consistoit néanmoins, cet art par excellence? A soutenir, par exemple, qu'on ne pouvoit ni se tromper, ni mentir; qu'il n'y avoit point de différence entre dire la vérité & ne rien dire, entre le bon & le mauvais, entre le blanc & le noir; que tout étoit arbitraire; qu'il n'y avoit point de fausses opinions; en un mot, à tout réfuter indistinctement, à détruire toutes les vérités, à sapper toutes les vertus.

Ce funeste talent produisit les plus grands maux: la fureur de disputer s'empara de tous les esprits, la vérité ne trouva presque plus d'accès, & Athènes se voyoit au moment de n'avoir plus rien de certain. Il étoit temps que la Philosophie, cette fille du Ciel, se montrât, & de son flambeau, vînt dissiper les ténèbres qui offusquoient la raison, & que le vrai philosophe, l'ami de la sagesse, fît disparoître le sophiste; c'est-à-dire, le sage qui ne l'étoit plus.

De Rep. l. 5 & 6. Le philosophe, tel que Platon l'avoit conçu, devoit faire sa principale étude de la recherche & de la connoissance de la vérité; la saisir avec ardeur, & s'y tenir invariablement attaché: toujours

en garde contre l'erreur & les fausses opinions, il devoit faire des efforts continuels pour se garantir de l'illusion des sens; & prenant l'essor vers l'être intelligible, puiser dans cette source de lumières, les idées du beau & de l'honnête. Cet amour de la vérité étoit en lui, le principe des plus grandes vertus. Doux, modeste, sociable, ferme, courageux & magnanime, ses discours se ressentoient de l'élévation de son esprit & de la droiture de son cœur: tout y étoit vrai, simple, noble, solide & orné des couleurs d'une éloquence également éloignée de la folle enflure, & des puérilités d'une élocution trop recherchée. Tels étoient les hommes qui pouvoient sauver Athènes, où la raison étoit sur le point de faire naufrage: ils parurent enfin. Voyons si ces génies rares, rendront aux Grecs, la lumière qu'ils attendoient d'eux.

Depuis long-temps, les savants cherchoient à connoître la substance des êtres, la cause du mouvement, & les causes finales. Tant que les hommes conservèrent quelque souvenir de l'histoire primitive du monde, il n'y eut aucune discussion sur cette matière: mais, lorsque la suite des siècles ayant séparé,

par un long intervalle, les enfants des premiers aïeux, eut diminué l'autorité de la tradition, alors on essaya de connoître ces objets. Tout, dans l'univers, parle de deux causes, dont l'une agit sur l'autre. Quelle est leur substance, leur essence? Quels sont leurs attributs? Qu'ont-elles mis respectivement, dans la composition, & dans l'organisation de l'univers?

Les anciens Grecs étoient peu capables de résoudre un tel problême. Avant l'arrivée des étrangers qui les policèrent, on peut se les représenter comme ayant assez d'idées pour desirer d'en avoir davantage, & adoptant avidement toutes celles que leur offroient leurs nouveaux instituteurs. Il se forma parmi eux, des espèces de philosophes: les noms de Linus, d'Orphée, de Musée, de Mélampus, sont échappés à la nuit de tant de siècles. Il fût un temps, dit le premier, où tous les êtres prirent naissance (a). Comme rien ne peut naître de rien, ni passer d'un état à un autre, sans quelque

(a) Mém. sur *le Principe actif*, par l'Abbé BATTEUX, tom. 27 des MÉM. DE L'ACAD. & sur-tout le troisième.

cause, il est probable que Linus en reconnoissoit une. Les vers que nous avons sous le nom d'Orphée, n'étant pas plus de cet ancien Barde, que ceux qu'on attribue à tous ces premiers théologiens, il seroit ridicule d'en vouloir tirer des conséquences: mais, avant de quitter les philosophes-poëtes, il n'est pas inutile d'observer qu'Homère & Hésiode connoissoient un principe primitif, d'où les Dieux mêmes avoient tiré leur origine. Le poëte d'Ascra lui donnoit le nom de *Cahos*: mot par lequel on entend l'état primitif de tous les principes physiques, confondus dans l'espace ténébreux avant la naissance de la lumière & du monde. Homère le nomma *Océan*, parce qu'il envisageoit l'état primordial des êtres, comme un amas confus d'éléments détrempés dans le principe humide, qu'il considéroit comme une mer immense, remplissant l'espace. C'étoit une façon de voir le Cahos, particulière aux Egyptiens, de qui il l'avoit empruntée; aussibien que Thalès & quelques autres. Jupiter, sorti comme les Dieux, de cette commune origine, obtint du sort, l'empire de l'Olympe & la souveraineté de l'univers. Le Poëte le nomme le père

B. 6

des Dieux & des hommes; c'est-à-dire, l'auteur & le maître du monde.

Dans Hésiode, l'Amour est le souverain & le maître des Dieux : c'est le principe actif qui meut & règle tout. C'est lui, dit Orphée, dans l'hymne à l'Amour, qui seul tient les rènes de l'empire du monde. Hésiode eût pu donner à cet Amour, le nom du Jupiter universel d'Orphée : mais le mot Amour plus gracieux, plus poétique, lui parut sans doute plus convenable pour exprimer l'action naturelle des éléments, qui s'unissent par l'attrait de leur homogénéité. Au reste, cet Amour n'étoit point un être intelligent, ayant une volonté, un choix, une liberté : c'étoit une tendance secrète, un ressort universel, qui poussoit chaque espèce élémentaire dans le lieu qui lui convenoit : Jupiter ne devoit paroître, que quand il seroit formé lui-même, & qu'on verroit en lui, les attributs nécessaires pour en faire le roi, le Dieu de l'univers.

Par ce concert d'Hésiode & d'Homère, on peut juger des sentiments de l'antiquité fabuleuse, sur le principe qui agit dans l'univers : mais nous n'oserions assurer que cette doctrine fut générale

& répandue également parmi le peuple & parmi les savants. Ces derniers, il est vrai, ne croyoient qu'à une Divinité; mais le peuple trembloit sous une multitude de Dieux subalternes; ce qui avoit produit deux cultes, l'un extérieur & public; l'autre intérieur & secret, connu sous le nom de *Mystères*, où l'on offroit des idées plus saines & plus justes, & où n'étoient admis, dans les commencements, que les personnes distinguées par leur naissance & leur mérite. On y enseignoit les vrais principes de la vie; & on y donnoit aux villes & aux particuliers, des leçons d'humanité, de bonté, de mœurs, de soumission aux loix. Ils apprenoient à vivre dans une douce joie, & à mourir avec des espérances meilleures encore. On y annonçoit ouvertement le roi du monde : « Il est un, il est de » lui-même, de lui seul tous les êtres » sont nés; il est en eux & au-dessus » d'eux : il a les yeux sur tous les » mortels, & aucun mortel ne le voit ». Ces vérités éclairèrent les philosophes: leurs voyages agrandirent encore la sphère de leurs lumières. Les uns admirent deux principes; les autres paroissent n'en avoir reconnu qu'un.

Cic. de leg. l. 2. & act. V. in Verr. Euseb. Clem. Alex.

Examinons leurs idées dans l'époque que nous parcourons.

Pères de la philosophie, Thalès & Pythagore parurent, l'un en Asie, l'autre dans la grande Grèce, dans des siècles peu éloignés. Le premier entra dans la carrière, avec un sens droit, qui le conduisoit à l'observation de la nature; le second, rempli d'un feu qui le portoit à l'enthousiasme.

Ecole Ionique.

Thalès & son école placèrent constamment la terre au centre du monde. Les trois autres élements occupoient l'espace compris entr'elle & la sphère de la lune. Depuis celle-ci jusqu'à celle des étoiles inclusivement, étoit répandue une matière céleste & divine, dont les astres étoient composés, dans laquelle ils nageoient, de laquelle ils se nourrissoient. Au-delà, étoit un espace immense, sans rives & sans fond, où l'imagination des philosophes se perdoit aussi facilement que celle du vulgaire.

Thalès regarda l'eau comme le principe des choses: il pensoit que cet élément, malgré sa nature homogène, pouvoit se métamorphoser en tous les corps possibles. En effet, les molécules primitives d'un même élément, par-

fleurs différentes agrégations, peuvent produire différents corps. L'eau, en passant par les diverses filières dont sont composés les germes des êtres végétants & animés, se combine, se modifie de manière à produire tous les différents mixtes. Un oignon mis dans un bocal toujours rempli d'eau distillée, produira une plante dont l'analyse rendra des sels, des huiles, de la terre, &c. : toutes substances qui peuvent n'être que le résultat du différent arrangement des mêmes parties d'un même élément. Les animaux tirent leur substance des végétaux, & les minéraux eux-mêmes ne sont que le résultat de la destruction des individus des deux premiers règnes, par la voie sèche & humide. L'air n'est que l'eau extrêmement dilatée; le feu n'est qu'une manière d'être des corps, & la chaleur, que le résultat d'un mouvement violent. Un seul élément a donc pu, par les diverses agrégations de ses molécules primitives, donner naissance aux différents individus dont est composé l'univers.

On a reproché au fondateur de la Secte Ionique, d'avoir nié l'existence de la Divinité. C'est une inculpation fausse : le philosophe annonçoit un

Hist. crit. de la Phil. t. 2. p. 9.

Cic. de nat. Deor. l. 10. Laërt. in Thal. Cic. de leg. l. 2.

esprit, qui de l'eau avoit formé tout ce qui existe : il reconnoissoit deux principes ; mais il disoit que le plus ancien des êtres étoit Dieu, parce qu'il n'avoit point été engendré ; & que le plus beau, étoit le monde, parce qu'il étoit son ouvrage. Cet Être Suprême se trouvoit partout ; il animoit, il remplissoit tout : il le regardoit comme n'ayant point eu de commencement, & ne devant point avoir de fin.

Thalès ayant annoncé Dieu comme une intelligence, l'auteur & l'artiste de tout ce qui se fait dans la nature, le juge & le témoin des plus secrètes pensées de l'homme ; il résulte de toutes ces idées réunies, une définition exacte de la Divinité, qui, selon lui, étoit une Intelligence éternelle, infinie, qui a fait le monde & qui le gouverne.

Stob. eglog. Phys. c. 8. Plut. de Placit. l. 1. c. 24.

On pourroit objecter que ce philosophe ayant dit que la nécessité étoit la maîtresse souveraine des êtres, auroit soumis Dieu même à cette puissance aveugle ; mais dans ses principes, cette nécessité n'étoit que la résolution fixe, & la puissance immuable d'un être prévoyant: Démocrite & Parménides disoient aussi, que tout se faisoit par les

loix de la Nécessité; mais qu'elle étoit la même chose que le Destin, la Justice, & la Providence qui a fait & qui entretient le monde.

La réputation de Thalès lui attira un grand nombre de disciples. La secte dont il fut le chef, étoit composée de philosophes qui s'adonnèrent principalement à la recherche des choses naturelles. Nous examinerons leurs efforts pour perfectionner l'astronomie, la physique, les mathématiques, dans l'histoire de ces sciences. La philosophie devenoit alors une occupation sérieuse, l'étude des hommes; & la Grèce renferma dans son sein, une portion choisie, qui fit luire aux yeux de ses concitoyens, le flambeau des connoissances.

Thalès mourut dans un âge fort avancé, au milieu de sa famille philosophique: Anaximandre fut son successeur. Toute l'école d'Ionie suivit, sur la dualité des principes, les traces de son maître, avec cette différence; que quelques-uns des philosophes qui lui succédèrent, jugèrent à propos d'envisager le principe matériel sous une autre forme. Thalès avoit donné l'eau pour tel; à-peu-près dans

Laërt. in Heraclit. le même temps, Héraclite d'Ephèse, voyant la nature animée & nourrie par la chaleur, prétendit que le feu étoit l'unique élément, & que la différence des êtres ne provenoit, que de celle des dégrés où ils se trouvoient dans l'échelle de la nature, dont les principes étoient, selon lui, dans une agitation & un effort continuel, soit pour s'élever à l'extrême raréfaction, soit pour descendre à la condensation.

Plut. de Placit. l. 1. c. 3. Anaximandre ne fit attention qu'à l'amas confus des éléments dans leur premier état. Il conçut le principe matériel comme un sujet informe, non fini, non terminé qu'il lui plut d'appeller l'*Infini*. Anaximènes se représenta le cahos comme un air naturellement doué d'activité & de mouvement. Enfin, Anaxagore de Clazomènes, ne pouvant comprendre qu'un seul élément pût fournir à toutes les variétés de l'univers, imagina dans le cahos, un amas immense & immobile de parties, déterminées chacune dans leur espèce, comme autant de pièces toutes taillées, pour entrer dans la composition de l'univers, lorsqu'il plairoit à l'Intelligence Suprême de leur donner le

mouvement, & de leur marquer la place qu'elles devoient occuper. C'est le fameux systême des *Homéoméries*, ou *parties similaires* (a).

Long-temps avant les philosophes que nous venons de citer, avant même le siège de Troie, Moschus de Sidon avoit publié en Asie, la doctrine des atomes, dont se rapprocha le physicien de Clazomènes. Ce dernier examina jusqu'à quel point on pouvoit porter les qualités de ces atomes, pour produire, avec le concours d'une cause intelligente, le systême actuel de l'univers. Strab. l. 16. p. 757.

Il sépara, dit Aristote, avec une précision jusqu'alors inconnue, les droits de l'Intelligence & ceux de la matière, reconnoissant que Dieu est une nature simple, pure & sans mélange : il rendit à l'Esprit, auteur du monde, un témoignage si nettement articulé, que les Grecs, comme par acclamation, lui donnèrent le nom d'*Esprit*. Au point où étoit la philosophie, il ne falloit que deux mots à Met. l. 1. c. 3.

(*a*) Voyez *Conjectures sur le Systême des Homéoméries d'Anaxagore*, par l'Abbé Batteux, tome 25 des Mém.

Anaxagore, pour lui fournir tout ce que son systême a de particulier. Anaximandre avoit reconnu le cahos, & les qualités contraires des éléments qu'il renfermoit, & dont le triage s'étoit fait pour former le monde: c'étoient les *Homéoméries* proprement dites: on avoit d'ailleurs une idée de la cause active & intelligente; Anaxagore n'avoit presque besoin que d'être rassuré par quelque autorité, pour commencer son livre comme il l'a fait. « Toutes les choses » étoient; l'Intelligence se portant sur » les éléments, en fit un monde ré» gulier ». Il posa donc deux principes; les éléments homéomériques ou similaires, sans mouvement & sans ordre; & la cause intelligente, qui leur donna l'un & l'autre. Cette similarité de parties ne consistoit pas dans la ressemblance mutuelle de tous les éléments que renfermoit le cahos, mais dans celle qu'ils ont avec les différents corps dont ils composent la nature. Le cahos renfermoit toutes choses dans leur nature propre, mais dans un état de mélange & de confusion. L'Intelligence porta son action sur les éléments, & en forma les combinaisons qui existent dans l'univers. Pour assembler,

Aristot. Phys. l. 5.

Laërt. in Anaxag. Cic in Lucull. n. 37. Plat. in Phædon. Aristot. Phys. l. 7. & 1. de Gen. &c.

sans aucune organisation spéciale & ordonnée, les éléments tant similaires que dissimilaires, le triage & l'impression du mouvement suffirent de la part de l'Être Intelligent. Ainsi furent formés l'Æther, les Eaux, le Feu, en un mot, toutes les masses élémentaires. Mais, pour la formation des espèces comprises dans des individus sujets à une altération & à des renouvellements perpétuels, il fallut que l'art de l'ouvrier se joignît à la force de l'impulsion. C'est alors que l'Esprit ordonnateur dessina les contours, la figure, la grandeur, les rapports, & exécuta, avec les éléments que lui offroit la matière, autant d'espèces de machines que nous en voyons vivre & végéter dans la nature. Mais ces machines doivent non-seulement se remonter elles-mêmes; elles doivent encore donner naissance à d'autres êtres qui leur ressemblent. Pour opérer la nutrition, l'Intelligence pourvut les individus, de tous les instruments propres à extraire des autres composés, les parties qui leur seroient similaires, pour les unir à leur propre substance. Voici, selon Aristote, comment Anaxagore prouvoit que la nutrition s'opéroit ainsi.

Aristot. met. 1. c. 3.

Cic. de nat. Deor. 1. n. 11.

Dans l'état actuel de la nature, rien ne se fait de rien : donc tout ce qui se fait, se fait de ce qui est : donc, s'il se fait du sang, des os, de la chair, il y a nécessairement, dans les éléments dont ces espèces sont composées, une forme préexistante, en vertu de laquelle ils sont entrés dans leur organisation.

De Placit. l. 1. c. 3. « Nous prenons » dit Plutarque exposant la doctrine d'Anaxagore « une » nourriture qui nous paroît simple, » & sous une forme unique ; le pain » & l'eau : cependant, c'est de cette » nourriture que les cheveux, les ar- » tères, les veines, les os, toutes les » parties enfin tirent leur substance. Il » faut donc que ces substances soient » dans cet aliment, que leurs parties » soient dans ses parties : il faut qu'il y » ait en lui, des parties propres à for- » mer du sang, des nerfs, des os, &c. »

Pour opérer la reproduction, l'Intelligence fournit la matière extraite & adoptée par les organes de la nutrition, à une nouvelle organisation de pure combinaison, qui en faisoit autant de germes, & reproduisoit par eux, la même espèce de machine, dans un nouvel individu.

L. 3. Quæst. 31. Newton, dans son optique, dit qu'il

y a des principes physiques, immuables, indestructibles, & doués de propriétés & de qualités telles qu'il a plu à l'Être Suprême de les leur donner, relativement au plan de l'univers qu'il a exécuté : sans cela, ajoute le philosphe Anglois, le monde ne seroit plus ce qu'il étoit autrefois.

De ce systême à celui d'Anaxagore, le trajet n'est pas long : quoique ces deux hommes soient séparés par plus de vingt siècles, il y a une bien moins grande différence entre leurs principes, qu'entre ceux d'Anaxagore & de Thalès, presque contemporains, & les oracles d'une même école.

Anaxagore, banni d'Athènes pour des raisons que nous ferons connoître, vint se fixer à Lampsaque. Avant sa mort, les principaux habitants de cette Ville, envoyèrent chez lui, pour savoir s'il n'avoit rien à leur ordonner. Cet homme si grave, & que, dit-on, jamais on n'avoit vu sourire, les pria de permettre que le jour où il cesseroit de vivre, fût un jour de divertissement pour les enfants. Ses amis lui demandèrent s'il vouloit qu'on reportât son corps dans sa patrie. « Le » chemin qui conduit aux enfers » ré-

Laërt. in Anaxag.

Ælian. v. h. l. 8. c. 13.

pondit-il « n'eſt pas plus long de » Lampſaque, que de Clazomènes ». Les habitants lui rendirent les plus grands honneurs : ils lui élevèrent un tombeau, ſur lequel ſes amis conſacrèrent deux autels, l'un au bon ſens, l'autre à la vérité : éloge magnifique & ſimple en même-temps.

Ibid. c. 19.

Laërt. in Archel.

Le dernier chef de l'Ecole Ionique fut Archélaüs, qui, voulant briller ſur un plus vaſte théatre, quitta l'Ionie & vint à Athènes, rendez-vous de tous ceux qui avoient des talents, & où les talents ſe perfectionnoient encore, par l'eſtime & la haute conſidération dont on les honoroit. Au nombre de ſes diſciples, ſe compte l'illuſtre Socrate, qui abandonna bientôt les ſublimes ſpéculations de ſes prédéceſſeurs, pour ſe rapprocher de l'homme.

Archélaüs s'étoit auſſi appliqué à la morale : mais la phyſique, dont il fit ſa principale occupation, lui valut le ſurnom de *Phyſicien*, qu'on donnoit aux philoſophes qui, faiſant abſtraction de la Divinité, cherchoient à trouver dans les ſubſtances compoſantes, les cauſes de l'exiſtence & de la forme des compoſés. Archélaüs n'employoit que les qualités méchaniques des éléments :

élémens : il disoit que le principe de l'univers étoit l'air infini, sa raréfaction & sa condensation, dont l'une est le feu, & l'autre est l'eau. La terre échauffée, distilla une sorte de boue laiteuse, d'où provinrent les hommes & les animaux. Il regardoit le soleil comme le plus grand des astres, & croyoit que la mer étoit contenue dans les cavités de la terre, à travers laquelle elle étoit comme tamisée. On lui fait honneur d'avoir dit le premier, que la voix étoit l'effet de la percussion de l'air.

De Placit. l. 1. c. 3.

Laërt. ubi sup.

Pythagore, fondateur de l'École Italique, étoit fils de Mnésarque, graveur de Samos ; on assure qu'il avoit excellé dans l'art qu'exerçoit son père ; selon d'autres, Mnésarque faisoit commerce de bijoux & de pierres gravées. L'extrême célébrité que le philosophe dût à sa vertu, à son esprit, à ses vastes connoissances, n'a servi qu'à rendre son histoire & celle de sa famille, plus incertaines, par la licence que ses admirateurs & ses ennemis se donnèrent également, de la charger des fables les plus absurdes. Le jeune Pythagore eut pour maître, Hermodamas, descendant de Créophyle qui avoit logé Homère chez lui. Un de ses oncles

Secte Italique.

Laërt. in Pythag.

Just. l. 20. c. 4.

Porpyhr. Jamblic.

Vie de Pyth. par Dacier.

le recommanda à Phérécyde, qui florissoit dans l'île de Scyros. Cette époque est, à proprement parler, le commencement de sa vie philosophique : il avoit alors dix-huit ans.

La réputation de Thalès & d'Anaximandre attira le jeune Pythagore à Milet : il y conversa avec ces deux grands hommes ; il fit ensuite quelque séjour à Sidon, où l'on prétend qu'il avoit reçu la naissance, dans un voyage que ses parents avoient entrepris en Phénicie, par ordre de l'Oracle : là, il eut de fréquents entretiens avec des prophètes qui descendoient de Moschus, ce physicien qui passoit pour l'auteur du dogme des atomes.

Quels voyages son amour pour les sciences lui fit entreprendre ! Non-seulement la Phénicie, mais la Chaldée, les Indes même, où la gloire de son nom brille encore, jouirent du rare spectacle d'un sage qui, pour enrichir son ame, s'exposoit à de plus grands travaux, que n'en supportent les hommes pour accumuler des trésors. Il fit un long séjour en Egypte, où il avoit été recommandé à Amasis, par Polycrates tyran de Samos. Le Roi lui donna des lettres pour les prêtres. Ces hommes jaloux

d'un bien qui, loin de diminuer, ne fait qu'augmenter en le partageant, mirent tout en œuvre pour dégoûter le ſage de ſon noble deſſein. Rien ne fut capable d'éteindre en lui l'ardente ſoif d'apprendre: & qu'on juge du zèle dont il ſe ſentoit dévoré, par l'opération cruelle (la circonciſion) à laquelle il n'héſita point de ſe ſoumettre. Alors, les prétextes tombèrent; le ſanctuaire des ſciences lui fut ouvert; le premier de tous les étrangers, il y puiſa ſans meſure. De retour à Samos, chargé de richeſſes d'un nouveau genre, il tenta vainement de les partager avec des hommes que l'eſclavage avoit avilis au point, de n'avoir plus de tact pour les choſes ſublimes. Sa patrie gémiſſoit ſous le joug de Polycrates: la vérité étoit tremblante devant le deſpotiſme. Le Philoſophe s'exila des lieux où elle étoit captive: il parcourut la Grèce, incertain encore du ſéjour qu'il choiſiroit, pour y ſacrifier paiſiblement aux plus aimables des Déeſſes; la Liberté & les Muſes.

En traverſant le Péloponnèſe, il s'arrêta à Phliunte. Frappé de la ſageſſe & de l'éloquence de ce perſonnage, le Prince qui gouvernoit la ville, le pria de

lui dire quel étoit son art. « Je n'en » exerce aucun » répondit Pythagore; » mais je suis philosophe ». Surpris de la nouveauté de ce terme, Léon lui demanda ce qu'étoit un philosophe, & quelle différence il y avoit entre lui & les autres hommes. — « Cette vie » reprit le Samien » peut être comparée » aux Jeux Olympiques. Les uns vien- » nent y chercher la gloire, y disputer » des couronnes; d'autres, par l'achat » ou la vente de diverses marchandises, » tentent de s'enrichir: il en est que ni » l'espoir du gain, ni l'ardeur des applau- » dissements n'y attirent; mais le desir » de jouir de ce spectacle majestueux. » De même, quittant notre patrie, qui » est le Ciel, nous venons en ce monde » comme dans un lieu d'assemblée: là, » les uns travaillent pour la gloire, les » autres pour leur profit; un petit » nombre foulant aux pieds l'avarice & » la vanité, s'occupe à étudier la nature. » Ce sont ces derniers que j'appelle » philosophes: & comme dans les jeux » la plus noble fonction est celle d'un » spectateur sans intérêt; ainsi, dans » la vie, la contemplation & la con- » noissance de la nature l'emportent » sur toutes les autres occupations ».

Aussi Pythagore disoit-il, « que l'hom-
» me avoit été créé pour connoître &
» pour contempler. »

C'est la modestie, fille de la vertu & du savoir, qui porta Pythagore à substituer au nom de *Sages*, qu'avoient alors ceux qui se livroient à la contemplation de la nature, celui d'*Amis de la sagesse*. Le premier il revêtit le nom de *Philosophe*, qui malheureusement ne tarda pas à devenir synonyme avec celui de raisonneur; car les Grecs, moins sages que les peuples anciens qui se bornoient à rassembler des faits, eurent la manie de tout expliquer, de tout définir : & avec des connoissances si bornées, quelle vaste carrière ils dûrent parcourir dans le champ de l'erreur ! *Cic. Tusc. cul. l. 5.*

Pythagore passa en Italie. La bonté du territoire & la douceur du climat le fixèrent à Crotone : c'est là qu'il répandit à pleines mains, les connoissances qu'il avoit recueillies dans ses voyages. Ses nouveaux concitoyens n'étoient plus ceux qui avoient donné lieu au proverbe ; « le dernier des
» Crotoniates est le premier des Grecs ».
Le philosophe entreprit de les rendre à leur antique vertu : il ne cessoit de leur peindre les biens dont elle est la

mère ; il les comparoît aux maux, compagnons inséparables du luxe & de la débauche. Ses soins s'étendoient jusqu'aux femmes, auxquelles il donnoit, dans le temple de Junon, des leçons accompagnées de ce charme secret qui les fait aimer, & dont la puissance fut telle, que ramenées aux vertus aimables, qui seules font la gloire de leur sexe, elles consacrèrent à la Déesse, dans ce même temple, tous les attributs de la vanité & du luxe.

Cette victoire, la plus belle que pût remporter un sage, doit faire juger de ce qu'il étoit capable de produire sur l'ame encore neuve de l'enfance. *Just. l. 20. c. 4.* Chaque jour, il assembloit les jeunes gens dans le temple d'Apollon : enfin, guerriers, laboureurs, femmes, enfants, tous étoient instruits de leurs devoirs, & se montroient dociles à ses leçons.

Etonnés de l'impression qu'il faisoit sur les esprits, & craignant peut-être qu'il n'abusât de cet empire, les Magistrats le mandèrent, pour venir rendre compte de sa conduite. Son discours dissipa leurs alarmes : ils le prièrent même de prendre part au gouvernement, & lui demandèrent ses conseils. Le premier qu'il leur donna, fut d'élever un

temple aux Muſes, pour leur faire entendre que la concorde & l'union étoient le plus fort rempart des républiques. Toutes les inſtructions qu'ils reçurent de cet homme ſage, tendoient au bien, à l'honnêteté : il leur fit ſentir, ſur-tout, que les déſordres qui règnoient dans leur ville, provenoient de la mauvaiſe éducation des enfants. « Rien de plus » ridicule » leur diſoit-il, « rien de plus » inſenſé, que la conduite des pères : ils » donnent tous leurs ſoins aux premières » années, & dès que les enfants en- » trent dans l'âge le plus bouillant, le » plus impétueux, & qui eſt comme le » rendez-vous des paſſions les plus dan- » gereuſes, ils les abandonnent à eux- » mêmes ; tandis qu'ils devroient redou- » bler de ſoins, & leur donner des » gouverneurs capables de les retenir » & de les empêcher d'aller ſe briſer » contre les écueils dont ils ſont envi- » ronnés ſur cette mer orageuſe. »

Ravis de l'entendre, les chefs de la république le prièrent de continuer ſes leçons dans les temples ; & ſouvent eux-mêmes ils étoient ſes auditeurs. Ce fut après avoir réformé les mœurs de ſes concitoyens, qu'il penſa à poſer les fondements d'une inſtitution qui pût

entretenir & faire fructifier les semences de vertu qu'il avoit jetées dans les cœurs.

Les disciples s'offrirent en foule à un homme dont la réputation étoit si éclatante ; ils accouroient de la Grèce & de l'Italie : mais Pythagore veilloit avec une attention extrême, sur le choix de ses élèves ; &, à l'exemple du maître, jamais les philosophes qui se succédèrent dans l'administration de son école, ne se départirent de cette vigilance. Il n'en recevoit point dont la physionomie ne fût heureuse, & dont les dehors prévenants ne répondissent en quelque manière, de la bonté de leur ame. « Toute espèce de bois » disoit-il « n'est » pas propre à faire un Mercure ». Il examinoit les discours, les démarches, les liaisons : si le résultat de ses observations étoit favorable au jeune homme, il étoit admis ; on lui prescrivoit un temps durant lequel il devoit garder le silence le plus absolu ; le plus ou le moins de capacité reconnue, en abrégeoit ou en étendoit la durée. Cette première épreuve étoit ordinairement de cinq ans ; mais jamais moindre de deux. Durant tout ce temps, le disciple pouvoit assister aux exercices publics

de la secte; mais il lui étoit expressément recommandé de ne faire aucune question, pas même sur les endroits qu'il n'auroit pas compris; encore moins, de mêler ses dissertations à celles des autres.

Quand il étoit suffisamment instruit dans l'art de se taire & d'écouter, il quittoit la première classe, & passoit dans celle des initiés aux sciences: alors, il lui étoit libre de parler, d'interroger, d'écrire ce qu'il avoit entendu, de manifester ses opinions. Ce long silence produisoit souvent des hommes plus savants qu'il n'en sort de ces écoles où les disputes devancent toujours le savoir, & où c'est vaincre, que de ne pas se rendre à l'évidence.

Avant d'être admis, les élèves mettoient en commun leurs possessions, qui étoient administrées avec tant d'économie & de fidélité, que, lorsque quelqu'un d'eux venoit à se retirer, il remportoit souvent plus qu'il n'avoit apporté.

On faisoit des obsèques, on élevoit un tombeau à celui des disciples qui, après avoir parcouru un certain temps la carrière, se lassoit, & en sortoit pour reprendre sa première vie. Quitter les voies de la sagesse, après y être entré,

étoit à leurs yeux, passer de la vie à la mort. Le Pythagoricien Hipparque ayant publié un ouvrage où quelques-uns des dogmes de la secte étoient exposés d'une manière intelligible, fut non-seulement banni de l'école, mais déclaré *mort philosophiquement*; &, comme tel, on lui éleva un tombeau, avec une épitaphe qui marquoit le genre de sa mort.

Clem. Strom. l. 5.

La musique sembloit à Pythagore, quelque chose de divin: il la jugeoit très-propre à calmer les passions, & vouloit, pour cette raison, que ses disciples ouvrissent & terminassent la journée par des concerts. Après quelques moments donnés, le matin, à cet aimable exercice, il les conduisoit dans des lieux agréables, d'où il les menoit au temple. « Il n'est rien » disoit-il » de » plus contraire à la tranquillité de » l'ame, que d'aller, dès le matin, se » plonger dans le tumulte des affaires, » avant d'avoir calmé son esprit, & de » l'avoir mis, par la musique, la médi- » tation & la prière, dans l'assiette la » plus convenable & la plus digne de » l'homme ». Après être sortis du temple, & s'être quelque temps livrés à des exercices qui avoient pour objet

la santé du corps; ils prenoient leur repas, qui consistoit en un peu de pain & de miel, sans vin: ensuite ils vaquoient aux affaires publiques ou particulières, chacun selon son emploi.

Lorsqu'ils s'étoient acquittés de ces fonctions, ils retournoient à la promenade, alloient au bain, & revenoient avant le coucher du soleil. Alors on leur servoit du pain, des herbes, quelques portions des victimes offertes en sacrifice, rarement du poisson, & un peu de vin. A la fin du repas, on faisoit les libations, qui étoient suivies d'une lecture faite par le plus jeune, sous la direction du plus âgé des assistants; après une nouvelle libation, le président congédioit l'assemblée, en lui donnant à méditer quelque symbole du maître.

C'est en Egypte que Pythagore avoit appris cet art de communiquer ses pensées. Les prêtres avoient trois sortes de style; le simple, dans lequel ils parloient clairement; l'hiéroglyphique, qui cachoit leurs pensées sous certaines images, ou certains caractères; & le symbolique, qui les expliquoit par des expressions courtes, qui, sous un sens simple & propre, en renfermoient un

figuré. Héraclite a parfaitement exprimé la différence de ces styles, par ces trois mots; *parlant*, *cachant* & *signifiant*.

Pythagore employa ces trois manières; mais il affecta particulièrement la dernière: elle lui parut d'autant plus propre à ses vues, que le symbole, par son double sens, enseigne deux choses à la fois, & que sa brièveté le fait retenir plus aisément. C'est ainsi, pour nous servir encore des termes d'Héraclite, qu'il enseignoit sa doctrine, sans la *divulguer* & sans la *cacher*: par exemple, au lieu de dire, *n'aigrissez point un homme en colère*, il disoit; *n'attisez pas le feu avec le glaive*. Dans sa bouche, *mettre toujours du sel sur la table*, équivaloit au précepte *de ne jamais perdre de vue la justice*. — *Ne jettez pas la nourriture dans un vase impur*, signifioit que *c'est en vain de mettre de bons préceptes dans une ame corrompue*, &c., &c.

On avoit droit d'attendre de Pythagore (a), une Cosmogonie plus

(a) Batteux, 5e Mém. *sur le Princip. actif*, tom. 29 des Mem.

relevée que celle de ses prédécesseurs. Un long séjour en Egypte & parmi les Chaldéens, joint à son goût naturel pour toutes les expressions qui naissent de l'enthousiasme, ou qui le produisent, lui suggérèrent un langage qui tenoit le milieu entre la simplicité de l'école de Thalès, & la mysticité des Prêtres Egyptiens.

Selon Pythagore, Dieu est un esprit répandu & agissant dans la nature; nos ames sont des parcelles de sa substance. Il exprima l'unité du Souverain Être, avec toute la précision possible. Des philosophes ont prétendu qu'il ne convenoit ni au repos, ni à la majesté de sa nature, d'habiter un monde où règne une alternative perpétuelle de vie & de mort. Pythagore, au contraire, vouloit que Dieu fût tout entier dans le monde, comme l'ame dans le corps humain. Il donnoit au monde la figure d'une sphère, dont toutes les parties intérieures étoient ordonnées: c'est pour cela qu'il l'appella Κόσμος, ORDRE; au lieu qu'avant lui, on le nommoit *le Tout*, *la Nature*, *le Ciel*.

Cic. de nat. Deor. Div. Just. cohort. ad græc. n. 19. Clem. pæ-ræn. ad gent. p. 47.

Dieu a l'œil ouvert sur tout ce qui se produit; mais il agit en même

temps qu'il voit; c'est lui qui forme tous les êtres immortels: il est l'auteur & l'ouvrier des Puissances & de leurs œuvres. Par les Puissances, Pythagore entendoit, sans doute, les Astres ou Dieux subalternes; les Démons, les Héros, les ames de toute espèce, dont il a rempli les sphères plus qu'aucun autre philosophe. Mais, soit que Dieu agisse par lui-même, ou par ses Ministres, c'est toujours lui qui fait tout; parce qu'il est la cause des causes, aussi-bien que celle des effets. Il en est le principe & l'origine: c'est lui qui alluma le feu qui éclaire le monde: il est le père, la vie, l'esprit de tous les êtres, le moteur de toutes les sphères.

Dans le systême de Pythagore, l'origine du mal étoit un grand problême à résoudre: il falloit en concilier l'existence avec la bonté de l'Être Suprême (a). Ce philosophe ne pouvoit se dissimuler l'existence du mal. D'un autre côté, il admettoit une souveraine intelligence dans l'auteur de l'univers: il le

(a) L'Abbé FOUCHER, septième *Mém. sur la Religion des Perses*, Iere Part., tom. 29 des Mém.

reconnoissoit pour l'unique cause de tous les biens, & nioit qu'il pût être celle des maux. Dans l'alternative de donner des bornes à sa puissance ou à sa bonté, il n'hésita pas à prendre le premier parti : il croyoit justifier la Providence, en disant que Dieu empêchoit le mal autant qu'il le pouvoit, & qu'il ne s'en introduisoit dans le monde, que malgré lui. Mais quelle étoit cette substance étrangère à Dieu, & source de tous les désordres ? Pythagore n'admettoit que Dieu & la matière ; & c'est dans l'ame insensée & turbulente de celle-ci, qu'il chercha, ainsi que Platon, l'origine du mal.

Plat. de leg. l. 2.

Id. in Tim.

Plut. de procreat. animæ.

C'est au philosophe de Samos que les Grecs dûrent la première idée de la métempsycose ; ils le regardoient même comme l'inventeur de cette opinion, quoiqu'elle fût très-ancienne en Egypte. Selon le systême Egyptien, l'ame, au sortir du corps d'un homme, circuloit dans les corps des animaux de toutes les espèces, & ne revenoit animer un corps humain, qu'au bout de trois-mille ans.

Herodot. l. 2. c. 123.

Cette circulation admise dans le systême suivi par les anciens Pythagoriciens, le fut aussi dans celui des nou-

Ælian. de animal. l. 12. c. 17.
Athen. l. 8.

Laërt. in Empedocl. veaux, jusqu'au temps de Porphyre, qui le premier la rejetta.

Mais Pythagore prenoit-il à la lettre cette transmigration? Selon Hiéroclès, qui nous a laissé un commentaire sur la doctrine du philosophe, la forme essentielle de notre ame ne peut jamais changer. Si on dit qu'elle devient Dieu ou bête, par le vice ou la vertu, ce n'est pas en changeant de nature, mais seulement par sa ressemblance avec l'un ou l'autre. Mais, comme on pourroit croire que ce commentateur, qui vivoit dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, avoit cherché à spiritualiser les idées de son maître, écoutons Timée de Locres, Pythagoricien très-instruit des sentiments du philosophe, & antérieur à Platon. « Comme nous guérissons quelquefois les corps par des remèdes violents, quand le mal ne cède point à des remèdes doux; de même, quand les ames refusent de se rendre aux vérités simples, nous les guérissons par le mensonge: nous sommes réduits à les menacer de supplices étranges; à leur débiter que les ames passent en de nouveaux corps: celle d'un poltron, par exemple, dans le corps d'une femme; celle

» d'un meurtrier, dans le corps d'une » bête féroce ». Ainsi, la prétention attribuée à Pythagore, d'avoir été, avant la guerre de Troie, Ethalide fils de Mercure ; ensuite Euphorbe, puis Hermotime, Pythius de Délos, & enfin Pythagore, n'est qu'une fable. Un passage d'Empédocles fut peut-être la source de toutes les traditions sur le souvenir que l'ame de Pythagore avoit conservé dans les corps qu'elle avoit animés. « Cet homme » disoit ce philosophe « rempli de connoissances » sublimes, renfermoit en lui-même, » comme un trésor, les découvertes de » tous les âges ; &, lorsque son esprit » s'abandonnoit tout entier à la médi- » tation, non-seulement il découvroit » la nature de tous les êtres, il em- » brassoit encore, d'un même coup- » d'œil, dix, ou même vingt âges » d'hommes ». Cette exagération poétique fut prise à la lettre ; & comme l'attachement de ses sectateurs alloit jusqu'à l'adoration, on bâtit sur cette première supposition, des histoires détaillées, dans lesquelles on racontoit ce qui lui étoit arrivé dans les générations précédentes : il falloit bien une légende à un chef de secte.

Schol. Sophocl. in Electr. 62.

Porphyr. in Pythag. n. 30.

Le fondateur de l'Ecole Italique ne traita pas la morale d'une autre manière que ses prédécesseurs : cette science attendoit que Socrate en développât les principes. C'est Pythagore qui a dit le premier « qu'entre amis tout est com» mun, & qu'un ami est un autre nous» mêmes »: mot qui fournit à Aristote cette belle définition de l'ami; « une ame » qui vit en deux corps ». Un Pythagoricien ayant entrepris un long voyage, tomba malade dans une hôtellerie, & se fût bientôt trouvé dans la plus dure extrémité, si son hôte ne lui eût donné des soins gratuits. Le malade voyant sa fin prochaine, & ne pouvant reconnoître les services de son bienfaiteur, lui laissa par écrit son histoire, au bas de laquelle il mit un symbole de Pythagore, lui recommandant d'afficher cet écrit dans quelque lieu public, aussitôt qu'il lui auroit rendu les derniers devoirs. Il meurt le lendemain, & l'hôte exécute ses volontés. Quelques mois s'écoulent ; enfin un Pythagoricien passe par cet endroit, lit l'affiche, reconnoît au symbole qu'elle est d'un confrère, vole chez l'hôte, lui paie tous ses frais, & de plus le récompense de son humanité.

Pythagore vouloit qu'on étendît sur tous les hommes, même sur les méchants, une amitié générale, qu'il appelloit humanité ; & que l'amitié proprement dite, cette douce liaison que produit la sympathie, on ne la contractât qu'avec les hommes sages & vertueux. Il soutenoit qu'il existoit des droits communs entre les hommes & les bêtes mêmes ; il condamnoit la chasse, comme une injustice, & souvent on le vit acheter des pêcheurs & des oiseleurs, des poissons & des oiseaux, pour leur rendre la liberté.

Dacier, p. 158.

Ce philosophe avoit le plus grand respect pour le serment, au sujet duquel ses disciples ont donné des préceptes admirables : ils gardoient avec la même exactitude, une simple parole donnée, qu'un serment fait avec la plus grande solemnité. Lysis sortant un jour du temple de Junon, rencontra Euryphame de Syracuse, qui y entroit, & qui le pria de l'attendre : Lysis le lui promit, & s'assit sur un banc de pierre qui étoit à la porte. Euryphame, après avoir adoré, se plongea dans une méditation si profonde, qu'ayant oublié son ami, il sortit par une autre porte. Lysis l'attendit le reste du jour, toute la nuit, une partie

même du lendemain; & fût demeuré plus long-temps encore, si quelqu'un, dans l'assemblée des Pythagoriciens, ne se fût informé de Lysis. Ce nom rappelle à Eurypháme, ce qui s'est passé la veille; il vole au temple, & trouve Lysis aussi tranquille qu'il l'avoit laissé.

Laërt. in Pyth. A-Gell. On a prétendu que jamais Pythagore ne mangea ni viandes, ni fèves; on a même été jusqu'à dire que sa répugnance pour ce légume étoit si forte, qu'il aima mieux se faire tuer par des assassins qui le poursuivoient, que de traverser un champ qui en étoit semé. On a attribué cette abstinence à la mauvaise qualité de ce légume, qui gonfle le corps & trouble la paix de l'ame. Le musicien Aristoxène assure au contraire qu'il en faisoit sa nourriture ordinaire, & que souvent on lui servoit de petits cochons & de jeunes chévreaux. Mais les Pythagoriciens n'usoient pas indifféremment de toutes les parties; ils ne touchoient point à la matrice, au cœur, &c.: ils ne mangeoient pas non plus de toutes sortes de poissons. Quant aux fèves, les uns prétendent que, par ce légume, Pythagore entendoit les emplois civils; parce que dans les

élections, dans les jugements, on donnoit les suffrages avec des fèves : d'autres les ont regardées comme un emblême des organes de la génération, & l'usage de s'en abstenir, comme un avertissement d'éviter la débauche.

L'application de Pythagore aux différentes sciences, ne l'empêcha pas de cultiver la politique, à l'exemple des premiers Sages. Deux grands législateurs, Charondas & Zaleucus, formés à son école, suffiroient pour attester ses connoissances dans l'art de gouverner les hommes : lui-même, il ne s'étoit pas borné à rendre heureuse la cité qu'il s'étoit choisie pour patrie. Il délivra du joug de la servitude, plusieurs villes de l'Italie & de la Sicile ; appaisa les séditions dans plusieurs autres ; bannit la discorde d'une multitude de familles ; adoucit les mœurs féroces de plusieurs peuples ; &, ce qui est peut-être le plus grand des éloges, engagea par la seule force de ses raisons, un tyran à descendre du trône (*a*).

Dacier, p. 212.

(*a*) Le tyran de Centorupine.

Phalaris seul, l'atroce Phalaris, résista aux remontrances de la philosophie. Pythagore lui parla avec force & liberté, sur le culte des Dieux; sur la Providence à laquelle les méchants ne peuvent se dérober; sur les horreurs de la tyrannie. Quelquefois un ambitieux peut entendre la voix du sentiment: un scélérat est inaccessible à la pitié; la terrible vérité l'effraie, sans le persuader. Phalaris menace de la mort le sage qui ose la révéler: mais si le tyran se révolte à son aspect, elle réveille les courages qu'il tenoit enchaînés; Phalaris est tué le jour même qu'il marque pour le supplice de Pythagore.

Cet homme qui rendoit tant de services à la société, par ses leçons, & sur-tout par ses exemples, eut le bonheur d'avoir des disciples jusques dans l'intérieur de sa maison. Théano, fille d'un des principaux citoyens de Crotone, étoit son épouse: deux fils avoient été le fruit d'une union formée sous les auspices de la philosophie; Arimneste, & Télaugès qui fut le successeur de son père dans son école, & le maître d'Empédocles. Une fille, nommée Damo, aussi célèbre que sa

mère par ses connoissances & ses vertus, achevoit de rendre Pythagore le plus heureux des pères. Dans les cérémonies religieuses, ces deux femmes illustres étoient toujours choisies, l'une pour mener le chœur des femmes, l'autre celui des jeunes filles. On rapporte de la première, un mot bien digne d'être conservé : on lui demandoit combien de jours il falloit à une femme pour être pure, après avoir eu commerce avec un homme ? — « Si c'est avec son » mari » répondit-elle « elle l'est sur » l'heure même; si c'est avec un autre, » elle ne l'est jamais. »

Un jeune citoyen de Crotone, nommé Cylon, fier de sa naissance, de ses richesses & du crédit de sa famille, s'étoit présenté à Pythagore pour être son disciple : le philosophe, qui ne jugeoit pas des hommes par ce qui n'est point eux, & qui connoissoit dans celui-ci des mœurs vicieuses, refusa de l'admettre. Cylon irrité, tâche de rendre le philosophe suspect au peuple, en représentant ses assemblées comme des rendez-vous de séditieux qui cherchoient à bouleverser l'Etat, pour en devenir les maîtres. Le peuple est toujours le même : une vie passée dans

l'exercice des vertus, ne lui fût point un sûr garant de la pureté des intentions de Pythagore ; le bienfaiteur de la nation est regardé comme un ennemi public. Un jour que tous ses disciples étoient assemblés avec lui, dans la maison de Milon à Crotone, Cylon, accompagné d'une foule d'hommes dévoués à son ressentiment, environne le sanctuaire de la philosophie, & y met le feu ; à peine Pythagore échappe à l'embrasement. Il étoit près de Locres, quand les citoyens de cette Ville, redoutant l'inimitié de Cylon, envoyèrent leurs principaux Magistrats au-devant du philosophe, qui le prièrent de se retirer, & lui offrirent en même-temps tout ce dont il auroit besoin pour son voyage.

Le sage vint à Tarente, qu'une nouvelle sédition l'obligea de quitter. Celle de Crotone avoit été comme le signal d'un soulèvement général contre les Pythagoriciens ; le feu s'étoit communiqué à toutes les villes de la grande Grèce ; & Pythagore lui-même, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tué dans une émeute, à Métaponte ; selon d'autres, il mourut de faim dans le temple des Muses, où il s'étoit réfugié : mais, comme

comme pour le venger de tant d'outrages, ces mêmes villes qui l'avoient tant persécuté, & où ses disciples avoient expiré victimes d'une fureur insensée, demeurèrent le plus fermement attachées à ses principes, suivirent le plus exactement ses loix, & respectèrent le plus sa mémoire.

Pythagore, en mourant, avoit laissé à sa fille, quelques-uns de ses écrits, à condition de n'en faire part qu'à ses amis. Damo, quoique dans une extrême pauvreté, préféra à une grosse somme qu'on lui offroit des ouvrages de son père, l'accomplissement de ses volontés. Tel étoit le respect qu'on gardoit envers tout ce qui étoit émané de ce grand personnage! Ses disciples écrivoient ses sentiments avec tant de religion, qu'ils auroient craint d'y changer une syllabe: ils regardoient les paroles de leur maître comme des oracles, & n'alléguoient, pour assurer la vérité de ses dogmes, que ce mot célèbre; *il l'a dit.* A leurs yeux, il étoit la plus parfaite image de la Divinité: ils appelloient sa maison le temple de Cérès; sa cour, celui des Muses; & quand il paroissoit dans une ville, on disoit que c'étoit, non pour instruire, mais pour guérir les hommes.

Laërt. in Pythag.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toute la grande Grèce & la Sicile : elle franchit ces bornes trop étroites, & se répandit dans la Grèce, dans l'Asie ; Rome même l'accueillit : elle forma non-seulement des philosophes, mais encore des législateurs, des guerriers & des citoyens : en un mot, quiconque passoit pour sage, fut regardé comme Pythagoricien.

Cic. Tusc. l. 4.

Un des plus illustres disciples de Pythagore, fut Empédocles, d'Agrigente, qui sut revêtir les idées les plus sublimes de son maître, du langage harmonieux de la poésie : « à peine » dit Lucrèce « pourroit-on, en lisant ses » ouvrages, lui refuser le titre d'homme » divinement inspiré ». Avec des talents si distingués, on est étonné qu'Empédocles cherchât par la magnificence de sa parure, à s'attirer les regards du vulgaire. Toutefois il avoit su garantir son cœur de l'ambition ; il préféra une condition privée, à la royauté qui lui avoit été offerte ; s'il se mêla du gouvernement de la république, ce fut pour y faire règner la paix & le bonheur. Ennemi déclaré de la tyrannie, il détestoit quiconque faisoit paroître par

L. 1.

Laërt. in Emped.

sa conduite, qu'il y tendoit. Un Agrigentin l'avoit invité à manger : l'heure du repas étant venue, il demanda pourquoi on ne servoit pas. « C'est, dit le maître, qu'on attend » un ministre du Conseil ». Cet Officier étant arrivé quelque temps après, on le fit roi du festin ; mais il se comporta d'une manière si insolente, qu'Empédocles soupçonnant entre ces deux hommes, un complot pour établir la tyrannie, les cita le lendemain devant le Conseil, qui les condamna à mort. Cette action donna du crédit au philosophe : son premier soin fut de faire cesser les divisions qui agitoient les habitants ; il leur inspiroit de se regarder tous comme égaux, de ne jamais oublier qu'ils étoient citoyens d'une même ville ; il réprima l'insolence des principaux de l'Etat, & empêcha qu'on ne dissipât le trésor public.

Plut. adv. Colot.

Philosophe, poëte, historien, médecin, théologien, & instruit à l'école des prêtres d'Egypte, tous ces titres devoient le faire passer pour magicien ; car, étudier l'ordre & l'arrangement du monde, prédire par l'astronomie, quelque phénomène ; avoir des idées élevées sur les Dieux, & célébrer leur

Apul. apolog.

bonté, c'en étoit assez pour être accusé de magie ; c'est-à-dire, de pouvoir changer l'ordre des évènements : comme si les prévoir étoit les produire.

Balteux, t. 29. Ce philosophe admit les mêmes principes métaphysiques que son maître, quoique sous d'autres noms. L'*amour* & la *haine* prêtoient plus à la poésie & à l'imagination, que le *un* & le *non un* de ses prédécesseurs ; ils prirent dans ses ouvrages, la place de la *Monade* & de la *Dyade* de Pythagore. En physique, il admettoit quatre éléments qu'il réduisoit à deux, mettant le feu seul d'un coté ; de l'autre la terre, l'air & l'eau comme participants d'une qualité commune, opposée à celle du feu. Ce dernier portoit en soi le principe d'amour & d'union sans lequel *tout* auroit été *plusieurs* : c'étoit la Divinité qui se portoit à la production des êtres, par la réunion des parties élémentaires, convenables à chaque espèce. La terre, l'air & l'eau portoient celui de la *haine*, sans lequel *tout* auroit été *un*. Ainsi, ces trois éléments faisoient les fonctions de matière, & travailloient, par leurs qualités antipathiques, à la séparation des parties, & à la composition des êtres.

Aristot. met. l. 1. *c.* 4.

On dit qu'Empédocles ayant rendu

la vie à une femme, invita tous ses amis à un festin, après lequel, les uns se retirèrent pour prendre quelque repos, d'autres se mirent sous les arbres d'un champ voisin : Empédocles seul demeura au même lieu. Le lendemain, n'ayant point reparu, on questionna les domestiques, pour savoir ce qu'il étoit devenu. Un d'entr'eux déclara que, vers le milieu de la nuit, il avoit entendu une voix forte, qui appelloit Empédocles par son nom; mais que s'étant levé, il n'avoit apperçu qu'une lumière céleste & la lueur des flambeaux. Pausanias, un de ses amis, après quelques recherches inutiles, publia que le philosophe avoit reçu une récompense digne de sa piété, & qu'il falloit lui offrir des sacrifices, comme à un homme élevé au rang des Dieux. Empédocles, dit-on, s'étoit précipité dans l'Etna, pour donner cours à sa déification : mais une de ses sandales, qui étoient travaillées avec l'airain, ayant été rejetée par le volcan, la fraude fut découverte. Cette anecdote est rapportée par un historien regardé dans l'antiquité, comme trop ami du merveilleux, pour y ajouter foi; il est plus vraisemblable qu'étant un

Laërt. in Emped.

jour allé à Meſſine, pour aſſiſter à une ſolemnité, il tomba de ſon char & ſe rompit la cuiſſe : accident dont il mourut âgé de plus de ſoixante ans : il floriſſoit dans la 84ème Olympiade.

Id. in Archyt. Archytas de Tarente, Pythagoricien célèbre autant par ſes vertus, que par ſes connoiſſances, ne ſe borna pas à l'étude de la philoſophie : elle le rendit capable des plus grands emplois. Il fut honoré de la ſouveraine magiſtrature ſix ou ſept fois de ſuite, quoique les loix de ſa patrie défendiſſent de l'exercer plus d'un an. Jamais il n'eut de déſavantage à la tête des troupes ; mais ayant été forcé d'abdiquer le généralat pour ſe ſouſtraire à l'envie, les Tarentins furent battus.

Ce philoſophe jouiſſoit d'une très-grande conſidération à la Cour de Denys ; une lettre qu'il écrivit à ce tyran, qui avoit deſſein de ſe défaire de Platon, ſauva la vie au diſciple de Socrates. Archytas donnoit ſon temps à la patrie, parce que tout citoyen eſt comptable du ſien envers elle ; mais ſon goût le portoit à l'étude. La douceur, l'humanité faiſoient la baſe de ſon caractère ; & ces deux qualités, le bonheur de ceux qui dépendoient de

lui. Il permettoit à ses esclaves & à leurs enfants, de paroître familièrement en sa présence, aux heures de ses repas: il s'abstenoit de les châtier, lorsque la colère ne le laissoit pas le maître de lui-même. Trouvant à son retour de l'armée, les affaires de sa maison en désordre, par la négligence de son intendant; « si je n'étois en colère » dit-il « je te punirois. »

Ælian. v. h. l. 12. c. 15. Plut. de liber. educ.

Les paroles obscènes étoient absolument bannies de ses discours; & la nécessité l'ayant un jour contraint d'en employer, il les écrivit contre le mur, plutôt que de les prononcer. Cicéron parle d'un beau discours d'Archytas contre la volupté: il laissa aussi un traité sur l'éducation.

Ælian. v. h. l. 14. c. 19. De senectut. Philostr. vit. Apollon. l. 6. c. 31.

Cet homme célèbre, qui faisoit son occupation des plus sublimes connoissances des mathématiques, auquel on attribue la duplication du cube, & la méthode de trouver entre deux lignes données, deux moyennes proportionnelles, par la section du demi-cylindre, étoit encore habile musicien & grand méchanicien: il avoit fait une colombe de bois, qui, par le moyen d'un ressort caché, voloit pendant un certain espace de temps. Il mourut dans un naufrage

Laërt. in Archyt.

Horat. l. 1. Od. 28. sur les côtes de la Pouille, où il fut enterré.

Alcméon paroîtra plus convenablement dans l'histoire de la médecine, dont il fit sa principale occupation. Philolaüs, dont nous parlerons en traitant de l'astronomie, étoit son compatriote & son ami. Quelques-uns lui attribuent les vers dorés de Pythagore : mais on convient généralement, qu'ils sont de Lysis. Ces vers, dont la morale est saine & les idées sont nobles, méritent d'être lus, ainsi que le commentaire dont Hiéroclès les a enrichis.

Timée, surnommé le Locrien, pour ne pas le confondre avec plusieurs autres Pythagoriciens de même nom, naquit à Locres, d'une famille distinguée par sa fortune & sa noblesse : ainsi, il put facilement acquérir toutes les connoissances ; embrassant, dit Socrate dans Platon, depuis la génération du monde, jusqu'aux détails concernant la nature & les devoirs de l'homme.

Le dernier des Pythagoriciens dont nous parlerons, est Ocellus de Lucanie. Ce philosophe, que Platon fait descendre d'une famille Troienne obligée de s'expatrier sous le roi Laomédon, vint au monde quelque temps après que

Pythagore eut ouvert son école en Italie. Il est connu par plusieurs ouvrages; mais, sur-tout, par celui qu'il composa sur la *Nature*, & que nous possédons (*a*). Le fond de la doctrine suivie dans cet opuscule, est constamment le même que celui de l'école de Pythagore, qui fait l'univers éternel, qui remplit le Ciel de Dieux, & l'air de Démons; qui admet les quatre éléments & leurs générations réciproques.

Le titre qu'Ocellus donne à son ouvrage, annonce un système général de l'univers, d'autant plus curieux, qu'il est le plus ancien de tous ceux qui nous sont restés des Grecs. Le Tout & sa durée, la formation, le nombre & les transmutations des éléments; l'homme & les productions de la terre; enfin la morale: tel est l'objet de cet ouvrage, qui, par sa brièveté, & l'immensité du sujet, retrace le projet de Montesquieu, de renfermer en douze pages, tout ce que ces sciences avoient de plus certain. Bornons-nous

(*a*) Voyez le cinquième Mém. de l'Abbé BATTEUX.

à la morale du philosophe Pythagoricien.

« Quant à la procréation naturelle » des hommes entr'eux, & aux loix » de sainteté & de sagesse qui doivent » la régler, il me semble qu'il faut » d'abord statuer que l'homme ne doit » se proposer que de donner la vie à » des hommes : toute autre vue est il- » légitime ; Dieu ne leur a point accordé » la faculté, les organes & les desirs, » pour leur procurer des sensations » agréables, mais pour assurer l'indé- » fectibilité de leur espèce. Comme il » n'est pas possible, selon les loix de » la nature, que chaque individu né » mortel, jouisse des prérogatives de » la Divinité, Dieu, pour y suppléer, » a établi les générations, dont la suite » infinie remplit l'éternité. Que la con- » servation de l'espèce soit donc le » premier motif des mariages.

» Chaque homme doit se rapporter » au tout : il est partie d'une famille, » d'une ville, & principale partie du » monde : il est donc obligé d'aider à » réparer les pertes journalières de » l'espèce ; sans quoi, il trahit sa » maison, sa ville & le Dieu de l'u- » nivers.

» Ceux qui ont un autre objet, » violent manifeſtement les droits les » plus ſacrés de la ſociété. S'il arrive » que ces hommes brutaux, deviennent » pères, leurs enfants ſeront méchants, » dignes objets de la haine des familles, » des villes, des hommes, des Démons » & des Dieux.

» Soyons pénétrés de ces principes; » ne reſſemblons point aux bêtes, que » le ſeul inſtinct conduit; agiſſons en » vue du bien, & d'un bien qui eſt en » même-temps une néceſſité: car, ſelon » la penſée des ſages, il eſt bon & » néceſſaire que les maiſons ſoient » remplies de familles nombreuſes, & » que la plus grande partie de la terre » ſoit couverte d'hommes, & ſur-tout » d'hommes vertueux; l'homme étant » le plus doux & le plus parfait de » tous les animaux.

» Que la ſainteté règne dans les » mariages, les villes ſeront bien réglées » par les loix, les maiſons particulières » par les mœurs, & les peuples ſeront » amis des Dieux... Mais la plupart des » hommes n'enviſageant ni la grandeur » du danger, ni l'intérêt commun, ne » conſidèrent, dans le choix d'une » épouſe, que la richeſſe, ou l'éclat de

» la naissance : au lieu de s'attacher à
» une personne qui soit, comme eux,
» au printemps de la vie, qui ait le
» même esprit qu'eux, le même goût,
» ils s'unissent à des femmes avancées
» en âge, parce qu'elles ont de la for-
» tune & de la noblesse : aussi trouvent-
» ils dans leur hymen, la discorde au
» lieu de la paix. L'épouse riche, en-
» tourée d'amis, veut, contre les
» droits de la nature, commander à
» son époux; l'époux qui résiste, comme
» il le doit, voulant être le premier
» & non le second, fait des efforts con-
» tinuels pour établir ou maintenir son
» autorité : est-il possible alors que les
» familles & les villes ne soient pas
» malheureuses ? . . .

» En général, il faut éviter l'inégalité
» & la trop grande jeunesse. Les plantes
» & les animaux n'ont point de fé-
» condité avant un certain âge ; il faut
» qu'ils aient acquis de la force, &
» qu'ils soient arrivés à un certain état
» de vigueur & de perfection, avant
» de porter ni graine ni fruit.

» Il suit delà, qu'il faut élever les
» jeunes garçons & les jeunes filles dans
» les exercices & les travaux qui leur
» conviennent, & qui les portent à

» l'amour du travail, à la sobriété &
» à la tempérance.

» Il y a plusieurs choses dans la
» vie humaine qu'il est bon de n'avoir
» su que tard : c'est assez qu'un jeune
» homme connoisse l'amour à vingt
» ans ; &, quand il l'aura connu, il
» ne s'y livrera qu'avec réserve, si on
» lui fait sentir le prix de la continence
» & d'une santé vigoureuse. Il est bon
» de multiplier les obstacles, & de
» traverser les desirs des époux.....
» Ceux qui pensent à devenir pères,
» doivent pourvoir au bien de leurs
» enfants long-temps avant leur nais-
» sance : ils doivent vivre sobrement,
» boire peu de vin, ne prendre aucune
» nourriture qui puisse mettre le trouble
» dans leur complexion, ni déranger
» la bonne constitution du corps ; sur-
» tout dans ces moments où le vice du
» corps & de l'ame du père, pourroit
» passer aux enfants.

» Ils doivent aussi donner tous leurs
» soins à ce que leurs enfants naissent
» bien conformés, & à ce qu'étant
» nés, ils soient bien élevés. On voit
» les amateurs de chevaux, d'oiseaux,
» de chiens, prendre des soins infinis
» pour avoir de bonnes & de belles

» races :.... seroit-il pardonnable à des
» pères, d'être indifférents sur les enfants
» qui doivent naître d'eux, & de se
» reposer sur le hazard, des soins qu'ils
» demandent avant que de naître, &
» lorsqu'ils seront nés ? ».

Tels furent les principaux disciples de Pythagore ; ceux probablement qui eurent les secrets de leur chef. Nous en verrons d'autres dans l'époque suivante, paroître sous le nom d'Orphiques, & former une espèce d'association religieuse, bien éloignée de la communauté philosophique instituée par le Maître. Sans doute, ceux des Pythagoriciens qui demeurèrent fidèles à sa doctrine, furent dignes de ses premiers disciples, puisqu'en parlant d'eux, Isocrate disoit : « nous admirons
» plus aujourd'hui un Pythagoricien,
» quand il se tait, que les autres,
» même les plus éloquents, lorsqu'ils
» parlent. »

Secte Eléatique.

La secte d'Elée (*a*), ou de Vélie, ainsi nommée de Parménides ou de Zénon, ses deux chefs les plus célèbres,

---

(*a*) Sixième Mém. de l'Abbé BATTEUX, sur le *Principe actif*, tom. 29 des MEM.

nés dans cette ville, comprend aussi Xénophanes de Colophon, & Mélissus de Samos, qui, ayant à-peu-près les mêmes sentiments que ceux d'Elée, parurent aussi dans cette partie de l'Italie. Les opinions singulières qu'affectèrent les maîtres de cette école, leur donnèrent moins de disciples que d'admirateurs.

Ces philosophes, ceux de tous les anciens qui aient fait le plus d'efforts pour connoître l'origine des êtres, & la nature des principes, avoient vu chez Pythagore, leur maître commun, l'unité établie dans la Monade. Leurs sublimes méditations, pour approfondir cette notion, les conduisirent bientôt à un être primitif & unique, qu'ils posèrent pour fondement de leur doctrine: mais il falloit beaucoup d'art pour établir une unité rigoureuse, pour dépouiller la matière de tous ses attributs; en un mot, pour admettre l'*unité* qu'ils concevoient par l'esprit, au préjudice de la multitude qu'ils voyoient par les yeux. Entraînés par leur systême à nier la pluralité des êtres, ils ne reconnurent dans l'être unique, ni génération, ni corruption, ni augmentation, ni altération, ni transport local.

Ocell. de univ. *Aristot.* *Plat. in Parmenid.*

« *Il ne se fait rien de rien* » disoient les philosophes Eléatiques ; « ce qui est, » a donc toujours été : sans cela, il » auroit été fait ; & s'il eût été fait, » c'eût été de ce qui étoit, ou de ce » qui n'étoit pas. De ce qui n'étoit pas? » cela ne se peut, par la raison que » rien ne se fait de rien : de ce qui » étoit? il n'a donc pas été fait, puis- » qu'il étoit : donc rien n'a été fait ; » donc tout est éternel.

» Si le Tout ou l'Être est éternel, » il n'a ni commencement, ni milieu, ni » fin. Ce qui est tel, est infini ; donc » l'Être est infini : ce qui est infini est » unique, car deux infinis impliquent » contradiction : ce qui est un, est » semblable à soi en tout, sans quoi » il y auroit diversité, & par conséquent » plus que l'unité : ce qui est un, sem- » blable & infini, est immobile, puisqu'il » occupe tout l'espace, & qu'on ne peut » concevoir rien au-delà : ce qui est » immobile & infini tout ensemble, est » inaltérable ; car rien ne peut se dé- » truire que par une cause étrangère, » ou par un mouvement intérieur. Or » l'infini comprend tout, & ce qui est » immobile ne renferme en soi aucune » cause d'altération ; donc ce qui est

» infini & immobile tout ensemble, doit » durer éternellement. »

On peut juger, par ce raisonnement, du goût & du style de l'école d'Elée, en fait de dialectique & de métaphysique.

Xénophanes, que l'on croit contemporain d'Anaximandre, naquit à Colophon ; mais ayant été banni de sa patrie, il se réfugia à Zancle, & delà à Catane. On croit que ce philosophe proposa le premier l'unité rigoureuse.

Laert. in Xenophan. Aristot. met. l. 1. c. 5. Cic. de nat. Deor. l. 2.

Il paroîtroit qu'un homme occupé à creuser des idées aussi abstraites, devoit être peu sensible au charme des vers : cependant Xénophanes fut poëte. La manière dont Homère & Hésiode ont parlé des Dieux, fut toujours l'objet de ses satyres : « les hommes » s'écrioit-il « sont bien insensés de s'imaginer que » les Dieux ont pris naissance ; qu'ils » s'habillent, se nourrissent, se perpétuent comme eux ; qu'ils s'entretiennent & raisonnent ensemble ; qu'ils » ont des débats, & se font mutuellement la guerre. Si les animaux avoient » des peintres & des sculpteurs, sans » doute aussi coupables, aussi ridicules » que nous, ils se forgeroient des Dieux » proportionnés à leurs goûts, à leurs

Clem. Strom. l. 5. Aristot. Rhet. l. 2.

» usages, & qui porteroient leurs » livrées ». Ennemi de la superstition, il l'attaquoit partout où il la trouvoit: voyant les Egyptiens dans une de leurs fêtes, gémir & se frapper la poitrine; « ô Egyptiens »! s'écria-t-il « si ceux » que vous honorez sont des Dieux, ne » les pleurez point; s'ils sont des hommes, » ne leur sacrifiez point. »

Plut. de Superst.

Un autre sujet qui exerçoit l'éloquence de Xénophanes, étoit les amertumes, les chagrins de la vie, qui l'emportent d'une manière si sensible, sur le peu de plaisirs qu'on y goûte: « Parcourez tous les âges, vous n'y » trouverez qu'un long tissu de douleurs. » A peine l'enfance a-t-elle essuyé ses » larmes, qu'arrive la jeunesse fougueuse, » hardie à tout oser, & prodigue de » son être. L'âge mûr n'a que des soins » & des inquiétudes; comme il se sent » affoiblir chaque jour, ce qu'il perd, » augmente ses regrets, ce qu'il craint, » le jette dans une défiance conti» nuelle. Enfin commence le dernier » période de la vie, le père de tous » les maux; j'appelle ainsi la vieillesse » glacée, incommode à elle-même, & » plus encore aux autres: ses yeux » appesantis, cherchent en vain le jour,

Casaub. in not. ad Laërt. in Xenoph. Bayle.

» qui se dérobe insensiblement à sa paupière ; bientôt ils se ferment, & il » ne reste plus de l'homme qu'un sou» venir confus. »

Ce philosophe mourut fort âgé, comme le témoignent ces vers qui sont de lui : « Depuis soixante-sept années, la Grèce » vante mes lumières, & dès avant ce » temps, vingt-cinq s'étoient écoulées » depuis ma naissance, si toutefois je » peux supputer mon âge avec cer» titude. »

Laërt. in Xenophan.

Xénophanes eut dans Parménides, un disciple ardent à soutenir ses paradoxes. Ce dernier puisa dans l'étude de la nature, le goût de retraite & de méditation qui lui fit préférer les douceurs d'une vie privée, aux emplois où l'appelloient ses talents & sa naissance. Comme Hésiode, Xénophanes, Empédocles & quelques autres, il avoit écrit la philosophie en vers, il admit deux principes & deux éléments; le chaud & le froid, ou le feu & la terre. Par le premier, il entendoit l'*être*, & par le froid, le *non être*. Ainsi, il reconnoissoit deux êtres, la Divinité, ou le *un*, toujours le même, & la matière, être en puissance, passant sans cesse d'une forme en une autre.

Id. in Parmenid.

Il florissoit vers la 69e Olymp.

Aristot. met. l. 1. c. 5.

Laërt. in Meliss.

Mélissus, natif de Samos, & disciple de Parménides, se fit connoître dans le monde philosophique, vers la quatre-vingt-quatrième Olympiade, à-peu-près dans le temps qu'Héraclite florissoit à Ephèse.

Le célèbre dialogue que Platon nous a laissé sous son nom, offre la question de l'unité traitée à fond, & dans le goût de la métaphysique d'Elée. Nous n'entreprendrons point de tracer l'esquisse de ces sublimes rêveries, qu'il ne faut cependant pas mettre sur le compte de Platon : son dessein, en composant cet ouvrage, a été de faire voir qu'il pouvoit, comme tant d'autres, acquérir la gloire par des subtilités. Il voulut exposer sérieusement à la risée des esprits justes & délicats, un tableau dont il rioit lui-même ; mais sur lequel le respect des grands noms l'empêchoit de s'expliquer plus ouvertement.

Id. in Zenon.

Zénon d'Elée, eut le même fond de doctrine que ses maîtres, sur l'unité; mais il l'appuya sur des sophismes qui lui furent propres.

Aristot. lib. de Xenophan. & Zenon.

Voici le développement qu'il donnoit du *semblable*. Pour être vraiment semblable, il faut, disoit-il, que l'être

ait dans toutes ses parties, ce qu'il a dans chacune d'elles; qu'il voie & qu'il entende également par tout lui-même : sans quoi, une partie auroit plus que l'autre, & seroit par-là supérieure à l'autre; ce qui ne se peut dans un tout souverainement parfait. Zénon pensoit donc qu'il n'y avoit point en Dieu, une partie pour voir, & une partie pour entendre, comme sont en nous les oreilles & les yeux; mais que partout il étoit œil & oreille. En effet, un être simple, infini en tout, doit être partout le même. Zénon le disoit; la saine métaphysique le dit; mais le philosophe d'Elée en concluoit que Dieu étoit rond; comme si, ajoutoit Aristote, de ce qu'on dit que la céruse est semblable dans toutes ses parties, parce qu'elles sont toutes blanches, on en pouvoit conclure que la céruse est ronde.

Xénophanes avoit avancé que l'être étoit infini, par la raison que le *non être*, ou le néant qui étoit au-delà du tout, ne pouvoit terminer l'être. Zénon alla plus loin; il soutint que l'être n'étoit ni fini, ni infini; qu'il n'étoit ni mobile, ni immobile. Le néant, disoit-il, est immobile : or l'être n'est

pas néant; donc il n'est pas immobile il n'est pas non plus mobile, parce que pour être mû, il faudroit pouvoir passer de l'un en l'autre: or cela ne se peut, ou il n'y a qu'*un* & point *d'autre*.

L'argument de Zénon, contre l'existence du mouvement, est fort célèbre; enfin, pressé de toutes parts, il passa toutes les bornes. Ses prédécesseurs avoient avancé que tout n'étoit qu'apparences, illusions: il soutint lui, qu'il n'y avoit ni apparences, ni illusions, & que rien n'existoit.

Senec. ep. 88.

Quoiqu'un pareil langage fût révoltant, on se faisoit un plaisir de converser avec Zénon; il proposoit ses sophismes avec tant d'adresse & d'agrément, qu'on se laissoit entraîner à ses assertions, quelqu'extravagantes qu'elles fussent; & tel, en sortant de ses sublimes conférences, croyoit que les mêmes choses étoient semblables & dissemblables, une & plusieurs, dans le mouvement & dans le repos, ou pour mieux dire, ne savoit plus que croire.

Plut. in Phædr.

Présentons le résultat de la Doctrine Eléatique. Xénophanes disoit; l'univers est le seul être, parce que rien n'est hors de l'univers: Parménides; le feu

est le seul être, parce qu'il est seul immuable : Mélissus ; l'être en général est le seul être, parce qu'il est seul essentiellement dans tous les êtres : enfin Zénon dit ; l'être n'est rien, il n'y a point d'être.

Ce philosophe avoit reçu de la nature une belle taille, une heureuse physionomie, & le talent de parler avec grace. Il avoit quarante ans, lorsqu'il parut, pour la première fois, dans le centre des sciences & des beaux arts. Ses premiers ouvrages, lus publiquement à la fête des Panathénées, furent extrêmement accueillis d'un peuple qui couroit après les nouveautés. Son premier séjour à Athènes ne fut pas long : il y fit même, par la suite, assez peu de voyages, & préféra au faste & à la magnificence de cette capitale, le genre de vie qu'on menoit dans sa petite ville. Elée étoit alors sous la tyrannie de Néarque, qui avoit usurpé la souveraine puissance. Le courage de Zénon, son amour pour la patrie lui inspirèrent la résolution de la délivrer de l'oppression. Son projet fut découvert ; il fut arrêté : on voulut le forcer de déclarer ses complices ; il nomma tous les amis du tyran. Néarque lui ayant

Laërt. in Præf. in Parmenid. & in Zenon. Plut. adv. Colot.

demandé s'il n'y avoit point encore de coupables; « oui » répondit-il « & c'eſt » toi-même, qui es la peſte de la ville »: puis ſe tournant vers ceux qui l'écoutoient; « je m'étonne de votre peu de » courage, ſi, après ce qui m'arrive, » vous continuez de porter le joug de » la tyrannie ». Enſuite il ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage de Néarque, qui, tranſporté de fureur, le fit broyer dans un mortier: mais les citoyens revenus enfin de leur léthargie, ſe ſoulevèrent, accablèrent de pierres le tyran, & vengèrent ainſi la mort d'un citoyen qui s'étoit généreuſement ſacrifié pour la liberté.

Leucippe. La Secte Eléatique prit fin à ce philoſophe. Il étoit difficile que le goût d'une métaphyſique, qui ne porte que ſur des abſtractions, & ne traite que d'objets hors de la ſphère de l'homme, ſe ſoutînt long-temps avec la même vivacité. Un diſciple de Zénon entreprit non-ſeulement de réformer l'école où il avoit été inſtruit, mais de créer d'autres matériaux, & de prendre partout le contre-pied de ſes maîtres.

Batteux, t. 29. « Ils avoient paru anéantir la matière, » pour n'accorder l'exiſtence qu'aux » choſes intelligibles; il parut anéantir les

» les choses intelligibles, pour n'ad-» mettre que la matière. Ils ne recon-» noissoient qu'un être : c'étoit la sub-» stance immuable ; il en voulut une » infinité toute muable : ils n'avoient fait » qu'un monde ; il en fit un nombre » infini : l'univers étoit rond ; il lui ôta » toute espèce de figure : le monde étoit » le plein dans le vuide ; le vuide fut » dispersé dans le monde : la substance » étoit continue ; elle fut coupée en » une infinité d'atomes : elle étoit sans » attributs, ni qualités ; elle devint » essentiellement solide & grave : elle » sembloit être Dieu & Dieu partout ; » elle fut matière en tout & partout, » & Dieu nulle part : elle avoit toutes » les espèces de mouvements, celui de » génération, de corruption & des » qualités contraires ; elle n'eut plus » que le mouvement local. Ce passage » si brusque d'une extrémité à l'autre, » fut, sans doute, un coup de théatre » sur la scène philosophique. »

Telle fut la révolution qu'opéra Leucippe, regardé comme auteur de la philosophie corpusculaire ou méchanique ; c'est-à-dire, qu'il ne reconnut dans l'univers, que du vuide & des atomes. Nous avons vu cependant que

quelques écrivains prétendoient que ce système avoit été employé, dès avant la guerre de Troie, par un certain Moschus, que quelques atomistes se sont plu à confondre avec Moyse. Quoi qu'il en soit, il falloit que ces atomes, sur la nature desquels il y avoit diverses opinions, fussent conduits par une cause motrice, intelligente, placée hors d'eux; ou qu'ils eussent en eux-mêmes le principe d'un mouvement spontané; ou enfin qu'ils fussent emportés au hazard, par la seule force de leur gravité. Anaxagore, & peut-être Héraclite, avoient pris le premier parti; Démocrite embrassa le second; Leucippe s'attacha au dernier. Il avoit observé que la figure & la position des parties composantes, paroissoient décider de tout dans la nature. Pour avoir un principe d'activité, il donna à ses atomes une certaine gravité qui produisoit, selon lui, le mouvement dans le vuide; une certaine masse qui donnoit plus ou moins de grossièreté aux corps qui en étoient composés; enfin, une certaine figure qui les rendoit plus rares ou plus compacts, selon le plus ou le moins de vuide qu'il y avoit dans les inter-

fices des parties. Comme Descartes, il disoit; qu'on me donne la matière avec le mouvement, & je fais le monde; comme Descartes, il avoit la matière subtile, les globules, la matière crasse, & ces fameux tourbillons qui naquirent plus de deux mille ans avant le philosophe François, pour aller former & soutenir les globes immenses qui nous éclairent.

Mais Leucippe, en abandonnant le systême d'une cause efficiente, bâtissoit sur le sable; il ne voulut pas voir que la pesanteur, dans un vuide infini, n'étoit pas une cause suffisante pour le mouvement, puisqu'il ne peut en exister sans direction, ni direction sans cause déterminante: il ne voulut pas voir que, la direction même accordée, les plus simples concrétions ne pouvoient avoir lieu, sans l'inégalité du mouvement dans les atomes, & que dans le vuide, tous les corps se meuvent avec une vîtesse égale: il ne voulut pas voir enfin, que l'ordre & l'arrangement des différentes organisations de la nature, annoncent des causes finales qu'on ne peut trouver dans les rencontres du hazard. Démocrite sentit cet énorme défaut, & tâcha d'y remédier.

Démocrite. *Plat. in Protag. Laërt. in Democr.*

Démocrite, le plus grand philosophe de la Secte Italique, & peut-être de toute l'antiquité, naquit à Abdère, vers la soixante-huitième Olympiade, dans les beaux siècles de la Grèce. On rapporte que son père ayant reçu Xercès à son passage en Grèce, ce Prince laissa pour précepteurs à son fils, quelques mages qui l'instruisirent dès ses plus tendres années, dans la théologie & dans l'astrologie. Sa passion pour l'étude devint si forte, qu'il s'étoit choisi dans le jardin de la maison paternelle, un cabinet où il se renferma. A la mort de son père, il prit, dans le partage qu'on fit de ses biens, la portion qui consistoit en argent, quoique la plus petite; mais il en avoit besoin pour satisfaire l'ardeur qui le portoit à voyager. Près de cent talents furent employés à parcourir les contrées les plus célèbres de la terre.

L'Egypte eut ses premiers hommages; il apprit la géométrie de ses prêtres: il vit les philosophes Chaldéens, passa dans les Indes, où il conversa avec les Gymnosophistes, pénétra jusqu'en Ethiopie, & revint dans sa patrie chargé de ces richesses que le vulgaire

méprise, mais en même-temps si dénué des biens de la fortune, qu'un de ses frères, pour l'arracher aux horreurs de l'indigence, fut obligé de le nourrir.

Démocrite avoit voyagé pour connoître & non pour se faire connoître; cet homme si digne de tenir un rang parmi les plus grands philosophes d'Athènes, visita cette ville célèbre, & en sortit sans être connu même de Socrates. Résolu enfin de terminer ses courses, il revint à Abdère. Une loi interdisoit la sépulture dans la patrie, à quiconque avoit dépensé son patrimoine; ses ennemis le citèrent devant le Sénat : il comparut, &, pour toute défense, se contenta de lire les premières pages du traité du *Monde*, qu'il venoit de finir. Les juges étonnés de cet ouvrage qui surpassoit tous ses autres écrits, frappèrent des mains & le comblèrent de louanges. Une statue d'airain & une somme d'argent considérable, furent la honte de ses ennemis, & les glorieuses marques de l'estime que ses concitoyens conçurent de sa personne.

Athen. l. 4. Laërt. in Democr.

Tant d'honneurs n'enflèrent point le philosophe; son goût pour l'étude n'en

fut que plus vif, &, pour s'y livrer absolument, il chercha la solitude.
Cic. Tusc. l. 5. Rarement il la quittoit; il vivoit parmi les hommes, comme s'il n'y avoit point eu d'hommes au monde: mangeant peu, vivant durement; enfin, pour nous
L. 1. ep. 12. servir de l'expression d'Horace, c'étoit une *ame sans corps.*

Laërt. in Democr. La retraite qu'il s'étoit choisie, ne lui parut point encore assez cachée: il s'en forma une dans des tombeaux éloignés de la ville. C'est là qu'il passoit les jours entiers à étudier: c'est là qu'il se livroit à ces profondes méditations, si éloignées des conceptions du vulgaire: c'est là qu'il apprit à connoître toutes les vanités des hommes, & à rire de leurs folies. Ses concitoyens le croyant attaqué d'une manie, le firent voir à Hippocrates, qui, meilleur observateur que les Abdéritains, n'eut pas de peine à reconnoître dans le philosophe, un des plus grands génies qui eût encore honoré la Grèce.

Batteux, t. 29. Démocrite avoit embrassé le systême de Leucippe: mais, pour remédier aux défauts que nous y avons remarqués, il crut devoir donner aux atomes, des ames sourdes & brutes, une sorte de

vibration convulsive, qui prenoit dans les corps organisés, une vie & une ame proportionnées à la somme & à la nature des atomes composants. Ainsi, dans ce systême, adopté par Straton dont il sera parlé dans la suite, chaque point de matière devenoit autant d'êtres actifs par eux-mêmes.

Héraclite, qui philosophoit à Ephèse, à-peu-près dans le même temps, sembla adopter une partie des idées de Leucippe, par rapport à la substance des êtres; & de celles de Démocrite, par rapport à leurs qualités: il la partageoit, comme le premier, en parcelles ou corpuscules insensibles; &, comme le second, il leur donnoit non-seulement le mouvement local, mais encore celui de génération & d'altération, par lequel, de feu, ils devenoient air, eau, terre, en se condensant, & retournoient par le mouvement contraire, au même état d'où ils étoient partis. Il admettoit pour principe unique, le feu ou une matière éternelle, extrêmement subtile, agitée d'un mouvement naturel & inné, avec des modifications différentes. Les parties les moins agitées s'épaissirent en s'unissant, & formèrent l'eau; les parties de l'eau épaissies, formèrent la terre:

Héraclite, vers la 69e. Olymp.

mais, comme le feu conserve toujours sa nature inséparable du mouvement, la terre agitée, se fond & produit l'eau; l'eau agitée & fondue, produit l'air, & l'air en s'échauffant, redevient feu: il n'y a peut-être à retirer de ces deux séries, que le feu, qui n'est que le résultat d'un mouvement, pour avoir atteint la vérité.

Tout est changement dans la nature: le repos n'est que l'expression d'un mouvement moins apparent; la mort, celle d'un changement de forme. Ainsi, la mort du feu est de devenir air; celle de l'air, de devenir eau; celle de l'eau, de devenir terre: la mort de l'enfance est la puberté; la mort du jour est la nuit, &c.

Puisque le feu est le principe unique de toute la nature, l'ame étant une substance, ne peut manquer d'être un feu, mais un feu modifié; c'est une exhalaison. L'ame de l'univers est l'exhalaison de tous les êtres qu'il renferme, & l'homme en faisant partie, l'ame humaine est une portion de l'ame de l'univers. Les exhalaisons sèches, qui approchent le plus de la nature du feu, forment les ames les plus parfaites; les exhalaisons humides,

les plus grossières. Ainsi, les enfants, à cause de l'humidité de leur corps, ne jouissent point de la raison ; & l'ivresse causée par des vapeurs humides, replonge l'ame dans l'état de l'enfance.

Un physicien, qui admettoit pour principe unique, le feu, qui est un corps, ne pouvoit expliquer les opérations de l'ame, que par les loix de la méchanique, & par l'action du feu. Selon lui, la science, la prudence & toutes les vertus n'étoient essentiellement que des modifications d'un feu plus épuré & agissant selon ses loix, sans rencontrer d'obstacles ; l'ignorance, la cupidité, les vices n'étoient que des modifications d'un feu épaissi, humide & gêné dans ses mouvements : mais comment s'opéroient ces changements ? Il y a dans l'univers, disoit-il, un être doué de connoissance qui détermine la manière d'être de chaque chose ; qui parcourt, qui pénètre l'univers, ou, comme l'a dit Plutarque à la lettre ; « Héraclite avançoit que l'essence » du destin étoit une raison qui parcou» roit & pénétroit l'essence de l'univers ». C'étoit cette cause intelligente, cette raison, qui avoit formé le monde.

De Placit. l. 1. c. 28.

Il resteroit à savoir ce qu'il entendoit par cette raison, qu'il confondoit avec un mot (Εἱμαρμένη,) par lequel nous entendons aujourd'hui, une loi aveugle & impérieuse, qui auroit porté l'auteur du monde à le former tel qu'il est: mais, comme Héraclite surnommé le *ténébreux*, fit gloire pendant sa vie, d'être inintelligible, il y auroit de la témérité de vouloir, tant de siècles après sa mort, l'amener malgré lui au grand jour. Au reste, comme cette matière sera traitée plus au long, lorsqu'il s'agira des Stoïciens, nous nous bornerons à citer ici un passage d'Aristote, qui prouve que les anciens confondoient l'idée du Destin, dans celle de la Divinité. « Je » pense » dit ce philosophe « que par la » Nécessité, on n'entend autre chose » que Dieu, dont les décrets sont » immuables : on les appelle aussi » Destins, Destinée, parce que rien ne » peut en empêcher l'effet. »

De Mund. c. ult.

L'humeur d'Héraclite étoit naturellement portée à la mélancolie. Ses concitoyens le prièrent de leur donner des loix ; mais leurs mœurs corrompues l'en détournèrent. Entraîné par le goût de la méditation, il s'étoit retiré dans les déserts, pour y philosopher sans

Cic. Tusc. 5.

distraction : ce fut là qu'il composa son traité sur la *Nature* (a), ouvrage le plus systématique & le plus profond qui eût encore paru, mais d'une obscurité qui le fit négliger long-temps. Il vint le déposer dans le temple d'Ephèse, & mourut peu après, d'une maladie contractée par la mauvaise qualité des herbes, dont il avoit été obligé de se nourrir dans sa solitude.

Ce fut sans doute le penchant qu'avoit Héraclite à s'affecter des misères humaines & à pleurer de tout, qui le fit mettre en pendant avec Démocrite, qui de son côté rioit de tout. Dans l'entretien qu'eut ce dernier, avec le célèbre médecin que les Abdéritains avoient appellé à son sujet ; Hippocrates choqué de l'air railleur auquel Démocrite s'abandonnoit dans une conversation aussi sérieuse, lui demanda si ses discours avoient quelque chose qui prêtât à la plaisanterie. Le philosophe, pour lui répondre, commença un discours sur les bizarreries de l'homme ; il montra

Ad calcem op. Hippocr.

Hist. crit. de la Phil. t. 2. p. 334. &c.

(*a*) Dissertation de M. Garnier, sur le *Cratyle de Platon*, tom. 32 des Mém.

que rien n'étoit plus digne de risée que toute sa vie ; qu'il l'employoit à chercher des biens imaginaires, & à former des projets qui exigeroient plusieurs vies ; qu'on mouroit au moment où l'on osoit le plus compter sur ses forces ; qu'enfin la vie n'étoit qu'une illusion perpétuelle, & qu'elle séduisoit d'autant plus aisément, que nous portons en nous-mêmes le principe de la séduction. « Je voudrois » continua Démocrite « que l'univers entier se
» dévoilât tout-à-coup à nos yeux.
» Qu'y verrions-nous ? des hommes
» foibles, légers, inquiets, passionnés
» pour des bagatelles, pour des grains
» de sable ; des inclinations basses &
» ridicules, qu'on masque du nom de
» vertus ; de petits intérêts, des démêlés
» de familles, des négociations pleines
» de tromperies, dont on se félicite
» en secret, & qu'on n'oseroit produire
» au grand jour .... Que de choses
» notre foiblesse & notre extrême
» ignorance ne nous portent-elles pas
» à regarder comme belles, héroïques,
» éclatantes, quoiqu'au fond, elles
» ne soient dignes que de mépris ? &
» nous cesserions de rire des hommes,
» de nous moquer de leur prétendue

» ſageſſe, de tout ce qu'ils vantent
» & ſurfont ſi fort! »

Héraclite, au contraire, affecté des maux que les hommes ajoutoient aux amertumes de la vie, s'attendriſſoit & verſoit des pleurs ». Qu'eſt-ce que » l'homme » diſoit-il « qu'eſt-ce que tout » l'homme? Son ſavoir n'eſt qu'ignorance, » ſa grandeur que baſſeſſe, ſa force » qu'infirmité, ce qu'il appelle plaiſir » que douleur »; & ſes larmes de recommencer à couler.

Sidon. Apoll. ep. l. 2.

Une autre différence entre les deux philoſophes dont nous parlons, c'eſt qu'autant Démocrite étoit modeſte, autant Héraclite avoit de vanité; il s'étoit fait admirer dès ſon enfance, & dans ſa jeuneſſe il avouoit qu'il ne ſavoit rien; quand il eut atteint l'âge viril, il ſe vanta de tout ſavoir, & de ne devoir ſa ſcience qu'à lui-même. L'obſcurité de l'ouvrage d'Héraclite, fut cauſe, ſans doute, qu'il ne laiſſa de diſciples, ni à Ephèſe, ni à Athènes; mais elle lui valut beaucoup de commentateurs. L'un d'eux prétendit que la politique en faiſoit le ſujet, & que ce qui s'y trouvoit ſur la nature, n'y étoit propoſé que par forme d'exemple; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt

Laërt. in Heraclit.

qu'un poëte entreprit de le mettre en vers iambiques.

Protagoras. Laërt. in Protag. Athen. l. 8. Suid. voc. Protag. A. Gell. l. 5.

Démocrite eut pour disciple, Protagoras, qui florissoit dans la quatre-vingt-quatrième Olympiade Une aventure singulière détermina le philosophe à se charger de l'instruction de ce sophiste, qui étoit son compatriote.

L'extrême pauvreté avoit réduit Protagoras à faire dans sa jeunesse, le métier de porte-faix. Un jour qu'il apportoit à la ville, une charge de bois fort pesante, sans avoir l'air d'en être surchargé, le philosophe qui le rencontra, vit avec étonnement que les bûches en étoient liées avec tant d'art, & dans un équilibre si parfait, qu'une force médiocre suffisoit pour les transporter aisément : ne pouvant imaginer qu'un homme de son âge & de sa profession, fût l'auteur de cette distribution, il le pria de délier sa charge, & de lui redonner ensuite la même forme; Protagoras le fit avec autant de promptitude que de facilité. « Mon enfant » lui dit alors Démocrite « avec les talents que » t'ont départi les Dieux, tu peux, » à mon exemple, t'occuper de choses » plus utiles. & d'une toute autre

» conséquence » ; & sur le champ il le mena chez lui, le logea, le nourrit, l'instruisit, & le fit parvenir à ce dégré de science qui l'a si fort distingué dans le monde philosophique.

Protagoras commença par enseigner la grammaire aux enfants, dans les villes & les bourgades des environs d'Abdère. C'est vraisemblablement à ce temps, qu'il faut rapporter le traité où il donnoit des règles sur la pureté du langage : cependant il ne négligeoit pas l'étude des choses naturelles, & bientôt il se crut capable d'aller faire éclater, dans Athènes même, son savoir & son éloquence.

Une imagination vive & féconde, une mémoire heureuse, jointe à une hardiesse & à une présomption extrême ; beaucoup de souplesse dans l'esprit, l'insinuoient dans tous les cœurs. A l'étude de la physique, il avoit joint celle de l'Art Eristique, & celle des poëtes. Avant lui, les sophistes & les philosophes se contentoient des libéralités volontaires de leurs disciples : Protagoras mit un prix à ses leçons ; il n'exigeoit pas moins de cent mines, de ceux qui ve-

Plat. in Theæt. & in Menon.

noient l'entendre : aussi Platon remarque-t-il, qu'il avoit gagné à ce trafic, plus que n'auroient pu faire Phidias & dix autres statuaires aussi habiles.

Plat. in Theæt. Sext-Emp. Hypot. l. 1. c. 32. & adv. mathem. p. 148.

A l'imitation du ténébreux Héraclite, il proposoit ses dogmes sous une forme obscure & énigmatique : mystère assez communément employé pour se donner la réputation d'homme profond (*a*). « L'homme est la mesure de toutes » choses ; de celles qui sont, en tant » qu'elles sont, & de celles qui ne sont » pas, en tant qu'elles ne sont pas » : telle étoit l'énigme qui ouvroit son traité de la *Nature* : c'est-à-dire, que chacun est pour soi-même la règle d'évidence & de vérité appellée *Criterium* par les philosophes ; que les choses ne sont que ce qu'elles paroissent ; qu'il faut proscrire les mots d'être & d'existence ; que chaque chose se fait & existe pour chaque homme & relativement à lui, dans l'instant où elle paroît exister, & périt dès qu'il cesse

(*a*) Septième *Dissert.* de M. HARDION, *sur la Rhétorique*, tom. 15 des Mém.

d'avoir le sentiment de son existence. Deux hommes exposés à un même vent, disent, l'un qu'il est froid, l'autre qu'il ne l'est pas ; c'est qu'il produit dans l'un & dans l'autre une sensation différente ; le vent n'est donc pas froid par lui-même : on peut dire la même chose de tous les objets de nos sens. Sur ce fondement, il établissoit le mouvement pour le principe général des choses ; tous les êtres que nous nous figurons, étoient produits par les différentes déterminations de ce mouvement, & par leur mélange réciproque & continuel.

Il en supposoit de deux sortes ; l'un actif, l'autre passif. La couleur, disoit-il, n'est ni dans les yeux, ni hors des yeux ; mais elle se forme dans l'instant où l'œil se meut à l'occasion d'un mouvement qui vient le frapper. Du concours de ces deux mouvements, naît la couleur, qui ne peut être ni ce qui frappe l'œil, ni l'œil qui est frappé, mais le résultat de ce choc.

Protagoras éblouissoit ses auditeurs par l'éclat d'un pompeux verbiage : il les inondoit d'une affluence de paroles, & leur faisoit bientôt perdre de vue l'état de la question : mais, comme il n'avoit

Plat. in Protag.

que des idées vagues & confuses, il ne craignoit rien tant que les gens méthodiques, qui le suivoient pied-à-pied, & ne vouloient que des réponses claires. « J'ai eu affaire » dit-il à Socrates, qui veut l'amener à cette manière de raisonner : « j'ai eu affaire aux plus redoutables » Sophistes, & mes disputes sont si » célèbres, qu'elles ne peuvent vous » être inconnues : mais si je me fusse » assujetti, comme vous l'exigez, à » discuter les matières au gré de mes » antagonistes, le nom de Protagoras » ne feroit pas le bruit qu'il fait » aujourd'hui dans la Grèce. »

En arrivant dans une ville, il s'annonçoit comme un homme supérieur dans l'art de parler; comme le maître le plus capable d'enseigner la politique & la vertu. Son premier soin étoit de persuader aux jeunes gens des premières maisons, de quitter leurs parents & leurs amis, pour s'attacher uniquement à lui. « Le grand avantage qu'on tire » de mes leçons » disoit-il « c'est que » le premier jour, on s'en retourne » plus savant; le lendemain, plus savant » encore; & qu'à chaque leçon, on » s'apperçoit de la rapidité de ses » progrès. »

Sur la foi de ces magnifiques promesses, on alloit l'écouter en foule. Périclès lui-même, fut séduit comme les autres. Xantippe, l'aîné de ses fils, contoit plaisamment que, pendant la célébration des jeux publics, un Athlète ayant tué par mégarde, d'un coup de javelot, le cheval d'Epitimius de Pharsale; Périclès & Protagoras avoient passé une journée entière à chercher s'il falloit imputer cet accident au javelot, à la main qui l'avoit lancé, ou à l'ordonnateur des jeux.

Plat. in apolog. Socrat.
Plut. in Pericl.

Des choses si profondes, & en même-temps si utiles, étoient sans doute bien capables d'intéresser Athènes: aussi le sophiste quitta-t-il cette ville, comblé, tout-à-la-fois, de gloire & de richesses: il alla se faire admirer dans les autres contrées de la Grèce, dans la Sicile, dans la grande Grèce, où il composa un corps de loix pour la république de Thurium: c'étoit assurément une conquête pour un sophiste, que d'être législateur. On cite de lui un ouvrage qui avoit pour titre, *Traité du Gouvernement*, & un autre intitulé, *des Discours contradictoires*, d'où Platon tira, dit-on, beaucoup de secours pour sa République; ce qui,

Id. in Hipp. maj.
Laërt. in Protag.

montre qu'ils n'étoient pas sans mérite.

Laërt. in Protag. Plat. in Protag. in Theæt. & in Menon. Philostr. vit. Sophist. Sext-Emp. Suid. voc. Protag.

Protagoras voulut reparoître sur le théatre des grands talents, & donner à Athènes le spectacle de toute sa gloire : il y revint la première année de la quatre-vingt-dixième Olympiade, accompagné d'une foule d'étrangers, qui, attirés par l'éloquence de ce nouvel Orphée, le suivoient de ville en ville. Son orgueil étoit devenu insupportable : il ne lui falloit plus, pour achever de se rendre célèbre, que nier l'existence de la Divinité, ou du moins la mettre en problême. Ce fut chez Euripides, ou, selon d'autres, en plein Lycée, qu'il fit la lecture de ce fameux ouvrage, l'origine de toutes ses infortunes. « Je ne puis assurer » dit-il « s'il y » a des Dieux, ou s'il n'y en a pas : plu» sieurs raisons m'empêchent de le savoir ; » premièrement, la difficulté & l'obscu» rité de la question ; en second lieu, la » brièveté de la vie ». L'auteur fut dénoncé aux Magistrats, qui le bannirent de la ville, & condamnèrent le livre aux flammes, avec injonction à ceux qui en avoient des copies, de les déposer à la Justice : d'autres disent que, condamné à la mort, il se sauva

sur une barque, & erra quelques jours d'îles en îles, cherchant à éviter la rencontre des galères Athéniennes; mais qu'ayant été surpris par la tempête, il fit naufrage, & périt à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir passé quarante, dit Platon, à faire le métier d'empoisonner les ames.

D'après cet exposé de la philosophie antérieure au siècle de Socrates, on peut juger du mérite & des découvertes de ces hommes célèbres, ainsi que de la reconnoissance que leur doit le genre humain. Des philosophes modernes, ressuscitant les opinions anciennes, ont cru voir que les premiers philosophes étoient matérialistes. Quand cette assertion pourroit être vraie de quelques-uns d'eux, il y auroit toujours cette différence entre les anciens philosophes & les matérialistes modernes, qu'à l'exception d'Epicure, les premiers n'ont jamais fait dépendre leur morale de leur métaphysique.

Batteux, I. 29.

En admettant qu'ils n'aient connu pour toute substance que la matière, ils posoient, il est vrai, selon la métaphysique d'aujourd'hui, un principe ruineux pour la morale; mais notre métaphysique n'étoit pas la leur. Tout

étoit matière, parce qu'ils ne pouvoient concevoir aucune nature, aucune modification, &c., sans une espèce de sujet pour la porter & la contenir: mais cette matière étoit de deux espèces; l'une plus déliée, active, l'*éther*, ayant la vie & le mouvement, la pensée, en un mot tous les attributs que nous donnons à l'esprit; l'autre plus grossière, passive, *la terre*, n'ayant par elle-même aucun de ces attributs, ou ne les ayant que bruts, désordonnés & sans loi.

Nos ames étoient des étincelles de ce feu primitif, des substances qu'ils ne vouloient point appeller *corps*, parce qu'en effet, elles ne l'étoient point; ni matière, parce que ce nom convenoit mieux, & plus particulièrement, à la partie grossière. N'ayant point tous les termes qui ont aujourd'hui séparé à-peu-près les notions, ils usoient d'adoucissement, & disoient une *sorte*, une *espèce* de matière, une matière que l'on conçoit par une certaine analogie.

Tim. de anim. mund.

Quand ils vouloient s'élever jusqu'à Dieu, ils posoient d'abord cette base, à laquelle ils attachoient toutes les bonnes qualités de l'ame humaine, dans

un dégré éminent, qu'ils portoient aussi loin que l'esprit le pouvoit, ensuite jusqu'à l'infini.

Le plus raisonnable, sans doute, de tous ces systêmes, étoit celui d'Anaxagore: aussi les peuples, saisis de la beauté, de la magnificence, de la simplicité de ses idées, le regardèrent comme le seul sage, le seul éclairé: mais les philosophes se réunirent contre un homme qui, lorsqu'il s'agissoit d'expliquer les phénomènes, & que les principes naturels qu'il avoit établis, ne lui suffisoient plus, recouroit à la volonté suprême de celui qui établit les loix fondamentales. Cette méthode, au lieu des éloges qu'elle méritoit, lui attira du ridicule: on le compara aux poëtes tragiques, qui, n'ayant point assez de génie pour dénouer une intrigue, recouroient à la Divinité, pour se tirer d'embarras. La conjuration fut telle, que personne, après lui, n'osa se dire de son avis; il eut des autels, & pas un disciple, tandis que les nombres Pythagoriques, le hazard, les formes substantielles, firent la plus brillante fortune dans le monde philosophique.

Aristot. met. l. 1. c. 4.

Terminons cette histoire des éga-

rements de l'esprit humain, par ce passage d'un écrivain de nos jours « Imaginez » dit-il « tous vos philosophes » anciens & modernes ayant d'abord » épuisé leurs bizarres systêmes de » forces, de chances, de fatalité, de » nécessité, d'atomes, de monde animé, » de matière vivante, de matérialisme » de toute espèce ; & après eux tous, » l'illustre Clarke éclairant le monde, » annonçant enfin l'Être des êtres, & » le dispensateur des choses : avec » quelle universelle admiration, avec » quel applaudissement unanime n'eût » point été reçu ce nouveau systême, » si grand, si consolant, si sublime, si » propre à élever l'ame, à donner une » base à la vertu, & en même-temps » si frappant, si lumineux, si simple, » &, ce me semble, offrant moins de » choses incompréhensibles à l'esprit » humain, qu'il n'en trouve d'absurdes » en tout autre systême!... Les ob» jections insolubles sont communes à » tous, parce que l'esprit de l'homme » est trop borné pour les résoudre ; » elles ne prouvent donc contre aucun » par préférence : mais quelle diffé» rence entre les preuves directes ! Celui» là seul qui explique tout, ne doit-il » pas

Emil. t. 3. p. 32. 33.

» pas être préféré, quand il n'a pas
» plus de difficulté que les autres? »

La médecine fut une des premières sciences que les regards de la philosophie tirèrent de l'empirisme, auquel jusqu'alors elle avoit été réduite. On a voulu faire des anciens philosophes, autant de médecins; comme on en avoit fait de tous les anciens héros: mais Thalès n'étoit pas médecin pour avoir écrit le premier sur la physique (*a*). Ce titre conviendroit mieux à Phérécydes, à qui l'on a attribué un des livres de la *Diète*, qui se trouve parmi ceux d'Hippocrates; Epiménides pourroit y prétendre encore, par la connoissance que lui avoit donné des plantes, ce long séjour dans les montagnes, allégorisé sous l'emblême d'un sommeil de plusieurs années. Les philosophes introduisirent le *raisonnement* dans la médecine; & la physiologie, c'est-à-dire, la science qui considère le corps humain dans l'état de santé, fut enfin

Médecine.

Galen. in aph. Hipp. comm. 6.

(*a*) M. Leclerc, qui est souvent notre guide dans cet article, se trompe, en attribuant à Thalès le philosophe, d'avoir expié ou purifié les Lacédémoniens: c'étoit Thalétas, de Gortyne.

inventée. C'est proprement à Pythagore & à ses disciples, qu'on doit cette découverte: mais ils paroissent pour la plupart, s'être bornés à la théorie; du moins, ne parle-t-on que des cures d'Empédocles.

Les grands voyages que l'ardeur de s'instruire avoit fait entreprendre au philosophe de Samos, enrichirent son esprit des plus vastes connoissances: mais il nous reste peu de celles qui concernoient la médecine. Il attribuoit la formation de l'ame & de tous les sens, à une vapeur chaude provenant d'une certaine substance qui descendoit du cerveau dans le temps de la conception; & celle des diverses substances en général, au sang & aux autres humeurs. Pythagore regardoit les veines, les artères & les nerfs, comme les liens de l'ame, qui, selon lui, s'étend du cœur jusqu'au cerveau: la partie qui occupe le premier de ces viscères, est le siège des passions; la raison & l'intelligence résident dans le second.

Laërt. in Pyth.

Hist. Philosoph. Galen.

Les connoissances de Pythagore ne l'avoient pas mis au-dessus de la superstition, s'il est vrai qu'il donnât l'explication suivante des causes des maladies. L'air, disoit-il, est plein d'ames, de démons, ou de héros, qui envoient aux hommes &

aux animaux, les songes, les signes & les maladies. Ce sont ces démons ou esprits, que regardent les lustrations, les expiations, toutes les pratiques des devins, & autres relatives à ce point. Avec de pareils préjugés, la médecine n'eût long-temps fait que des pas de tortue, si même ils n'eussent été rétrogrades.

Pythagore avoit composé, dit-on, un livre sur les vertus magiques des plantes : c'étoit approprier les moyens de guérir, aux causes des maladies telles qu'on vient de les indiquer. Mais est-on bien certain que cet ouvrage fût de ce philosophe ? Il l'est du moins qu'il reconnoissoit des vertus naturelles dans les végétaux ; & nous savons qu'il n'est pas le seul des anciens, qui ait fait un cas particulier du chou. Plin.

Ses préceptes sur l'hygiène, ou l'art de conserver la santé, étoient meilleurs que les remèdes qu'il employoit pour la rendre. « Pour se bien porter » disoit-il « il faut s'accoutumer à la nourriture la » plus simple, la plus commune, & n'en » user que modérément, ainsi que du tra- » vail ». Il conseilloit de ne s'approcher des femmes, que quand on vouloit devenir plus foible : ordonnance qui n'est pas moins vraie au moral, qu'au physique.

La ſanté, ſelon ce philoſophe, conſiſte en une eſpèce d'harmonie qu'il ne ſpécifie pas, mais par laquelle on doit entendre ce rapport, cette juſte proportion que toutes les parties doivent avoir enſemble, ou l'ordre naturel de toutes choſes.

Cette opinion étoit plus raiſonnable que celle qu'on lui attribuoit ſur les nombres, eu égard à la médecine : les impairs étoient plus conſidérables que les pairs ; ils déſignoient le mâle, & les autres la femelle : mais le nombre ſept étoit le plus parfait de tous.

A-Gell. l. 3. c. 10. Delà naquit la doctrine des années climactériques, dont on fait remonter la découverte aux Chaldéens, de qui Pythagore pouvoit l'avoir appriſe : c'eſt le nom qu'on donne à chaque ſeptième année, pendant laquelle l'homme court le plus de riſques, par rapport à la vie, à la ſanté, & même aux biens de la fortune.

Celſ. l. 3. c. 4. C'eſt encore ſur le même ſentiment qu'étoit fondé ce que les médecins crurent du nombre ſepténaire dans les maladies, la différence qu'ils établirent entre les jours pairs & impairs.

De Dieb decret. l. 3. c. 8. Galien qui croyoit, pour d'autres raiſons que celles qui ſe tirent de la dignité

des nombres considérés en eux-mêmes, qu'on doit faire attention aux jours pairs & impairs, s'étonnoit que Pythagore eût eu cette opinion. « Il est » si facile » disoit ce médecin célèbre, « de découvrir l'absurdité & la vanité » de ce qu'on débite sur la vertu des » nombres, qu'il y a lieu d'être surpris » que Pythagore, cet homme sage, leur » ait tant accordé. »

Zamolxis, que les Gètes adoroient comme un Dieu, & qui a passé pour l'esclave & le disciple du philosophe de Samos, quoique d'autres l'aient cru beaucoup plus ancien, s'occupa aussi de la médecine. « On ne peut » disoit-il « guérir » les yeux sans guérir la tête, la tête sans » le reste du corps, ni le corps sans » l'ame » : & il prétendoit que l'ignorance de cette maxime empêchoit les médecins Grecs de réussir dans la cure de la plupart des maladies. Les remèdes que Zamolxis employoit, étoient les *Enchantements*; non ceux d'Esculape, s'il en faut croire Platon, mais des entretiens honnêtes. « Ces discours » ajoute le philosophe « produisent la » sagesse dans les ames : une fois acquise, » il est aisé de procurer la santé à la » tête & à tout le reste du corps ».

Avec une pareille hygiène, les peuples amis de la nature, surent se passer de médecins : mais ces moyens sont-ils bien ceux du Dieu des Gètes ? Ceux qu'il employa pour se procurer l'honneur suprême, feroient soupçonner que ses remèdes pouvoient bien n'être que des enchantements proprement dits.

Plut. de Curiosit. Clem. Strom. l. 6.

Des disciples de Pythagore qui firent entrer la médecine dans leurs études, le plus célèbre fut Empédocles. Il sut mettre grandement en œuvre les agents naturels. La peste & la stérilité ravageoient la Sicile; Empédocles reconnut que ces deux fléaux étoient dûs à un vent de Sud, qui s'insinuoit par les ouvertures de certaines montagnes : il les fit boucher, & les fléaux disparurent. Le même esprit d'observation se fait appercevoir dans la manière dont il rendit la salubrité au territoire de Sélinunte. La lenteur du cours d'une rivière, en faisoit croupir les eaux, dont les exhalaisons étoient devenues pestilentielles : il fit entrer deux autres rivières dans le lit de la première ; le courant devenu plus rapide, entraîna les immondices qui infectoient les eaux, & les maladies cessèrent avec la cause qui les avoit produites.

Des cures particulières ajoutèrent encore à la réputation d'Empédocles: celle qui lui fit plus d'honneur, fut la guérison d'une femme que l'on croyoit morte, mais que le philosophe reconnut être dans un état qu'il nommoit Ἄπνουν, *sans respiration*; & dans lequel on pouvoit, selon lui, vivre jusqu'à trente jours. Empédocles, à l'entendre, avoit des remèdes contre toutes sortes de maladies, contre la vieillesse: il assuroit même pouvoir redonner la vie.

Laërt. in Emped.

Son idée sur l'amour, avoit quelque chose d'approchant de celle qu'adopta Platon dans la suite. Le philosophe d'Agrigente regardoit la semence du mâle & celle de la femelle, comme renfermant chacune, des parties différentes de l'animal à produire; les parties séparées cherchoient naturellement à se rejoindre: delà cet attrait qui porte les sexes l'un vers l'autre.

Galen. de Semin. l. 2. c. 3.

A l'égard de la respiration, qu'il attribue à l'enfant, même dans le sein de la mère; voici de quelle manière il l'expliquoit: « Dès que l'humidité, qui » est fort abondante dans les commen- » cements de la formation du *fœtus*, » diminue, l'air lui succède en s'in- » sinuant par les pores. Ensuite la

Id. ibid. & de hist. philosoph.

» chaleur naturelle venant à sortir,
» chasse l'air en-dehors ; & lorsqu'elle
» rentre, l'air la suit derechef. Le
» premier mouvement s'appelle *inspi-*
» *ration*, & le second, *expiration*. »

L'ouïe se fait par le moyen de l'air qui frappe le dedans de l'oreille, entortillée en forme de coquille, & attachée, comme une petite cloche, au lieu le plus élevé du corps.

La chair est composée d'une égale portion des quatre éléments ; les nerfs de feu, de terre & de deux parties d'eau ; les ongles sont les nerfs refroidis par l'attouchement de l'air ; les os sont le résultat de parties égales d'eau & de terre, ou du moins ces deux éléments y prédominent ; les sueurs & les larmes proviennent du sang atténué & fondu. Toutes ces explications n'expliquent rien, ou à-peu-près, & si les six mille vers qu'Empédocles écrivit sur la médecine, n'avoient traité que de pareils objets, il n'auroit pas fort avancé cette science, pour laquelle cependant il avoit une telle estime, qu'il mettoit les médecins, auxquels il associoit les devins & les poëtes, fort au-dessus des autres hommes, fort près des Dieux immortels.

Le nom d'Alcméon, autre disciple de Pythagore particulièrement attaché à la médecine, mérite d'être transmis à la postérité, s'il est vrai qu'il ait le premier anatomisé des animaux. Le temps nous ayant ravi ses écrits, on ne sait, touchant son anatomie, que très-peu de choses, & qui même regardent plutôt la physiologie. L'ouïe, disoit-il, se fait, parce que les oreilles sont vuides en-dedans, & que tous les lieux vuides résonnent, quand la voix y pénètre : il croyoit que les chèvres respiroient en partie par cet organe. Nous passons sous silence d'autres opinions de ce médecin, qui n'instruiroient pas beaucoup le lecteur : nous laisserons aussi d'autres Pythagoriciens, tels qu'Epicharme, Eudoxe, & Timée de Locres, qui ont été mis au rang des médecins, pour examiner sous ce point de vue, Héraclite & quelques autres médecins philosophes.

Chalcid. in Plat. Tim.

Galen. Hist. philosoph.

Aristot. hist. animal. l. 1. c. 11.

Héraclite s'étant retiré dans un lieu écarté, pour fuir le commerce des autres hommes, & ne vivant que d'eau & de végétaux, tomba dans une hydropisie, qui l'obligea de se rapprocher des lieux habités, pour y chercher la guérison ; mais non par le secours des

médecins, qu'il vouloit au contraire humilier, en les rendant témoins de la cure qu'il se préparoit à faire. Il avoit peu de confiance en leur savoir; & une de ses maximes étoit « que, sans les » grammairiens, il n'y auroit rien de » plus sot au monde que les médecins. »

Athen.

Laërt. in Heraclit.

Il leur demanda donc un jour en termes obscurs, à sa manière, s'ils pourroient produire la pluie de la sécheresse. Les médecins n'ayant rien compris à la consultation, il les congédia & s'enferma dans une étable, où il se couvrit de fumier, croyant que la chaleur feroit évaporer par les pores, les eaux surabondantes, & qu'il changeroit ainsi la pluie en sécheresse. Le remède n'eut point une heureuse issue, le malade mourut peu de temps après, âgé de soixante ans.

D'autres rapportent qu'Héraclite avoit demandé aux médecins, s'il étoit possible de presser les intestins, au point d'en exprimer toute l'eau qui y étoit contenue: sur leur négation, il s'exposa tout nud aux rayons du soleil, & ordonna ensuite à des enfants de le couvrir de fumier, d'où la foiblesse l'ayant empêché de se relever, il fut

dévoré par les chiens ; mais, selon d'autres, il donna un démenti aux médecins, & s'étant guéri de son enflure, il ne mourut que long-temps après, d'une autre maladie.

Démocrite s'occupa aussi de la médecine, sur laquelle il composa plusieurs ouvrages : selon Columelle, *L. 11. c. 3.*
il disoit, dans son livre de l'antipathie, que les chenilles & les autres insectes qui gâtent les herbes des jardins, tombent & meurent, si une femme qui a ses mois, fait trois fois le tour de chaque carreau, pieds nuds & échèvelée ; mais les livres qu'on attribuoit à Démocrite, du temps de Columelle, *L. 7. c. 5.*
n'étoient point de ce philosophe. Au- *L. 10. c. 12.*
lu-Gelle remarque aussi que l'on a abusé du nom de Démocrite, en le faisant auteur de divers écrits fabuleux, & il blâme particulièrement Pline, de lui avoir attribué des écrits de cette sorte, qui contiennent les choses les plus absurdes, les plus incroyables.

Les connoissances de Démocrite, au *Laërt. in Democr.*
rapport de Diogène-Laërce, étoient bien plus vastes que celles des médecins de nos jours. On lui apporta, en présence d'Hippocrates, du lait qu'à la vue il connut être celui d'une chèvre

noire, & qui n'avoit encore eu qu'un chevreau. Hippocrates s'étoit fait accomgagner d'une jeune fille; Démocrite la salua par ces mots; « bon jour, » ma fille »; mais l'ayant revue le lendemain « bon jour femme » fut sa salutation: en effet, elle avoit perdu sa virginité la nuit précédente. On rapporte quelque chose d'approchant du célèbre Fizes, médecin de Montpellier.

Petron. Démocrite avoit employé une partie de sa vie à des expériences sur les pierres & sur les arbrisseaux: il avoit exprimé des sucs de toutes les herbes; mais ces opérations n'avoient peut-être pas toutes la médecine pour objet. Quoi qu'il en soit, loin de croire qu'il y eût des signes qui pussent indiquer la mort prochaine d'un homme, il prétendoit qu'il n'en étoit point d'assez certains pour faire prononcer à un médecin qu'un homme ne vivoit plus: sans doute, il regardoit la putréfaction comme un indice assuré de la mort.

Il attribuoit à la dissolution de quelques-uns des mondes, & aux corps étrangers qui s'en détachent pendant ces grandes catastrophes, les maladies pestilentielles, celles qui

passent pour inconnues ou nouvelles, & qui ne désolent que trop souvent le nôtre.

Quand la fin de Démocrite approcha, sa sœur s'affligeoit, craignant que sa mort ne l'empêchât d'assister aux fêtes prochaines de Cérès. Démocrite, pour lui procurer cette satisfaction, se fit apporter tous les jours des pains chauds, dont il respiroit la vapeur; & par ce moyen, il se prolongea la vie durant toute la fête. Les trois jours de cette solemnité, étant expirés, il rendit l'ame avec beaucoup de tranquillité, dans la quatre-vingt-dix-neuvième année de son âge. *Laërt. in Democr.*

Diagoras, cet athée fameux, qui avoit été esclave de Démocrite, fut aussi poëte & médecin. On trouve dans Aëtius, la composition d'un collyre décrit par ce savant. Il condamnoit l'opium, ou suc de pavot, dans les douleurs d'oreilles, & dans les inflammations des yeux, parce qu'il cause, disoit-il, un assoupissement dangereux, & affoiblit la vue. *Suid.* *Dioscorid. l. 4. c. 65. Plin. l. 20. c. 18.*

Tandis que les philosophes faisoient leurs efforts pour perfectionner la médecine, en éclairant la pratique par la théorie, d'autres médecins cherchoient

à soutenir l'ancienne manière des Asclépiades, en rapportant presque tout à l'expérience : tel fut, entr'autres, Acron, regardé à tort comme chef de la Secte Empirique, laquelle a eu une origine beaucoup plus récente. Il est vrai que la médecine qu'il exerça, fut, comme celle des autres médecins qui l'avoient précédé, un véritable empirisme; mais la secte n'existoit point encore.

Ce médecin, natif d'Agrigente & contemporain d'Empédocles, par une froide allusion à son nom, se faisoit appeller le plus grand des médecins: c'est à ce titre qu'il sollicita de ses compatriotes, un emplacement pour y construire un tombeau. Empédocles s'opposa fortement à cette prétention, par des raisons & des railleries. « Quelle » épitaphe voulez-vous » lui dit-il, » qu'on grave sur le tombeau? Celle-» ci vous agréeroit-elle? Acron, d'A-» grigente, le plus *éminent* des mé-» decins, fils d'un père *éminent*, gît » sous ce roc *éminent*, à l'endroit le » plus *éminent* de son *éminente* patrie. »

Laërt. in Emped.

Plutarque qui le fait trouver à Athènes, lors de la peste qui survint dans cette ville au commencement de la guerre

du Péloponnèse, lui attribue d'avoir conseillé d'allumer de grands feux dans toutes les rues, pour purifier l'air: les Prêtres d'Egypte mettoient, dit-on, cette pratique en usage.

Apollonidès de Cos, n'est connu que par une aventure qui causa sa mort. Devenu amoureux d'Amytis, veuve de Mégabyze, & fille de Xercès, & l'ayant un jour trouvée au lit se plaignant de quelqu'indisposition, il l'assura que son mal étoit de nature à ne céder qu'à un remède qu'il osa lui proposer, & que la Princesse accepta. Mais la maladie étant devenue de plus en plus dangereuse, & ayant enfin dégénéré en phthisie, le médecin ne jugea pas à propos de continuer ce commerce dangereux: la Princesse en fut si piquée, qu'elle pria sa mère de la venger du mépris d'Apollonidès. Le Roi instruit de l'aventure, laissa celle-ci maîtresse du sort du médecin. Elle lui fit souffrir pendant deux mois, toutes sortes de tourments, après lesquels il fut enterré vif, le jour même qu'Amytis mourut. *Ctes. de reb. persic.*

N'oublions pas Egimus, le premier qui ait écrit touchant le pouls, ou *palpitation*, comme on s'exprimoit *Galen. de diff. puls. l. 4.*

alors. Cette découverte ouvroit une vaste carrière au médecin, pour qui le pouls est une vraie boussole; mais entre écrire sur le pouls, & en connoître tous les caractères, il restoit un grand intervalle à franchir. Cette découverte fut d'abord peu utile; du moins Hippocrates, avant lequel on présume qu'Egimus avoit écrit, & qui parle du pouls en plusieurs endroits de ses ouvrages, ne paroît pas s'être fort attaché aux indices qu'en tirèrent les médecins des siècles suivants.

Ett. in Hipp. aphor. com. 7. Euryphon, Cnidien & auteur des *Sentences Cnidiennes*, employoit les cautères dans l'empyème: c'est ce qu'on recueille d'un passage de Platon le comique, qui introduit Cinésias, fils d'Evagoras, au sortir d'une pleurésie: » maigre comme un squelette, la poi» trine pleine de pus, les jambes comme » un roseau, le corps chargé des escarres » qu'Euryphon lui avoit faites en le » brûlant; en un mot, phthisique, ou » empyique consommé. »

Médecine Gymnastique. Vers ce temps, la gymnastique s'introduisit dans la médecine. Les maladies s'étant accrues, les médecins, persuadés que rien ne contribue tant à la conservation & au rétablissement de la

ſanté, qu'un exercice proportionné aux différences des complexions, des âges & des ſexes, ne balancèrent point à s'emparer de tout ce que la gymnaſtique pouvoit leur fournir pour les conduire au but qu'ils ſe propoſoient. Ce n'eſt pas que les anciens médecins n'euſſent connu l'utilité de l'exercice; Eſculape ordonnoit celui du cheval; il conſeilloit à pluſieurs de ſes malades, de s'exercer armés, & leur preſcrivoit les mouvements qu'ils devoient faire: mais Hérodicus fût le premier qui en fit un art, auquel on donna le nom de *Gymnaſtique Médicinale*.

Galen.

Cet Hérodicus, de Léontini, ville de Sicile, maître de Gymnaſe & frère du fameux rhéteur Gorgias, ayant remarqué que les jeunes gens, qui, ſous ſa conduite, ſe livroient à la gymnaſtique, étoient ordinairement d'une forte complexion, regarda leur vigueur comme le fruit de cet exercice: il pouſſa plus loin cette réflexion, & jugea qu'on pouvoit en tirer de beaucoup plus grands avantages, en le dirigeant vers l'acquiſition ou la conſervation de la ſanté. Il abandonna donc la médecine militaire & l'athlétique, pour ne s'attacher qu'à la médicinale,

Plat. de Rep. l. 3.

ſur laquelle il donna des préceptes.

Vers la 77e Olymp. Iccus, de Tarente, un peu plus ancien qu'Hérodicus, avoit peut-être jeté les fondements de cet art; Platon, du moins, le joint à Hérodicus en ce qui concerne la gymnaſtique, dont ils firent tous deux profeſſion, auſſibien que de la philoſophie.

Plat. in Protag.
Euſt. in Dionyſ.
Ælian. v.-h. l. 11. c. 3.
Steph.

Nous ignorons quelles étoient les règles données par l'inſtituteur de la nouvelle médecine; mais il eſt probable qu'elles preſcrivoient, d'un côté, l'eſpèce d'exercice convenable; de l'autre, le régime à ſuivre & les précautions à obſerver, ſelon la différence des tempéraments, des âges, des climats, des ſaiſons, &c.

Hérodicus recueillit le premier, les fruits de ſa nouvelle méthode, &, malgré une maladie incurable dont il étoit attaqué, il trouva le moyen de vivre aſſez âgé; ce qui feroit préſumer qu'il avoit été auſſi heureux envers ſes malades. Cependant Hippocrates, qui fut ſon diſciple, lui reprochoit de tuer les fébricitants par trop de promenades, par la lutte & les fomentations. « Hérodicus » ajoute ce grand médecin, « prétendant ſurmonter la fatigue que » cauſe une maladie, par une autre

» *fatigue*, attiroit à ses malades, tantôt » des inflammations, tantôt des maux » de côté, &c. & les rendoit d'ail- » leurs, pâles, livides & défaits ». Mais, quoiqu'Hippocrates ne crût pas la gymnastique utile dans le traitement des fièvres, cela ne l'a pas empêché de l'employer lui-même en plusieurs occasions.

Les médecins prétendoient que l'exercice de la petite balle, étoit très-propre à fortifier les bras, les muscles du dos & de la poitrine; à débarrasser la tête, à éclaircir la vue, à rendre l'épine du dos plus souple, par les fréquentes inflexions; à affermir les jambes & les cuisses. L'exercice de la grosse balle, où l'on se donnoit plus d'agitation, produisoit ces effets plus efficacement encore: les violents mouvements qu'exigeoit le ballon, le faisoient regarder comme d'une médiocre utilité; mais en général, les médecins croyoient les exercices de la *sphéristique* contraires à ceux qui étoient sujets aux vertiges, à cause des fréquents tournoiements de la tête & des yeux, qu'ils rendent nécessaires. La balle suspendue servoit à diminuer l'embonpoint, à affermir tous les muscles du corps; on se

Buret. t. 1. des Mém. &c.

persuadoit que les secousses réitérées que la poitrine & le ventre recevoient du choc de cette balle, n'étoient pas inutiles à conserver la bonne constitution des viscères qui y sont renfermés.

Les différentes espèces de courses, n'étoient pas conseillées avec moins de confiance par les médecins. Hippocrates prétend, par exemple, que celle qui se fait en ligne droite, dans un long espace, & dont on augmente peu-à-peu la vîtesse, contribue à la distribution & à la coction du suc nourricier. On ne peut douter que les préceptes de ce médecin sur les différentes courses, ne fussent appuyés sur un grand nombre d'observations : il ne bornoit pas au seul régime, ses expériences sur cet article ; il les étendoit jusqu'à prévenir & même à guérir certaines maladies par la course, & à découvrir celles qui pouvoient être causées par cet exercice. En un mot, les médecins postérieurs à Hérodicus, convaincus par expérience, de l'utilité qu'on retiroit de la gymnastique dans la pratique de la médecine, s'appliquèrent à perfectionner cette union ; & l'on vit dans les gymnases, des lieux particulièrement affectés à ceux qui

cherchoient la santé dans un exercice dirigé par des règles.

Nous connoissons peu l'usage qu'on faisoit du disque ou palet, dans la médecine. Galien le conseilloit à ceux dont la plénitude indiquoit la saignée ou la purgation, & que quelques circonstances particulières empêchoient d'avoir recours à l'un ou à l'autre de ces remèdes. Arétée croyoit le palet utile dans les vertiges.

In 6. epid. com. 3. art. 24

Chron. l. 1. c. 3.

Parmi les exercices, ceux qui étoient accompagnés d'agitations trop violentes, n'entroient point dans la gymnastique médicinale. Autant le pugilat étoit cultivé dans la gymnastique des athlètes, autant il étoit négligé, pour ne pas dire méprisé, dans celle des médecins. Cependant, réduit au seul mouvement des bras & des mains, tel que le pratiquoient les athlètes quand ils s'exerçoient sans antagoniste, le pugilat pouvoit être conseillé pour fortifier ces parties, & en augmenter le volume; ce qui paroît d'autant plus croyable, que le pancrace, qui n'étoit qu'un composé de la lutte & du pugilat, étoit du ressort de la médecine gymnastique, & que Galien se vante de l'avoir employé avec succès.

De tuend. valetud. l. 2. c. 12.

Il eſt certain que la médecine gymnaſtique renferme de grands avantages; on pourroit même dire qu'avec la diététique, qu'elle embraſſoit, elle rendoit les médecins, en quelque ſorte inutiles. Pourquoi, en effet, les peuples ſavent-ils s'en paſſer, ſi ce n'eſt que, parce qu'à un exercice ſalutaire, ils joignent un régime convenable? Platon, il eſt vrai, ſe récrie contre la gymnaſtique médicinale; mais Platon alors parloit comme citoyen. Ce philoſophe étoit perſuadé que, dans toute ſociété bien ordonnée, chacun a ſa tâche aſſignée qu'il faut néceſſairement remplir, & qu'il ne doit reſter à perſonne, aſſez de loiſir pour être valétudinaire toute ſa vie, ou n'avoir ſoin que de ſon corps. Convaincu que l'Etat a peu beſoin d'un citoyen ſans ceſſe occupé à s'empêcher de mourir, il ne pouvoit que plaindre Hérodicus, qui traitant avec tant d'exactitude, une maladie mortelle de ſa nature, finit, non en ceſſant de vivre, mais en ceſſant de mourir, par un traitement que Platon appelloit la mère des maladies, plutôt que des malades. Ce philoſophe devoit donc chercher à ridiculiſer les médecins; & c'eſt ſans doute comme

Rep. I.

une plaisanterie, qu'il faut regarder ce qu'il met sur le compte d'Hérodicus, qui conseilloit, dit-il, de pousser la promenade d'Athènes, jusqu'à Mégare, (à plus de vingt milles de-là) & de revenir, sans s'arrêter un seul instant, dès qu'on auroit touché les murailles de cette dernière ville. *In Phædr.*

Il suit de tout ce qui précède, que, dans les siècles que nous parcourons, les médecins pratiquoient, pour ainsi dire, tous les remèdes fondamentaux : ils faisoient usage de la saignée & de la purgation ; ils se servoient du lait, du petit-lait, des bains, de l'exercice ; ils connoissoient le pavot & même l'opium : en un mot, ils usoient contre les maladies, des principales armes qu'emploient contr'elles, ceux de nos jours ; si toutefois on excepte les remèdes que fournit la chymie.

Astronomie, dans la Secte Ionique.

L'esprit humain n'étoit pas plus avancé dans la carrière de l'astronomie, que dans celle des autres sciences. Hérodote, qui vivoit un siècle & demi après le sage de Milet, & qui, comme lui, avoit reçu la naissance dans l'Asie-Mineure, étoit encore assez peu instruit, pour nier que les navigateurs Phéniciens qui entreprirent, *L. 4. c. 42.*

par l'ordre de Nécos, le voyage autour de l'Afrique, eussent vu, dans une partie de leur course, le soleil à leur droite; & pour dire, en parlant d'une éclipse, « le soleil abandonna sa » place, & la nuit prit celle du jour. »

Les philosophes qui parurent sur la fin de l'époque précédente, ne chargèrent point les ouvrages dont ils enrichirent leur siècle, de toutes les rêveries qu'on lit dans Hésiode. Le célèbre Thalès, auteur d'un calendrier rustique qu'on peut regarder comme le quatrième publié en Grèce, dans lequel les levers & les couchers des étoiles étoient marqués, & dont on trouve encore quelques lambeaux dans les anciens, fit, sans doute, un ouvrage digne de sa réputation & du peuple dont il tiroit son origine.

Laërt. in Thal.

Thalès, le premier des Grecs qu'on puisse honorer du nom d'astronome, rapporta dans sa patrie, une infinité de connoissances neuves pour ses compatriotes. C'est probablement des prêtres de l'Egypte, qu'il apprit que la lune emprunte sa lumière du soleil, qu'elle est la cause des éclipses de cet astre, & qu'elle s'éclipse elle-même en entrant dans l'ombre de la terre. Il fit

Apul. in Florid. Plut. de Placit. l. 2 c. 21. 24. 28. Ibid. c. 9-11.

fit plus, il les prédit (*a*); il connut la rotondité du globe, ses cinq zones, l'obliquité de l'écliptique, la perpendicularité du méridien sur l'équateur : il apporta dans la Grèce, la connoissance des cercles de la sphère, qui, jusqu'à lui, n'avoit consisté que dans la description des constellations.

Ce philosophe, dit-on, avoit observé avec soin la petite ourse, d'où cette constellation tiroit le surnom de Phénicienne : mais n'est-il pas plus naturel qu'elle l'ait reçu des Phéniciens, qui, dans leurs navigations, furent guidés long-temps par les étoiles voisines du pôle ? *Achil.-Tat. Uranol. c. 1. Strab. l. 1.*

Les connoissances des Grecs, si bornées au sujet des constellations, n'é- *Senec. Nat. Quæst. l. 7. c. 3.*

(*a*) Si l'on en croit M. BAILLY, cette prédiction si fameuse, paroît avoir été faite presqu'au hazard; & se borne à avoir annoncé l'année où ce phénomène arriva. Nous devons remarquer ici, que cette éclipse que les Chronologistes placent ordinairement à l'an 585 avant J. C., ne peut être, selon deux Savants Anglois, MM. COSTARD & STUCKELEY, que celle qui arriva l'an 603 avant notre ère : *Transact. philos.* 1753.

toient pas beaucoup plus étendues à l'égard des planètes, s'il est vrai que Démocrite ne fît que soupçonner qu'il y avoit plusieurs étoiles errantes; & que ce fut Eudoxe qui apporta d'Egypte en Grèce, la connoissance de leurs mouvements. Mais est-il vraisemblable que cette contrée, qui étoit en commerce avec l'Orient depuis tant de siècles, & avec l'Egypte depuis Thalès, n'eût pas encore connu les sept planètes, qui sont, pour ainsi dire, la première connoissance de l'astronomie, & celle qui a été le plus généralement répandue?

Plin. l. 2. c. 6. Laërt. in Pythag. Stob. eclog. phys. l. 1.

Selon plusieurs auteurs, Pythagore observa le premier, que les deux Vénus étoient le même astre, qui précède tantôt le soleil, & tantôt ne paroît qu'à sa suite. Au surplus, il règne une grande incertitude sur l'époque de toutes ces connoissances, dans la Grèce, qui ne fut point, à proprement parler, le berceau des sciences: l'Orient les avoit vu naître; ce qui ne diminue pas la gloire des hommes célèbres qui eurent le courage de les aller puiser à leur source. S'expatrier alors par un trajet de mer de plusieurs centaines de lieues, étoit d'un courage plus héroïque, que d'entre-

prendre aujourd'hui le tour du monde. Respectons jusqu'au nom de ces hommes rares, qui, dans un temps où chacun des peuples de leur nation ayant ses idées, ses préjugés particuliers, se portèrent, par la seule ardeur des découvertes, à entreprendre des voyages lointains & périlleux, pour enrichir leur patrie, des connoissances diverses dont ils passèrent pour les inventeurs.

Anaximandre eut la gloire d'introduire les sciences naturelles à Lacédémone. On a vu qu'il érigea le premier gnomon dans cette Ville, & y démontra la marche du soleil; cet instrument consistoit alors, en un style élevé perpendiculairement à l'horison, & qui, par l'ombre de son sommet, marquoit la route de cet astre.

Laërt. in Anaximand.

Il regardoit le soleil comme un feu pur, & la terre comme un corps en mouvement autour du centre du monde: il comprit que la lune n'empruntoit sa lumière que du premier de ces astres; mais il se trompa en lui en attribuant une propre, & très-foible: erreur qui provenoit sans doute, de l'observation de la lueur pâle qu'on apperçoit sur la partie ob-

Laërt. in Anaximand. Eudem. in Fabric. bibl. l. 3. c. 11. p. 278.

ſcure de cette planète, lors de ſon croiſſant : enfin il enſeigna la pluralité des mondes.

Ariſtot. de cœl. l. 2. c. 12. *Plut. de Placit. l. 3. c. 10. l. 2. c. 11. 14.*

Anaximènes, chef de la Secte Ionique après Anaximandre, ſuppoſa la terre plate, & les cieux d'une matière ſolide : les étoiles y étoient attachées comme des clous. Il paſſe auſſi pour l'inventeur des cadrans ſolaires ; c'eſt-à-dire, qu'il en fit revivre la connoiſſance, comme Anaximandre avoit réinventé le gnomon.

Laërt. in Anaxag. *Plin. l. 2. c. 58.*

Anaxagore quitta tout pour ſe livrer uniquement à la contemplation de la nature : on lui reprochoit d'oublier ſa patrie. « Mes yeux » dit-il, en regardant le Ciel « ſont ſans ceſſe tournés » vers elle ». On rapporte que la ſeconde année de la ſoixante-dix-huitième Olympiade, il tomba du Ciel, en plein jour, près d'Egos-Potamos, une pierre qu'on montroit encore au temps de Pline. Le Philoſophe en conclut que la voûte céleſte étoit compoſée de groſſes pierres que la rapidité du mouvement circulaire tenoit éloignées du centre, & qui y tomberoient ſans ce mouvement. Pline aſſure qu'Anaxagore, en vertu de ſes connoiſſances aſtronomiques,

avoit prédit la chûte de cette pierre : en ce cas, elle n'eût pas fait conclure au Philosophe, que la voûte céleste étoit de pierre. Ce sentiment de la matérialité des astres, étoit exposé à une objection très-forte, à laquelle cependant Anaxagore satisfit très-bien. On lui demanda pourquoi les astres étant pesants, ils ne tomboient pas sur la terre : « Sans leur mouvement cir-» culaire » répondit-il « ils ne tarde-» roient pas à le faire ». Ce sont peut-être là les plus anciennes traces de la force centrifuge, qui retient les planètes dans leurs orbites.

Anaxagore regardoit le soleil, comme une masse de feu aussi grande que le Péloponnèse : pouvoit-il approcher plus près de la vérité, privé des instruments, à l'aide desquels nous l'avons trouvé un million de fois plus gros que notre globe ?

Un successeur de Thalès devoit connoître, sans doute, la route oblique du soleil ; mais trop peu astronome pour expliquer les raisons de cette apparence, & voulant deviner la cause qui retenoit cet astre entre les tropiques, il l'attribuoit à la difficulté de percer un air trop dense, qui le forçoit de re-

Plut. de Placit. l. 2. c. 23.

brouiller chemin. Il pensoit que les astres avoient eu d'abord un mouvement irrégulier ; qu'avant de se fixer, le pôle avoit tourné long-temps autour du même point de la terre, & qu'enfin l'axe de notre globe avoit pris une position inclinée à l'égard du soleil. Il attribuoit la voie-lactée à la réflexion des rayons de cet astre, & les comètes, à l'assemblage fortuit de plusieurs étoiles errantes.

Id. ibid. l. 2. c. 25. 26. Ce philosophe écrivit le premier sur l'illumination de la lune & sur ses éclipses ; il avança même que cette planète étoit habitable, & qu'elle devoit avoir, comme la terre, ses eaux, ses vallées, ses montagnes. Un homme lui demandoit si les eaux de la mer ne couvriroient pas un jour les montagnes de Lampsaque. « Oui » répondit-il « si le » temps ne finit point. »

Laërt. in Democr. Démocrite accusa Anaxagore de s'être approprié, sur les astres & sur le monde, des opinions beaucoup plus anciennes que lui : mais à quel philosophe Grec, sans oublier Démocrite lui-même, n'eût-on pas pu faire le même reproche ?

Id. in Archel. Archélaüs, le dernier philosophe de la secte Ionique, & qui transporta l'é-

cole de Milet à Athènes, ne peut être cité, que par l'analogie qu'il établissoit entre les étoiles & le soleil qu'il regardoit comme une étoile plus grande que les autres.

Astronomie dans la Secte Italique.

La secte établie par Pythagore, propageoit les connoissances dans les contrées plus occidentales. Ce Philosophe (*a*) admettoit douze sphères différentes ; le firmament, ou celle des étoiles ; les sphères de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Mercure, de Vénus, du Soleil & de la Lune ; ensuite celles du feu, de l'air, de l'eau, & enfin la terre.

Aut. vit. Pyth. ap. Phot.

L'opinion qui met notre globe en mouvement autour du soleil immobile, eût choqué le vulgaire ; Pythagore la réserva pour ses disciples de choix, & enseigna publiquement que la terre étoit au centre de l'univers : il admettoit aussi la pluralité des mondes. Les Pythagoriciens représentoient les animaux qui sont dans la lune, quinze fois plus

Plut. de Placit. l. 2. c. 30.

(*a*) Consultez, pour tout ce qui concerne l'astronomie dans cette époque, l'*ouvrage* de M. Bailly, liv. 7 & 8.

forts que ceux du globe terrestre : ils assuroient que les nuits y étoient dans la même proportion avec les nôtres. Pythagore avoit une opinion saine des comètes : il les regardoit comme des planètes qui se montrent dans une partie de leur orbite, & qui sont invisibles dans tout le reste.

Aristot. meteor. l. 1. c. 9.

Toutes ces connoissances venoient de l'Asie : une production Grecque fut la musique des astres, qu'on doit rapporter plus particulièrement à Pythagore. Entraîné par le génie philosophique des Grecs, qui vouloient tout généraliser, il étendit aux astres, ses découvertes en musique, & transporta l'harmonie dans le Ciel. Selon lui, le mouvement des astres & des sphères, devoit rendre un son qui étant proportionnel à leurs distances mutuelles, formoit un concert céleste, mais que les hommes ne pouvoient entendre, parce que ces sons n'ont point d'analogie avec leurs organes. Pythagore pensoit que le premier des éléments avoit été le feu. Ce philosophe, célèbre par ses découvertes mathématiques, voyoit aussi partout de la géométrie & des rapports : il appliquoit aux éléments & à l'univers, les figures des cinq corps

Plut. de Placit. l. 2. c. 6.

réguliers : le cube forma la terre ; la pyramide, le feu ; l'octaèdre, l'air ; l'isoèdre, l'eau ; le dodécaèdre fut la forme de la sphère supérieure de l'univers. Plus heureux dans son opinion sur la figure de la terre, le philosophe de Samos pensoit qu'elle étoit ronde & partout habitée. Il eut le courage de croire aux antipodes ; sans doute il en falloit alors pour écarter le préjugé si naturel, que la pesanteur agit toujours dans le même sens. *Laë. Pyth.*

Empédocles ne simplifia pas le systême planétaire : selon lui, le véritable soleil, le feu qui est au centre du monde, éclairoit l'autre hémisphère : celui que nous voyons, n'en est que l'image réfléchie qui suit tous les mouvements du soleil, invisible pour nous. La cause qu'il donnoit de l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique, n'étoit pas moins ridicule. Il croyoit que l'impétuosité des rayons du soleil partant du Midi, avoit exercé son action sur l'air qui environne les pôles, & que celui du Nord, en y cédant, fut contraint de s'abaisser ; celui du Midi s'éleva, ce qui fit pencher le monde, comme il l'est aujourd'hui. Au moment de la création, le mouvement du soleil étoit si *Plut. Placit. c. 20.*

lent, que la longueur d'un jour égaloit celle de dix mois qui, peu-à-peu, se restreignit à sept.

450. avant J.-C.

Laërt. in Philol.

Plut. ubi sup.

L'astronomie eut plus d'obligations au célèbre Philolaüs, dont Platon faisoit tant de cas, qu'il acheta cent mines, ses commentaires sur la physique; il en emprunta beaucoup de choses, & les inséra dans son *Timée.* Passons-lui son opinion sur le soleil : il le regardoit comme une masse de verre qui nous réfléchit la lumière du feu répandu partout l'univers : mais ce qu'il lui fera à jamais un nom parmi les savants, est le mouvement de la terre autour du soleil, que Pythagore se contentoit de révéler à ses adeptes, & que Philolaüs eut le courage d'enseigner publiquement.

Quæst. acad. l. 4. §. 39.

L'opinion de Philolaüs devint celle de plusieurs Philosophes Grecs : mais aucun ne s'est mieux exprimé sur le mouvement diurne, que Nicétas de Syracuse. « Il pensoit » dit Cicéron « que » tous les astres sont en repos, & que » la terre seule est en mouvement dans » l'univers. Par son mouvement rapide » autour de son axe, elle produit les » mêmes apparences qui auroient lieu, » si, la terre étant en repos, le Ciel tour-

» même étoit en mouvement. « On croit entendre Copernic, & en effet ce passage fut le germe du systême adopté aujourd'hui.

Œnopidès de Chio, établissoit, ainsi que Philolaüs, la grande année de cinquante-neuf ans; mais au lieu de ne donner, comme ce dernier, que trois-cents soixante-cinq jours à l'année solaire, Œnopidès la faisoit de trois-cents soixante-cinq jours, & près de neuf heures. L'éclat qui règne dans cette bande du ciel, connue sous le nom de *voie-lactée*, lui fit sans doute imaginer que c'étoit une ancienne route que le soleil avoit quittée pour décrire le zodiaque. Il croyoit aussi au feu central, qui, pour avoir trouvé des partisans dans ce siècle, n'en est pas devenu plus probable.

Ælian. v. H. l. 10. c. 7.

Achil. Tat. c. 24.

Senec. Quæst. nat. l. 4. c. 2.

L'astronomie, dans la Secte Eléatique, se borna à quelques opinions assez ridicules pour la plupart. Xénophanes pensoit bonnement que les étoiles s'éteignoient le matin, pour se rallumer le soir; que le soleil étoit une nuée enflammée; qu'il y avoit plusieurs soleils & plusieurs lunes, pour éclairer les divers climats de la terre: d'autres opinions semblables, feroient soup-

Astronomie dans la Secte Eléatique.

Plut. de Placit. l. 2. c. 13. 20. & 24.

çonner les historiens qui rapportent les sentiments de ce philosophe, de ne les avoir pas bien saisis, d'autant plus qu'il étoit postérieur à Thalès.

Laërt. Une idée plus philosophique de Xénophanes, est celle des mers qui, selon lui, avoient couvert toute la terre: phénomène qu'il démontroit par la présence des corps marins déposés sur la surface, & dans l'intérieur du globe.

Id. in Parmenid. Achil-Tat. c. 34. Plut. de Placit. l. 3. c. 11. 15. Parménides partagea la terre en zones, dont il ne croyoit que les deux tempérées habitables. Il regardoit la terre comme sphérique, & la plaçoit au centre du monde, parce qu'il n'y avoit point de raison qui dût la faire mouvoir ou pencher d'un côté plutôt que d'un autre. Voilà la raison suffisante employée depuis par Archimèdes, & dans le siècle dernier par Leibnitz.

Laërt. in Leucip. Selon Leucippe, le monde avoit été produit par une infinité d'atomes de toutes figures, qui, s'étant rencontrés dans le vuide de l'espace, & accrochés ensemble, formèrent des tourbillons. Le mouvement des tourbillons agitant en tout sens, & heurtant toutes les parties de la matière les unes contre les autres, en fit la séparation. Les plus légères s'élevèrent à la circonférence;

les plus pesantes s'approchèrent du centre, où leur amas donna naissance à ces concrétions sphériques qui sont les planètes.

Leucippe fut donc l'auteur de la philosophie corpusculaire, à laquelle Démocrite donna tant de célébrité. Ce dernier à qui ses voyages dans les contrées les plus savantes, avoient fourni beaucoup de lumières, & dont le génie universel embrassa toutes les connoissances, parmi ses nombreux ouvrages, en laissa un sur les planètes, un autre sur les causes célestes, & un troisième intitulé *la grande année*, ou l'astronomie. Il est assez singulier que ce philosophe, contemporain de Méton des travaux duquel nous parlerons dans une autre époque, ait osé proposer un cycle de quatre-vingt-deux ans, dans lequel il falloit intercaler vingt-huit fois: période bien éloignée, sans contredit, du mérite du *Cycle d'or* inventé par l'astronome Athénien. Il fut plus heureux dans son explication de la voie-lactée, qu'il considéra le premier comme un amas d'étoiles infiniment éloignées, dont la lumière se confond & forme cette lueur blanchâtre que nous appercevons: idée à laquelle les modernes

Id. in Democr.

Plut. de Placit. l. 3. c. 1.

n'ont trouvé rien de mieux à substituer. Mais cette explication lui fit avancer une erreur, en voulant l'étendre aux comètes, qu'il crut produites par la rencontre de deux ou de plusieurs planètes, dont les lumières réunies n'excitoient alors que la sensation d'un seul astre: d'où il concluoit qu'on ne connoissoit point encore le nombre des planètes.

Senec. Quæst. nat. l. 7. c. 2.

Métrodore, le plus illustre des disciples de Démocrite, adopta, comme son maître, ou pour mieux dire, comme presque tous les philosophes Grecs, la pluralité des mondes: mais il l'abandonna dans l'explication de la voie-lactée, qu'il crut, avec Œnopidès, une ancienne route du soleil. Peut-être fût-ce l'erreur où elle entraîna Démocrite, qui lui fit rejetter cette explication; peut-être la tradition Egyptienne, selon laquelle l'écliptique avoit été perpendiculaire à l'équateur, lui fit-elle imaginer que la voie-lactée, qui forme un assez grand angle avec ce cercle, étoit une des positions intermédiaires de l'écliptique. Une erreur peut être mère d'une autre erreur, puisque souvent la vérité même lui donna naissance.

Plut. ubi sup.

Les efforts des philosophes, dans cette époque, pour avancer l'astrono-

mie, nous montrent le génie luttant & retombant toujours, faute de moyens. Si les Grecs ne perfectionnèrent pas cette science, dont les étrangers leur fournirent les premiers éléments, comme ils transformèrent les arts grossiers qu'ils en reçurent aussi, en arts capables de faire les délices du genre humain, c'est que les arts demandent une imagination ardente, dont les Grecs étoient doués éminemment : mais, dans l'astronomie, où elle doit être rectifiée par le calcul & les instruments, comment ces peuples, manquant des derniers, ne se fussent-ils pas égarés ? Nous verrons bientôt si les mathématiques avoient fait assez de progrès, pour y suppléer en quelque sorte.

Géographie.

Ce qui honore particulièrement Anaximandre, & ce qui doit le rendre cher à la postérité, est l'invention des cartes géographiques ; c'étoit un beau projet, que celui de représenter en un espace que l'œil & la main parcourent, une totalité d'objets que la pensée peut à peine embrasser.

Homère, le premier des Grecs s'étoit distingué par ses connoissances

en ce genre. Les peuples & les pays qu'ils habitoient, lui étoient assez bien connus. Ses propres voyages, les conversations qu'il eut avec ses contemporains les plus célèbres par leur savoir, les colonnes dressées par Sésostris, dans la ville d'Œa en Colchide, sur lesquelles étoient marquées les bornes des terres & des mers; telles avoient été, sans doute, les sources où avoit puisé le plus instruit des anciens Grecs.

Apol-Rhod. l. 4. v. 272.

Les savants de l'antiquité ne doivent pas être comparés à ces écrivains qui compilent dans leur cabinet, les mémoires qu'ils peuvent se procurer, & dont l'imagination supplée à ceux qu'ils n'ont pas: la science leur coûtoit plus à acquérir. Quels voyages n'avoit pas entrepris Hérodote, avant de publier son histoire? aussi, quelles vastes connoissances géographiques, & quelle exactitude dans ses descriptions!

Nous ne parlons point (*a*) de la Grèce Asiatique, où naquit cet écrivain; de la Grèce Européenne,

(*a*) Idée générale de la *Géographie d'Hérodote*, tom. 36 des MÉM.

théatre de ses succès littéraires; ni des pays voisins, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace & les différentes îles: on sent assez, par tout ce qu'il en a dit, combien ces endroits lui étoient connus. Transportons-nous avec lui, dans des régions plus éloignées.

A l'extrémité de l'Europe, vers l'Ibérie, il connoissoit les colonnes d'Hercule, les îles d'Erythie & de Gadès, les Tartessiens, voisins des Colonnes, les Cynètes qu'il regardoit comme le peuple le plus occidental de l'Europe, & dont la position répond au Cap Saint-Vincent; mais il ne fait aucune mention du reste de l'intérieur de l'Ibérie, ni des monts Pyrénées, bornes communes des Ibères & des Celtes.

L. 4. c. 8.
L. 2. c. 33.
L. 4. c. 49.

Il savoit la position de ces derniers sur l'Océan. C'est chez ce peuple, & à une ville nommée Pyrène, qu'il place la source du Danube, dont il décrit le cours jusqu'au Pont-Euxin, nommant par ordre, les principales rivières qui, de droite & de gauche, venoient tomber dans ce fleuve.

L. 4. c. 49.
L. 2. c. 33.
L. 4. c. 48. &c.

Depuis l'embouchure du Danube, jusqu'aux rives du Tanaïs, s'étendoit,

au Nord du Pont-Euxin, la nation des Scythes. Hérodote, quoiqu'il eût parcouru leur pays, en philosophe & en historien, plutôt qu'en géographe, ne laisse pas de faire un long dénombrement de ces peuples; de marquer la situation respective des uns par rapport aux autres; de distinguer leurs diverses positions sur le Pont-Euxin, sur les bords des rivières, au milieu des plaines, ou au voisinage des montagnes.

L. 4. c. 24. &c. Au-delà des Scythes, vers le Septentrion, il place les Argippées & les Issédons; mais il traite, avec raison, de fabuleux, ce que le dernier de ces peuples racontoit des deux autres nations plus septentrionales, les Arimaspes & les Hyperboréens. Voilà pour l'Europe, qu'il termine du côté des Scythes, au Tanaïs.

Ibid. c. 38. 40. 41. Ce n'est pas néanmoins à ce fleuve, qu'il fait commencer l'Asie: du côté du Septentrion, il la termine au Phase, & ne la fait avancer, du côté de l'Orient, que jusqu'aux confins de l'Inde; les autres limites, soit occidentales, soit méridionales, sont trop clairement fixées par des côtes maritimes, pour nous y arrêter.

Entre l'Asie & l'Afrique, l'historien semble mettre pour borne commune, tantôt le Nil, tantôt l'Egypte entière: il établit que l'Afrique est une véritable péninsule, ne touchant au Continent que par l'endroit où elle avoisine l'Asie. L'envie de s'instruire conduisit Hérodote de l'Egypte chez les Cyrénéens, & même, à ce qu'il paroît, chez les Carthaginois; il nomme par ordre, d'Orient en Occident, les peuples de cette partie maritime, ainsi que leurs voisins du côté des terres. L. 2. c. 16. &c. L. 4. c. 42. Ibid. c. 154. &c.

On n'auroit pas une juste idée de la géographie de cet historien, si on refusoit d'y reconnoître des imperfections, & même de véritables fautes. Il a montré trop de crédulité sur certains objets, & quelquefois une sévère critique lui a inspiré trop de défiance sur d'autres: par exemple, il dit que, malgré toutes ses recherches en Asie & dans la Grèce, il n'a pu trouver personne qui eût vu les îles Cassitérides, c'est-à-dire, les îles Britanniques, d'où venoit l'étain. Les marchands Phéniciens faisoient apparemment mystère de leur position: en conséquence, Hérodote en nie l'existence: c'étoit aller trop loin; mais

les fautes étoient sans doute bien excusables alors.

La description des pays divers, ne constitue point seule la science de la géographie. Développer la surface du globe aux yeux de ceux qui l'habitent, étoit un pas qui restoit à faire aux Grecs; Anaximandre le tenta: mais qu'on juge de ses cartes, par l'idée que se formoit ce philosophe, de la figure de la terre.

Strab. l. 1. p. 7.

Il se la représentoit comme un cylindre : erreur qui peut-être dût sa naissance à l'invention même des cartes. On ne connoissoit alors rien au-delà de l'équateur; l'étendue du Levant au Couchant, étoit beaucoup plus considérable que celle du Septentrion au Midi. Telle fut la cause qui donna à la première de ces dimensions, le nom de longitude, tandis que la seconde eut celui de latitude. Au surplus, Anaximandre fut moins l'inventeur que l'introducteur des cartes géographiques dans la Grèce : les copies de celles que Sésostris fit répandre dans toutes les parties du monde alors connu, & même jusques dans la Scythie, auront servi de base au travail du philosophe.

Plut. t. 2. p. 895.

Buff.

Hécatée de Milet, géographe contemporain d'Anaximandre, marqua sur les cartes, la situation des fleuves & des montagnes : depuis elles se multiplièrent. On fit, non des mappemondes, mais des cartes générales de la petite partie du globe connu. Dans les siècles postérieurs à Homère, la partie historique de la géographie, fut beaucoup plus défectueuse chez les Grecs de l'Europe, que dans ceux où vivoit ce Poëte.

Strab. l. 1. p. 7. &c. l. 12. p. 550.

Thalès & Pythagore ont été regardés dans l'antiquité, comme les premiers qui aient donné à leurs compatriotes, quelques notions de géométrie. Les découvertes qu'on leur attribue, nous mettront à portée de juger des progrès de cette science.

Mathématiques.

Parmi celles qu'il étudia en Egypte, Thalès cultiva la géométrie. On lui fait honneur en Grèce, d'avoir trouvé qu'un triangle qui a pour base le diamètre du cercle, & dont l'angle opposé se trouve à la circonférence, est nécessairement rectangle. Il prévit que cette découverte seroit un grand acheminement à d'autres découvertes, & il en remercia les Muses par un sacrifice. D'autres

Laërt. in Thal. & in Pyth. Plin. l. 36. c. 17. Plut. t. 2. p. 147.

l'attribuent à Pythagore : quoi qu'il en soit, ce fut moins une découverte qu'une transmission. Les Egyptiens, distingués dès une haute antiquité par leurs connoissances dans la géométrie, dont on les regardoit comme les inventeurs, n'ignoroient pas sans doute un théorème aussi simple ; & il y a lieu de croire qu'en faisant honneur à leur compatriote, du secret de mesurer la hauteur des pyramides par l'ombre du soleil, les Grecs oublièrent un peu ce qu'étoit Thalès lorsqu'il alla en Egypte, & ce qu'étoient les Egyptiens alors.

Proclus assure que ce philosophe enrichit la géométrie d'un grand nombre d'autres découvertes ; le défaut de monuments nous ôte tout moyen de savoir jusqu'où il pénétra. Il est probable que la plupart de ses disciples furent géomètres ; mais presqu'aucun de leurs travaux n'a pu percer l'obscurité des temps. On sait qu'Amériste, frère de Stésichore, fut un habile géomètre, sans qu'on puisse dire ce qui lui valut ce titre. Anaximandre composa une espèce d'introduction à la géométrie, le premier ouvrage de ce genre dont il soit fait mention. L'his-

Euclid. tom. l. 3. p. 5. Suid. in Anaximand.

toire ne nous apprend rien des travaux géométriques d'Anaximènes ; mais nous ne pouvons douter qu'Anaxagore ne se soit distingué dans l'étude de cette science. Il s'occupa dans sa prison, de la quadrature du cercle, & telle est la première tentative connue, qui ait eu pour objet ce fameux problême, qui n'a pas cessé d'en être un. Anaxagore écrivit aussi sur l'optique & sur la perspective ; sciences dont nous développerons l'origine en une autre circonstance.

Procl. in Euclid. l. 2. c. 4. Plut. de exil.

Vitruv. l. 7.

La Secte Italique ne s'adonnoit pas avec moins de succès aux mêmes recherches : la géométrie dût de grands accroissements aux travaux de son chef, à qui l'on doit la découverte célèbre du quarré de l'hypothénuse, pour lequel il offrit, dit-on, aux Muses, un hécatombe en actions de graces. Il ébaucha aussi la doctrine des isopérimètres, en démontrant que, de toutes les figures de même contour, parmi les figures planes, c'est le cercle qui est la plus grande, & parmi les solides, la sphère.

Laërt. in Pyth.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombe de mathématiciens illustres, dont l'application à la géométrie donna naissance à plusieurs théories

nouvelles : telle l'incommensurabilité de certaines lignes, comme de la diagonale du quarré comparée au côté, &c.

Pachym. l. de insecab. c. 2. Procl. in 1. Euclid. l. 2. c. 4.

Parmi les titres qui nous restent des écrits de Philolaüs, il en est un sur la méchanique, qui donne lieu d'associer cet illustre Pythagoricien, avec Eudoxe & Archytas, au mérite d'avoir créé cette partie des mathématiques. Nous avons un monument de la géométrie de ce dernier, dans sa solution des problêmes des deux moyennes proportionnelles. Avec le secours de l'analyse, dont Platon lui communiqua les formules, & qu'il employa des premiers, il fit de nombreuses découvertes géométriques. Ce savant ne se borna pas à fonder une théorie de la méchanique, en rendant raison de ses effets ; il excella dans l'invention des machines.

Fabric. Bibl. græc. t. 2.

Laërt. in Archyt.

Le philosophe d'Abdère, si distingué par l'étendue de ses connoissances, & digne, au jugement même de Socrates, d'être comparé aux vainqueurs du Pentathle, dans les Jeux Olympiques, ne contribua pas peu aux progrès de la géométrie. Divers titres de ses ouvrages peuvent le faire regarder comme

Id. in Democr.

comme un des principaux promoteurs de la doctrine élémentaire, sur les contacts des cercles & des sphères, sur les lignes irrationnelles & les solides. La perspective & l'optique lui dûrent aussi quelques-uns de leurs premiers traits.

Vitruv. l. 7. praef.

Dans ce temps florissoient encore d'autres mathématiciens, tels qu'Œnopidès de Chio, géomètre habile, au témoignage de Platon, & dont la réputation, par conséquent, étoit fondée sur quelque chose de plus relevé que les deux propositions qu'on lui attribue; le moyen de faire un angle égal à un angle donné, & celui d'abaisser d'un point, un perpendiculaire sur une ligne. En effet, dans un siècle où Zénodore s'occupoit à combattre le préjugé vulgaire, que les figures dont les contours sont égaux, ont des capacités égales; les découvertes dont nous parlons, ne devoient pas établir une réputation.

Procl. in 1. Euclid. l. 2. c. 4.

Ibid. l. 4. c. 8.

Theon. in almag. l. 1.

Hippocrates de Chio, qu'Aristote nous représente comme un homme très-simple, devint géomètre assez singulièrement. Il faisoit le commerce de mer; les fermiers des droits publics à Byzance, ayant profité de son impéritie, pour le tromper, Hippocrates, à demi ruiné, vint à Athènes pour rétablir

Ethica ad Eudem. l. 7. c. 14.

ſes affaires. La curioſité, le déſœuvrement peut-être, le conduit un jour dans une école de philoſophes; il y entend parler de géométrie; c'eſt une étincelle qui l'embraſe, il renonce au commerce, & ne s'occupe plus que de calcul.

Le marchand devenu géomètre, ne quitta pas entièrement l'eſprit de ſon ancien état: on dit qu'ayant enſeigné pour de l'argent, il fut chaſſé d'une école de Pythagoriciens à laquelle il étoit agrégé. Quoi qu'il en ſoit, il fut bientôt un ſavant diſtingué; & ſa découverte de la *Lunulle* connue ſous ſon nom, d'où réſulte la quadrature d'une portion de cercle, le fera vivre à jamais. C'eſt encore lui qui trouva que la duplication du cube dépendoit de deux moyennes proportionelles continues; il écrivit auſſi des éléments de géométrie: on ne ſe ſeroit pas douté qu'elle eût dû quelqu'avancement aux publicains de Byzance, & que leurs fripponneries euſſent enfanté la *Lunulle*.

Procl. ad Euclid. l. 3

Ainſi les Grecs s'approprioient toutes les ſciences, & ſe préparoient inſenſiblement à devenir les inſtituteurs des nations, & à dominer le monde par leur ſavoir.



LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.



ÉTAT de la Littérature; Éloquence, Histoire; Origine & progrès de la Tragédie, &c.

LE PROGRÈS DES LETTRES, dans le siècle que nous parcourons, n'est pas moins sensible que celui des sciences. La prose n'étoit plus un langage barbare, & presque réduit au petit nombre de termes nécessaires pour l'usage de la vie commune: au moyen des secours qu'elle avoit tirés des écrits des poëtes, elle s'étoit beaucoup perfectionnée depuis la quarante-cinquième Olympiade, jusqu'à la quatre-vingtième. *Hermog. l. 2. c. 4.*

Plusieurs écrivains employèrent le Dialecte Ionique, tout poétique par lui-même, & par cette raison, extrêmement agréable: il étoit né pour ainsi dire, dans le sein de la poésie; Homère, Hésiode & plusieurs autres

grands poëtes, en avoient fait plus d'usage que de tous les autres ensemble. Cependant on commença aussi vers la quarante-cinquième Olympiade, à se servir du Dialecte Attique, qui avoit beaucoup de ressemblance avec l'Ionique : ce sont les seuls que les écrivains en prose, aient cultivé avec quelque soin.

Eloquence. *Isocr.* Περὶ ἀντιδόσεως. *Cic. in Brut. c.* 7. & 10.

D'abord la Prose Attique ne se fit entendre, que dans la bouche des orateurs d'Athènes. Solon travailla à la revêtir des couleurs de l'éloquence, & l'antiquité le considéra comme le premier des orateurs. On ne sait rien du caractère de sa prose; mais celle d'un écrivain, grand poëte, savant musicien, & sur-tout extrêmement plein de la lecture d'Homère, devoit être remplie d'expressions, de figures & de nombres poétiques.

L'éloquence dût de nouveaux progrès à Pisistrate, né avec les plus heureuses dispositions : elle prit chez lui, la teinte de son génie : sur ses lèvres, elle fut aimable, persuasive; en un mot, comme l'appelle Platon, *la Reine des volontés*.

Hipparque l'aîné de ses fils, hérita de sa douceur, & de son goût pour

ses beaux Arts. Sa cour fut l'asyle des gens-de-lettres, qu'il s'attacha par des bienfaits. De tous les poëtes, Homère est celui dont il étudia le plus soigneusement les ouvrages; & afin que les Athéniens pussent tirer quelque fruit de ce grand poëte, il ordonna que tous les cinq ans, les Rhapsodes chanteroient alternativement ses poëmes, pendant les grandes Panathénées: usage qui subsistoit encore au temps de Platon.

Ælian. v-h. l. 8. c. 2.

La liberté, qui, après la fuite d'Hippias, vint établir son empire à Athènes, mit dans les mains de l'éloquence, les plus puissants moyens d'acquérir le crédit, la considération & les honneurs. Elle fut cultivée plus que jamais, & l'émulation fit naître tout-à-la-fois une foule d'orateurs: Miltiades, Cimon, Aristides, Thémistocles se distinguèrent principalement dans cette carrière. Les maîtres qui les instruisoient, leur faisoient prendre de bonne-heure l'habitude de composer des discours oratoires, soit pour accuser, soit pour défendre, soit pour proposer leur avis dans les délibérations publiques: mais l'étude des poëtes, & sur-tout d'Homère, continua d'être la base de leur instruction. Ainsi

Plat. in Gorg. Plut. in Themistocl.

Ælian. v-h. l. 13. c. 38.

l'Eloquence Attique se forma de la même manière que l'Ionique, & ce fut, en quelque sorte, dans la même proportion; car, lorsque vers la quatre-vingtième Olympiade, Hérodote fit admirer la douceur, la force, la noblesse & les graces de son style, Périclès arma la Prose Attique de ces foudres qui étonnèrent toute la Grèce. Quand l'Historien parut dans Athènes, pour y lire les belles actions des Grecs & des Barbares, il y trouva donc les esprits capables de sentir toutes les beautés de son style.

Histoire. Depuis Cadmus de Milet (a), l'histoire avoit fait des progrès; mais aucun des auteurs qui s'étoient adonnés à cette partie de la littérature, n'avoit formé le projet d'une histoire générale, dont les parties liées entr'elles, ne fissent qu'un corps: ils s'étoient bornés à des histoires particulières de peuples, de Villes Grecques ou Barbares, qu'ils traitoient séparément. Ils rassembloient les faits historiques, profanes ou sacrés,

(a) Quatrième *Dissert.* de M. HARDION, tom. 13.

& les publioient sans y rien ajouter ni rien retrancher. Chaque histoire n'étoit qu'un amas de traditions fabuleuses, de contes populaires consacrés par le temps & la crédulité : c'étoit un récit d'apparitions de phantômes, qui, sous des figures de femmes, se montroient tout-à-coup dans un bois ou dans une vallée, & enlevoient des enfants pour les dévorer : c'étoient des Naïades, demi-femmes & demi-poissons, qui sortoient du Tartare, s'élevoient sur la surface des eaux, venoient converser familièrement avec les hommes, & dont la tendresse pour quelques-uns des habitants de la terre, lui avoit procuré des races de demi-Dieux, &c.

Ces fables cependant ne doivent pas faire mépriser ces premiers historiens. Ils rendoient compte des traditions qui avoient cours dans chaque ville : elles ornoient du moins leurs productions. Le style périodique n'étoit pas encore trouvé : en vain eût-on cherché dans leurs écrits, ces graces séduisantes qui s'insinuent dans l'ame & y réveillent le sentiment, cette éloquence forte & mâle qui frappe, saisit & transporte : des contes étoient alors le seul moyen de plaire au peuple, qui, dans la

Dion-Hal. Jud de Thucyd. c. 7.

suite, trouva les règles du beau.

Hécatée. Hécatée de Milet, qui effaça ses prédécesseurs par le choix des sujets, & la manière de les traiter, travailla le premier à purger l'histoire des contes les plus absurdes, & chercha plus soigneusement la vérité. Il n'avoit emprunté, pour diversifier son style, aucun mot des autres dialectes, & s'étoit restreint au pur Ionique, en quoi il étoit moins poétique qu'Hérodote: il étoit aussi plus négligé, & moins agréable. La pureté, la clarté furent le caractère dominant de son élocution, qui, en quelques endroits, avoit aussi beaucoup de graces & de douceur. Longin nous a conservé un fragment de cet auteur, qui savoit quelquefois s'élever au-dessus de lui-même, & donner à son style la forme la plus agréable. L'historien parle de la persécution qu'Eurysthée fit essuyer aux enfants d'Hercule, après la mort de ce héros. Céyx, Roi de Trachine, leur avoit accordé une retraite; mais Eurysthée lui ayant déclaré que s'il ne les renvoyoit au plutôt, il alloit porter le fer & la flamme dans ses Etats; » Céyx, considérant le danger qui le » menaçoit, ordonna sur le champ aux

Hermog. Περὶ ἰδεῶν. l. 2. c. 11.

» Héraclides de sortir de son royaume ; » car il n'est pas en mon pouvoir de » vous secourir : afin donc que vous ne » périssiez pas, & que vous ne me per» diez pas moi-même, allez chez quel» qu'autre peuple chercher un asyle. »

Ce passage montre qu'Hécatée savoit quelquefois sortir de cette forme d'élocution qu'Aristote appelloit *continuée*, & dont nous avons parlé en rapportant le début de son histoire. Homère avoit fourni des exemples de la figure qu'Hécatée emploie ici, par laquelle un écrivain quitte tout-à-coup sa narration, & prend, sans en avertir, la place de celui dont il parle.

Hérodote.

Hécatée avoit donc quelqu'idée, non-seulement du nombre & de l'harmonie ; mais des grands mouvements de l'éloquence. Hérodote qui parut cinquante ans environ après cet ancien historien, tira de son style beaucoup de secours pour former le sien. Si la qualité & la disposition de son sujet, lui firent donner le surnom de *Père de l'histoire*, les charmes & le caractère poétique de son élocution méritèrent à ses neuf livres le nom des Muses. L'histoire particulière d'une ville ou d'une nation, ne fut point son objet ;

Cic. de leg. l. 1.

une plus vaste carrière s'étoit présentée à lui ; il entreprit de rassembler dans un seul corps, tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans les trois parties du monde, pendant un espace de deux mille années. Il entrelaça les évènements, de manière à ne présenter qu'un tout bien construit & bien ordonné. A l'exemple d'Homère, dont il est le plus parfait imitateur, il sut varier sans cesse ses écrits : aussi, selon Denys d'Halicarnasse, nous tient-il dans une espèce d'enchantement, & fait-il qu'étant arrivé à la fin de son livre, on desire encore quelque chose par-delà.

Dion-Hal. ep. ad Pomp. c. 3. Jud. de Thucyd. c. 5. 6. 7 &c. Hermog. Περὶ ἰδεῶν. l. 2. 4. 11. &c. Demetr.-Phal. sect. 12. Longin. c. 13.

Le même auteur ne craignoit point de comparer l'histoire d'Hérodote à un excellent poëme, & Longin qui lui donnoit le nom d'*Homérique*, ne nous permet pas de douter que l'écrivain en prose ne se fût proposé le Poëte pour modèle. Si Hérodote a mérité le titre de père de l'histoire, Homère mérite celui de père de l'historien : c'est lui qui l'inspira ; c'est Homère qui fut la source de toute la belle littérature.

Quel homme étoit-ce que celui dont le génie dirigea tellement l'ame de ses compatriotes, qu'il ne se fit, pour ainsi dire, rien de grand dans la Grèce,

dont il n'ait été le germe. Nous avons vu ce qu'il fut, voyons ce que lui dût sa patrie ; comment il anima & vivifia tous les arts.

Le poëte diffère de l'historien, en ce que l'un raconte ce qui a été, & l'autre ce qui a dû être. Ces deux genres ne furent pas toujours circonscrits, comme ils l'ont été par les écrits de Thucydides, & les règles d'Aristote : long-temps la poésie avoit instruit les hommes, en les amusant ; enfin les poëtes abusant du droit qu'ils avoient de plaire, plongèrent dans le cahos toutes les antiquités de la Grèce. Les historiens parurent ; mais quelle différence entre leurs récits, & ceux de leurs devanciers ! De froides chroniques, des annales sèches, des généalogies ; telle étoit à-peu-près l'histoire, quand Hérodote se montra. Il falloit non-seulement instruire les Grecs, mais leur plaire : Hérodote eut l'assurance de le tenter, & le succès couronna son entreprise. *Aristot. poët. c. 9.*

En ordonnant les faits qui composent son histoire, il chercha moins à présenter une suite d'évènements renfermés dans un certain intervalle de temps, qu'un choix raisonné d'objets

propres à intéresser. La religion, la politique, la morale brillent dans les poésies d'Homère; Hérodote leur destina la même place dans ses compositions. Le poëte ne s'étoit pas borné au vraisemblable; la vérité dans ses poëmes ajoutoit un prix à la fiction, & la fiction s'y trouvoit unie de telle sorte avec la vérité, que sans lui nuire, elle lui donnoit des charmes, & faisoit lire à la nation, ses antiquités avec le même plaisir qu'on lit un ouvrage de pur agrément. Hérodote se proposa d'être en histoire, ce qu'Homère étoit en poésie; de tirer parti de l'art du poëte, sans cesser d'être historien.

Il imita même de plus près Homère, & quoique l'histoire doive suivre l'ordre chronologique, l'ordre des choses, il crut pouvoir, comme dans le récit épique, suivre l'ordre d'intérêt & d'agrément. Il se fit donc un principe auquel il rapporta tout; & négligeant cet ordre chronologique qui l'eût gêné, il trouva le secret de placer des digressions, & de les lier par des transitions; de manière qu'elles intéressent chacune en particulier, & que réunies avec le fonds de l'histoire, elles forment un tout agréable qui délasse le lecteur, &

donne aux évènements, dont il va reprendre la suite, un air de nouveauté. » L'ouvrage d'Hérodote « dit M. de » Bougainville » a moins l'air d'une his» toire écrite, que d'un récit fait sur » le champ, & sans préparation, par » un homme très-instruit, & de beau» coup d'esprit. »

Entre ses digressions, les unes ont pour objet les antiquités, les mœurs, les coutumes & la religion, la constitution des États, la description des pays; d'autres, moins étendues, servent à répandre du jour sur les faits, à faire connoître les personnages qui vont figurer sur la scène, &c. Ainsi, dans le premier livre, Hérodote détourne un moment les yeux de dessus la Lydie, pour présenter au lecteur, le tableau de son propre pays, dans l'état actuel des deux plus puissants peuples de la Grèce, les Athéniens & les Lacédémoniens. Crésus cherche à se fortifier de l'alliance de ces peuples contre Cyrus: n'est-il pas naturel que le lecteur soit instruit de la situation où étoient alors les affaires de la Grèce, & de l'espèce de secours que Crésus pouvoit en attendre?

Quelquefois, des récits de malheurs

donnent lieu à d'utiles leçons, en présentant ces coups inattendus qui troublent subitement le bonheur de la vie, & terminent, par une catastrophe imprévue, un long cours de prospérités.

Hérodote n'est pas seulement historien, il est philosophe. Instruire par le grand tableau des évènements humains, tel fut son but. Le commencement du premier livre expose le précis de sa doctrine. Solon, dans un entretien avec Crésus, fait voir au Prince le bonheur placé dans la médiocrité, & l'impossibilité de se soustraire à la destinée. Il lui montre une Divinité se plaisant à confondre l'orgueil, la vanité des hommes, qui, selon lui, ne peuvent être appellés véritablement heureux, que lorsqu'ils ont terminé heureusement leurs jours.

Les exemples les plus éclatants servent de développement à ces maximes. C'est Atys, courant au-devant de sa perte; c'est Adraste, plus malheureux encore, qui, comblé de bienfaits par le père de ce Prince, porte le coup qui lui ravit un fils; c'est Crésus lui-même, condamné par Cyrus à expirer au milieu des flammes.

Mêmes maximes dans Hérodote &

dans Homère. Solon dit à Crésus que la peine est attachée à l'homme ; Jupiter, dans l'Iliade, avoit dit que les hommes sont les plus malheureux des êtres animés. Le Roi de Lydie console Adraste, comme Priam console Hélène, en rejettant sur les Dieux, tous les malheurs dont elle est la cause. L. 17. v. 446. Ibid. l. 3. v. 164.

Le systême de l'influence des Dieux sur les actions des hommes, est la base de la morale d'Homère ; dans le père de l'histoire, Thémistocles reconnoît que ce sont les Dieux, & non le courage des Grecs, qui ont puni l'audacieux qui vouloit dominer sur l'Europe & l'Asie. Pausanias, au combat de Platées, implore le secours de Junon ; comme Priam prêt à partir pour la tente d'Achilles, supplie le père des Dieux de lui envoyer un signe favorable. L. 8. Id. l. 9. Iliad. l. 24.

Si, pour raconter des évènements qui entrent dans ses vues, Hérodote rapporte quelquefois une tradition peu vraisemblable, il a coutume de citer ses garants ; il n'affirme que ce dont il est certain. Les voyages qu'il fit en Afrique, en Egypte, en Babylonie, en Perse, dans l'Asie-Mineure, dans

la Scythie même, dont il ne donne la description que sur le témoignage de ses propres yeux, sont de sûrs garants du zèle qu'il met à découvrir la vérité. Mais avec quel art il sait disposer le nombre prodigieux d'évènements, d'observations, de connoissances de toute espèce qu'il vouloit transmettre à la postérité !

Pour plaire à des lecteurs aussi délicats que ses contemporains, cet amas étonnant de choses, n'étoit pas suffisant : sans une méthode adroite, cette grande variété d'objets eût fatigué. Quel plan pouvoit la rendre aimable, & disposer toutes les parties, de manière qu'elles se prêtassent mutuellement des charmes, sans cesser néanmoins de faire un tout parfait ?

Homère.... Homère, tel fut le modèle que se proposa l'historien, & qu'il suivit, autant que la différence de l'histoire à la poésie le permettoit.

C'est en méditant l'Iliade & l'Odyssée, qu'Hérodote conçut ce plan ingénieux, fécond en beautés, dans lequel, jusqu'à présent, il n'a point eu d'imitateur. Il se propose en général de décrire ce qui s'est passé de plus considérable parmi les hommes, & en par-

ticulier, les démêlés des Grecs & des Barbares. Ira-t-il, en historien vulgaire, prendre les choses au débrouillement du cahos, au premier âge du monde ? Qu'il possède bien mieux l'art d'intéresser son lecteur ! « Il débute par une » courte exposition des injures réci- » proques qui mirent la dissension en- » tre les Grecs & les Barbares, & qui » furent, pour ainsi dire, les semences » des grandes guerres dont il entre- » prend la narration. Il transporte en- » suite tout-d'un-coup le lecteur au » règne de Crésus ; il raconte la mal- » heureuse entreprise de ce Prince con- » tre Cyrus, fondateur de la monar- » chie des Perses ; delà il suit Cyrus & » les rois ses successeurs dans leurs diffé- » rentes expéditions. Comme ces con- » quérants ont porté successivement les » armes contre toutes les nations con- » nues, tant de l'Asie que de l'Europe » & de l'Afrique, le fil de la narra- » tion offre à l'historien des occasions » naturelles de décrire les loix, la reli- » gion, les mœurs, les antiquités de » ces nations, & de faire connoître » les divers monuments & les pro- » ductions de la nature, propres à » chaque pays. Ainsi l'histoire générale

Geinoz, deff. d'Hérodot t. 23 des Mém.

» des nations, & la description géo-
» graphique de l'univers, est insérée
» par manière d'épisode dans l'histoire
» particulière des Rois de Perse : elle
» y est distribuée par morceaux, en dif-
» férents endroits. Ces morceaux pla-
» cés à de justes distances les uns des
» autres, sont comme autant de lieux
» de repos, où l'esprit du lecteur
» s'amusant agréablement à contempler
» tant d'objets divers, prévient la lassi-
» tude & le dégoût que n'auroient pas
» manqué de lui causer un long récit
» historique, & une attention conti-
» nuelle aux mêmes objets. »

Hérodote ayant à raconter les évè-nements les plus remarquables arrivés depuis deux mille ans, ne commence qu'au règne de Crésus, un siècle avant la défaite des armées de Xercès à Platées & à Mycale, où il termine son ouvrage. Ainsi Homère prend son héros dans l'île d'Ogygie, presqu'à la fin de ses longues erreurs, & le conduit dans l'île des Phéaciens, où il fait le récit de ses aventures. L'historien, dans le court espace d'un siècle, trouve l'art de rappeller tout ce qui s'est passé de plus mémorable parmi les hommes pendant vingt siècles ; le chantre d'Ulysse,

dans un espace de vingt jours, avoit renfermé les évènements de dix années. Homère chante Ulysse, triomphant de ses ennemis par sa valeur & sa prudence ; Hérodote a pour but d'exalter les Grecs, par le récit des hauts faits qui humilièrent les Perses. L'un commence par l'exposition de l'état malheureux où la maison d'Ulysse étoit réduite ; l'autre semble ne commencer au règne de Crésus, que pour montrer l'état de foiblesse des Républiques de la Grèce : la situation d'Athènes & de Sparte ne présageoit pas plus la gloire dont elles devoient bientôt se couvrir, que la situation des affaires d'Ulysse ne présageoit l'heureux succès que bientôt lui assura son génie.

L'incendie de Sardes, fait naître la plus vive inquiétude ; la descente des Perses en Attique, cause les plus mortelles alarmes : la victoire de Marathon les change en alégresse ; mais elle n'est que les préludes de la guerre. Héritier du trône & de la haine de son père, Xercès arme toute l'Asie, couvre la mer de ses vaisseaux, vient animer les troupes de sa présence. Quelle flotte Grècque tiendra tête à celle du Grand Roi ?

L'historien nous a appris les progrès d'Athènes dans la marine ; les Athéniens sont autant de héros. Alors sa plume s'anime, le feu d'Homère a passé dans son ame ; un même enthousiasme le saisit. Le combat des Thermopyles, les batailles à jamais mémorables de Salamine & de Platées transportent, ravissent le lecteur, & font un dénouement aussi piquant, & peut-être plus encore, parce qu'il est fondé sur la vérité, que le massacre des Princes qui aspiroient à la main de Pénélope.

Après avoir loué Hérodote, il est de notre devoir de le venger des coups que lui a porté un adversaire, d'autant plus redoutable qu'il étoit Grec lui-même, & qu'il ne cherche point à dissimuler ce que l'historien a d'admirable du côté de l'élocution. « C'est » dit Plutarque » » par un air de simplicité & de naïveté ; » c'est par une facilité d'expression qui » fait que les mots semblent accourir » d'eux-mêmes, & s'unissent aux pen» sées sans peine & sans contrainte, » qu'il a ébloui, séduit ses lecteurs.... » C'est » dit-il encore « un excellent » peintre. Sa narration a de la vivacité, » de la force, des graces infinies : mais, » comme un chantre habile en son

De malign. Herod.

» art, il débite sa fable, sinon en » homme bien instruit du fonds des » choses, au moins avec beaucoup de » douceur, d'élégance & d'harmonie. » Par-là il charme & attire : mais, » comme il faut prendre garde de se » laisser piquer par la guêpe cachée sous » les feuilles de la rose, de même il » faut se défier de son esprit causti» que, dont il cache adroitement la » bassesse & la malignité, sous les figu» res les plus aimables & les plus dé» licates. »

On s'étonnera sans doute des expressions qu'emploie un aussi grand écrivain que Plutarque, en parlant d'Hérodote. Différents auteurs, il est vrai, ont porté sur cet historien, des jugements désavantageux ; plusieurs l'ont représenté comme un conteur agréable à qui les mensonges ne coûtent rien, lorsqu'il les croit propres à amuser ses lecteurs : mais, quelles raisons portèrent un écrivain de goût & de bon sens à publier tant d'invectives, contre un auteur avec lequel il a tant de qualités communes ? Il nous l'apprend lui-même dès le commencement de son ouvrage ; il n'a pu voir sans indignation, les traits de malignité

qu'Hérodote lance sur les Grecs en général, sur les Béotiens & les Corinthiens en particulier : le zèle pour la gloire des premiers, & l'amour de la vérité l'ont engagé à prendre leur défense.

Plutarque étoit Béotien : Hérodote, dans le récit de l'invasion de la Grèce par les Perses, n'avoit point épargné ce peuple, traître à la cause commune. Le fait étoit si connu, que son adversaire n'eût pu s'engager dans une apologie directe de la conduite de ses compatriotes : mais, voulant à quelque prix que ce fût, satisfaire son ressentiment, & rendre suspect le récit de la défection des Thébains & des Béotiens, il entreprit une critique générale de l'histoire d'Hérodote, & tâcha de disculper ses concitoyens, en inculpant leur accusateur.

Un savant Académicien (a) a pleinement vengé le père de l'histoire, des traits lancés par un ennemi contre sa

(a) Voyez *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, par l'Abbé GEINOZ, tom. 19 des MÉM., & les autres *Dissertations* de cet Académicien, ainsi que celles de M. de ROCHEFORT, sur le même sujet.

véracité ; & nous avons cru devoir cette réparation à un historien, non-seulement très-agréable, mais de qui nous tenons presque toutes les connoissances que nous avons de l'antiquité, & dont les écrits sont le fondement & le principal objet des recherches des savants. Passons à la publication de ce grand ouvrage qui fit dans la Grèce une sensation que nul autre, si l'on en excepte les poésies d'Homère, n'avoit faite auparavant.

Athènes tenoit le premier rang dans la Grèce : patrie des orateurs, des poëtes, des philosophes, par son suffrage, elle dictoit des loix au reste de la nation. Les flatteries adressées par Hérodote au peuple le plus délicat de la terre, montrent quel empressement il avoit de se le concilier : mais il le fit en homme qui sent son mérite, & l'envie de lui plaire ne lui fit point applaudir aux traits lancés contre la religion & le gouvernement. Montrer du respect pour la religion de son pays, & flatter le peuple le plus sensible à la gloire : tels avoient été les deux grands moyens d'Homère ; tels furent ceux d'Hérodote, avec cette différence, que les louanges du premier

s'adreſſoient à tous les Grecs, au lieu que le ſecond, par un art délicat, en ſema particulièrement ſur Athènes. La bravoure, la vertu de ſes citoyens, miſes dans le plus beau jour, ne pouvoient manquer de donner à l'ouvrage d'Hérodote, un intérêt qu'ils trouvoient ſeulement dans les poéſies d'Homère.

Les circonſtances dans leſquelles l'hiſtorien parut aux yeux de la nation, ne pouvoient être plus favorables. Athènes & Sparte, les deux mobiles de toute la Grèce, avoient ſigné une trève. Quelle plus heureuſe occaſion de ranimer dans les ames, le goût de l'ancienne union ! Mais il falloit de l'art pour ſe faire entendre d'une multitude de peuples rivaux, & ſur-tout des Athéniens, qui, corrompus par la proſpérité, & environnés de flatteurs, aimoient peu qu'on leur remît ſous les yeux, l'inſtabilité des choſes humaines. Hérodote fut tout allier, & ſûr de ſon triomphe, il prend le chemin de la Grèce (*a*).

(*a*) Il eſt incertain ſi ce fut dans H[illegible] naſſe ſa patrie, ou à Thurium, [illegible] grande Grèce, qu'Hérodote [illegible] hiſtoire.

Il paroît à Olympie, non comme spectateur, mais comme acteur; & montant sur les dégrés du temple de Jupiter, il lit son histoire. Les Grecs y reconnurent la vérité ornée par le pinceau d'Homère : ils y virent les malheurs de l'humanité peints avec ces sentiments si propres à en adoucir l'horreur ; les grandes actions qui élèvent l'ame & la soutiennent contre l'impression de celles qui l'humilient ; les perfidies & les cruautés des hommes, avec la punition prête à tomber sur les coupables ; les Dieux enfin vengeurs de l'injustice. Dans l'enthousiasme qui les saisit, ils donnent aux neuf livres qui composent cet ouvrage enchanteur, le nom des neuf Muses ; celui d'Hérodote retentit dans les jeux, & sur les chemins : dès qu'on l'apperçoit, on se le montre ; « le voilà » celui qui a chanté les défaites des » Perses, & célébré nos triomphes. »

En la 84e Olympiade.

Lucian. in Aëtion.

Hérodote, banni d'Halicarnasse, passa à Athènes, d'où il s'étoit transporté à Thurium, où les Athéniens avoient envoyé une Colonie ; mais ne trouvant pas dans ce nouvel établissement, le loisir si précieux aux gens de lettres, il l'alla chercher à

Dodwel, annal. p. 27.

la cour d'Archélaüs, Prince magnifique & ami des sciences, & mourut à Pella, ville de Macédoine.

Le sort d'Hérodote fut, comme celui de son modèle, d'avoir toujours beaucoup de détracteurs, & les siècles pour admirateurs. L'un & l'autre reçurent une distinction bien flatteuse, & d'autant plus pour l'historien, qu'elle sembloit n'être réservée qu'aux compositions des poëtes. Hégésias le comédien, mit en action l'histoire d'Hérodote, sur le grand théatre d'Alexandrie, comme l'acteur Hermophante y joua les poésies d'Homère.

Athen. l. 14.

Qui méritoit mieux les honneurs de la scène, que des poésies qui furent la source de l'art dramatique! Quelle gloire pour Homère, d'avoir été le modèle de ses compatriotes dans tant de genres! & que, dès qu'il est question du beau, il faille remonter à lui pour en trouver le germe! Le peintre Galaton représenta ce poëte avec une source qui jaillissoit de sa bouche, & où l'on voyoit puiser avec empressement, une troupe de poëtes, comme si, pour eux, c'eût été la fontaine de Castalie. Le grand homme qui fut, à juste titre, regardé en Grèce

Ælian. v. h. l. 13. c. 22.

comme le père de la tragédie, savoit lui rendre la justice qui lui étoit dûe, en ne considérant ses pièces que comme des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & l'Odyssée. En examinant donc l'origine & les progrès du théatre, Homère joue le même rôle que dans l'histoire d'Hérodote (*a*). Telle est la destinée des productions du génie : celui d'Homère vivifia toute la Grèce.

Origine & progrès de la Tragédie.

La poésie dramatique, ainsi que toutes les autres, doit son existence aux cérémonies de la religion. Dans les fêtes des Dieux & des héros, on représentoit les aventures des personnages qui en étoient l'objet ; on imitoit leurs actions par des vers & des danses accompagnés de musique. Telle fut l'origine de la tragédie. Quoiqu'on ignore sa date précise, on conçoit qu'elle doit remonter à des siècles très-reculés. Les poésies chantées en

(*a*) Consultez, outre les Mém. cités plus haut à l'égard d'Hérodote ; le *Théatre des Grecs*, du P. BRUMOY ; l'*Origine de la Poësie*, du Docteur BROWN ; les *Dissertations* de HARDION, *sur la Rhétorique* ; les *Mém.* de MM. BATTEUX, ROCHEFORT, VATRY, &c.

l'honneur des Dieux, en furent le fonds; le peuple qui prenoit part à la joie des fêtes, en y mêlant ses applaudissements, fut l'origine du chœur.

Les combats de musique & de poésie datoient en Grèce, de la plus haute antiquité : long-temps avant l'établissement d'aucun théatre, ils faisoient l'amusement de la nation ; dans ces occasions solemnelles, où elle offroit aux Dieux les prémices des moissons & des vendanges, la jeunesse des deux sexes formoit des chœurs de musique & de danses. De tous les cultes, le plus propre à donner naissance au théatre, étoit celui de Bacchus : ses fêtes réunissoient les transports & l'ivresse, qui créèrent le dithyrambe & ensuite la tragédie, & la gaieté folâtre d'un peuple vif & turbulent, qui produisit les deux autres genres, la comédie & la satyre. Le cortège nombreux qui accompagnoit toujours ce Dieu, fournissoit une quantité d'acteurs suffisants pour animer la scène : aussi dit-on qu'elle naquit au sein des plaisirs qu'offre la campagne dans la saison des vendanges.

Le Dieu du vin avoit enseigné à un certain Icarius, habitant d'une des

contrées de l'Attique qui prit, depuis son nom, l'art de cultiver la vigne. Cet homme rencontre un bouc faisant ravage dans les siennes : il l'immole à son bienfaiteur ; des paysans, témoins du sacrifice, se mettent à danser autour de la victime, en chantant les louanges du Dieu ; chaque année on renouvelle ce divertissement : né du loisir de la campagne, il passe dans les villes ; les poëtes les plus distingués, s'empressent, à composer des hymnes en l'honneur de Bacchus ; un outre rempli de vin, est le prix décerné au vainqueur : delà, dit-on, le nom de tragédie (*a*).

Insensiblement l'art se perfectionna ; la comédie distinguée de la tragédie,

(*a*) De τράγος, Bouc, & ᾠδὴ, Chanson ; *Chanson du Bouc* : d'autres prononcent *Trugodie*, dérivant ce mot de Τρὺξ, Lie ; parce que les premiers acteurs s'en barbouilloient le visage : d'autres enfin prétendoient que *Tragédie* n'étoit qu'une espèce de contraction du mot *Tétragodie* ; parce les poëtes, pour disputer le prix aux fêtes de Bacchus, étoient obligés de représenter quatre pièces. Ces étymologies concourent toutes à rapporter l'origine de la Tragédie, aux vers qu'on chantoit anciennement en l'honneur du Dieu du vin ; c'est-à-dire, au Dithyrambe.

resta ignorée dans les campagnes, tandis que la dernière passa dans Athènes, suivie de tout son cortège. Des quatre pièces que faisoient représenter les poëtes, la dernière étoit ordinairement une *satyre*, ainsi nommée des personnages qui en constituoient le chœur. C'étoit un spectacle consacré à Bacchus, & que les poëtes, lorsque la tragédie eut quitté ses anciens sujets, furent obligés de joindre à leurs nouvelles pièces, pour contenter le peuple qui s'écrioit en les voyant; « il n'y a rien » là qui regarde Bacchus. »

Didym.

Casaub. de orig. satyr.

La tragédie avoit conservé bien d'autres traces de son institution primitive; les jours destinés à ces grands spectacles, annonçoient encore le Dieu qui jadis en avoit été l'objet. C'est dans les fêtes de Bacchus, qu'on les donnoit; ils se nommoient *combats bacchiques*: les acteurs, les musiciens, tous ceux en un mot, qui y étoient employés, s'appelloient en général *artisans de Bacchus*.

Plut. in Min.

Thespis ne fut donc pas, à proprement parler, l'inventeur de la tragédie: elle étoit très-ancienne à Athènes, où on la connoissoit long-temps avant ce personnage célèbre. Si l'on en voit

l'origine dans les fêtes religieuses, on en trouve la substance & la forme dans la description des Jeux Pythiques, célébrés en mémoire de la victoire remportée par le Dieu honoré à Delphes, sur le serpent Python, ainsi que dans le Dithyrambe.

Ce genre de poésie, dont il est plus facile de définir le caractère, que d'assigner la véritable étymologie, étoit consacré à Bacchus. Il est assez probable que le nom & la chose furent apportés de l'Égypte, avec le culte de la Divinité que le dithyrambe avoit pour objet. Ce n'étoit d'abord qu'un hymne chanté en l'honneur du Dieu des vendanges, au milieu du tumulte, des transports, des clameurs, de toutes les extravagances enfin, suites ordinaires de l'ivresse. *Schol. Pind.*

Au temps d'Archiloque, la poésie dithyrambique étoit parvenue à un dégré sensible de perfection. Arion & Stésichore essayèrent de lui donner la forme de l'ode; mais bientôt ce poëme, ennemi de toute régularité, reprit son ancienne forme. Les poëtes dithyrambiques portèrent la hardiesse à l'excès; leur licence en vint même à tel point, que, pour désigner un homme qui n'avoit

pas le sens commun, on disoit; « qu'il » étoit plus fou qu'un poëte dithyram- » bique. »

Bacchus en étoit toujours le héros, comme Apollon l'étoit du Nôme Pythien, poëme à-peu-près de la même antiquité, & à-peu-près de la même forme. Ainsi, l'examen que nous allons faire de ce dernier, montrera comment tous les deux conduisirent insensiblement à la tragédie.

Les Nômes avoient été inventés pour conserver la mémoire des évènements remarquables, lorsque l'écriture étoit encore ignorée. Le *Nôme Pythien* se chanta d'abord sur la flûte, puis sur la lyre. Le nôme qui se jouoit sur la flûte, avoit cinq parties, qui représentoient le combat d'Apollon contre le monstre. L'*Épreuve* étoit une espèce de prélude, dans lequel le Dieu examinoit si le lieu étoit propre au combat: dans le *Défi*, il provoquoit le serpent; il combattoit dans les *Iambes*; ce qui comprend le bruit des trompettes qui anime le Dieu, s'accorde avec la vivacité de son action, pendant qu'il est aux prises avec le dragon, & exprime les sifflements de ce dernier, au moment qu'il se sent percé. Les *Spondées* re-

Jul-Poll. Onomast. l. 4. c. 10.

présentent la victoire du Dieu, qui, dans la dernière partie, *Danse* en réjouissance de sa victoire. On voit déjà le germe d'une pièce dramatique. Terpandre ajouta deux parties à ce nôme, qu'il exécuta sur la cythare. Procl. ap. Phot.

Après la guerre Crisséenne, le Nôme Pythien fut composé de cinq parties, comme l'ancienne chanson: 1°, le prélude du combat d'Apollon contre le serpent; 2°, le commencement de ce combat; 3°, le combat même; 4°, le triomphe; 5°, enfin, l'imitation des angoisses du monstre, & des sifflements qu'il poussa en mourant. Strab. l. 9. p. 421.

Jusqu'au temps de Chrysothémis, les combats ne consistèrent qu'en un simple chœur: il fut le premier qui chanta seul l'épisode, vêtu de pourpre, la cythare à la main, & ses chants furent une imitation de la victoire d'Apollon. Ce poëme conserva dans les siècles suivants, la même forme à-peu-près que cet ancien musicien lui avoit donnée: c'est aux développements successifs de ce germe des représentations théâtrales, que s'occupèrent les poëtes des différents âges; jusqu'à ce qu'enfin l'art fût porté à la

perfection par les Sophocles & les Euripides.

Il est vraisemblable que le dithyrambe avoit aussi plusieurs parties, qui chacune avoit rapport à une des circonstances de l'action de Bacchus, qu'on vouloit célébrer. Quelques-uns des personnages bouffons du cortège de cette Divinité, pour égayer les spectateurs, venoient de temps en temps mêler aux louanges du Dieu, des couplets obscènes ou médisants, accompagnés de gestes, de grimaces & de danses proportionnées aux paroles & aux airs. Voilà quel fut pendant long-temps, le spectacle que l'on appella indifféremment du nom de tragédie ou de comédie : dénominations qui pouvoient lui convenir également.

Plut. Symp. l. 1. quæst. 1. C'est Epigènes qui, le premier, fit jouer une tragédie dont le sujet étoit entièrement étranger à Bacchus : le pas que l'art fit alors, étoit grand. Thespis, d'une bourgade de l'Attique, & qui vivoit vers la soixante-unième Olympiade, eut plus de hardiesse encore, & le bonheur de réussir. Pour varier les chants continuels du Chœur, & sous prétexte de le délasser, il introduisit un personnage, qui, paroissant

à diverses reprises, représentoit seul, non une tragédie (il n'en est point sans interlocuteurs); mais essayoit par des traits de l'histoire ou de la fable, sérieux ou plaisants, d'amuser les spectateurs. Les récits de cet acteur furent nommés *Épisodes*; bientôt ils formèrent le corps de la tragédie, dont les Chœurs ne furent plus que les accompagnements. Mais de simples récits ne pouvoient être qu'une espèce de poëme épique: il est probable que Thespis fut le premier interlocuteur de son propre chœur; que le premier dans la Grèce, il donna à l'épisode la forme dramatique; &, ce qui semble l'indiquer, c'est que, dans les tragédies Grecques parvenues jusqu'à nous, quand il n'y a sur le théatre qu'un interlocuteur, le Chœur entretient souvent une espèce de dialogue avec lui. N'est-ce pas delà, d'ailleurs, qu'est venue l'opinion qui regardoit Thespis comme l'inventeur de la tragédie? & sans cette transformation de la narration en drame, qu'eût fait Thespis de plus que ses devanciers, pour mériter le nom de *menteur* ([illegible]) que lui donna Solon?

Ce philosophe entrevoyoit à travers

les enveloppes grossières dont la tragédie étoit encore obscurcie, les abus qu'elle ne manqueroit pas d'entraîner ; nous avons vu la réprimande qu'il fit à Thespis. Diogènes-Laërce ajoute qu'il lui défendit de jouer ses pièces à Athènes, & c'est apparemment pour cette raison, qu'on le voit courir les bourgs, avec sa troupe voiturée sur un char qui lui servoit de théatre. On connoît le nom de quelques tragédies de ce poëte, qu'il seroit fort curieux d'avoir ainsi que celles de Phrynicus, son disciple, pour juger de la marche des inventeurs du théatre. Celles de Thespis, sont, *le Combat de Pélias*, ou *Phorbas*; *les Prêtres*; *les Jeunes Gens* & *Penthée*. Il est fait mention de neuf des tragédies du second; *Pleuronia*, *les Egyptiens*, *Actéon*, *Alceste*, *Antée* ou *les Libyens*, *les Justes*, *les Perses*, *les Assesseurs* & *les Danaïdes*. Phrynicus, à l'imitation de son maître, fit de grands changements dans la tragédie; des personnages de femmes parurent pour la première fois dans les siennes; & le tétramètre lui rapporte son origine.

Plut. Laërt. in Solon.

Deux autres poëtes tragiques vinrent

à-peu-près dans le même temps que les deux dont nous parlons. Le premier étoit l'Athénien Chérilus, qui florissoit vers la soixante-quatrième Olympiade, & que quelques auteurs regardent comme l'inventeur du masque & des habits de théatre : ce poëte fut couronné treize fois. La tragédie avoit donc trouvé le moyen de rentrer à Athènes ; elle y paroissoit même avec éclat. Il y avoit des juges établis pour examiner les pièces nouvelles : on les récitoit devant eux, & celles qu'on en jugeoit dignes, obtenoient le chœur. Chacune des dix tribus avoit un *Chorège* : ce magistrat faisoit les frais des représentations tragiques pour la sienne, qui lui donnoit à la vérité une somme ; mais que la magnificence dont il se piquoit, lui faisoit porter bien au-delà. Chaque Chorège cherchoit à l'emporter sur ses émules ; la gloire qui lui en revenoit, rejaillissoit sur sa tribu : il étoit aussi jaloux d'un pareil honneur, que d'une victoire remportée sur l'ennemi de la patrie.

Demosth.

Plut. in Themistocl.

De cent-cinquante tragédies composées par Chérilus, il ne nous reste le titre que d'une seule ; c'est *Alopé*, fille de Cercyon, de laquelle Neptune

Pauf. l. 1. c. 5.

eut Hippothoon, l'un des dix héros qui avoient donné leurs noms aux tribus d'Athènes.

Jusqu'à Pratinas, les théatres & les amphithéatres n'avoient été que de charpente : la tragédie devenoit la passion des citoyens d'Athènes ; les richesses & la puissance de cette ville célèbre, s'étoient extrêmement accrues; un accident arrivé pendant la représentation d'une des pièces de Pratinas, engagea les Athéniens à élever des théatres plus solides. Ces édifices furent superbes, & bientôt ne le cédèrent pas en magnificence aux temples mêmes des Dieux.

Eschyles. Cependant l'art n'étoit pas encore sorti de l'enfance ; mais le génie qui devoit l'en tirer existoit : Eschyles étoit né. Ce poëte, Athénien, & du bourg d'Éleusis, vint au monde la dernière
526 av. J. C. année de la soixante-troisième Olympiade. Une naissance illustre, un courage vraiment patriotique, l'étude de la philosophie, concoururent à illustrer celui qu'on peut regarder vraiment comme le père de la scène.

Eschyles eut pour frères, Amynias & Cynégire, dont la valeur a conservé le nom, & le conservera dans tous

les âges. Le poëte ne se signala pas moins dans ces fameuses batailles, où les Grecs firent sentir aux Perses, ce que peut l'enthousiasme de la liberté, contre l'avilissement de la servitude : aussi le génie guerrier se montre-t-il dans ses ouvrages. Une façon de penser vigoureuse avoit débarrassé son ame des préjugés de son siècle sur le chapitre des Dieux : il s'étoit appliqué beaucoup à la philosophie ; on assure même qu'il fut sectateur de Pythagore. *Cicer.*

Le génie d'Eschyles se décela de fort bonne heure. Il racontoit que dans son adolescence, étant à garder les vignes, il s'endormit & vit pendant son sommeil, Bacchus qui lui ordonnoit de faire des tragédies. Cette vision, si elle est réelle, fut l'impulsion du génie : à son réveil, il lui obéit ; il composa une tragédie & obtint des applaudissements ; à l'âge de quarante ans, il remporta le prix sur Pratinas. *Marm. Oxon.*

Si Bacchus inspira Eschyles, le disciple ne fut pas rebelle à sa divinité. A en croire quelques auteurs, ce n'étoit qu'après lui avoir largement sacrifié, qu'il faisoit des vers. Lucien, dans son éloge de Démosthènes, dit que cet orateur, pour échauffer son imagination, *Athen.*

n'avoit pas besoin, ainsi qu'on le rapportoit d'Eschyles, de s'enivrer; & Sophocles lui-même, qui eût dû respecter ce grand poëte comme son maître, avoit coutume de dire; « il » fait bien à la vérité, mais sans savoir » ce qu'il fait ». Au reste, quel fonds peut-on faire sur un écrivain mordant, qui n'aimoit qu'à rire, & sur un rival qui ne voyoit peut-être pas sans jalousie, un homme au génie duquel il devoit l'ouverture de la carrière qu'il parcouroit lui-même. Plutarque plus équitable & plus impartial, écrit seulement, qu'Eschyles travailloit après s'être monté l'imagination par quelques coups de vin. Horace, Chapelle & Chaulieu n'étoient pas plus ennemis du Dieu des vendanges.

Symp. l. 1. quæst. 10.

Quoi qu'il en soit, c'est à juste titre qu'on regarde Eschyles comme le père de la tragédie, puisqu'il n'est aucune de ses parties qu'il n'ait, sinon inventée, du moins perfectionnée; mais c'est à Homère seul qu'il étoit réservé de servir de guide aux créateurs de l'art théatral: son Margitès, dit Aristote, est à la comédie, ce que l'Iliade & l'Odyssée sont à la tragédie.

Eschyles avoit trouvé la tragédie avec

un acteur qui parloit seul, ou ne s'entretenoit qu'avec le Chœur ; il lui en donna un second. Voilà des interlocuteurs, un dialogue ; par conséquent le rôle du Chœur très-raccourci ; les épisodes deviennent la principale partie de la tragédie. *Aristot. poët. c. 4.*

Le Chœur fut conservé, mais ce ne fut pas simplement pour satisfaire à la coutume ; il étoit partie constitutive de la tragédie Grecque. Si les Chœurs d'Eschyles paroissoient trop longs, il faut se rappeller que ce poëte touchoit au temps où la tragédie n'étoit presque composée que du chœur. Chez les anciens, le peuple entroit pour beaucoup dans les délibérations, ainsi que dans les évènements publics : pour que la tragédie eût un air naturel, il falloit donc que le peuple y entrât, non-seulement comme spectateur, mais comme acteur : aussi le lieu de la scène étoit-il toujours le devant d'un temple, d'un palais, ou quelqu'autre lieu public : cette troupe de citoyens qui prennent part à l'action, forme le chœur. C'étoit un coup de génie, d'avoir ainsi transformé ce qui paroissoit devoir être exclus du genre. Le Chœur.

Quand le Chœur occupoit seul la

scène, il s'entretenoit des choses qu'il voyoit, de ce qu'avoient à craindre ou à espérer les principaux personnages de la pièce; autrement, le *Coryphée*, c'est-à-dire, celui qui conduisoit le chœur, entroit dans l'action & parloit pour les autres.

Un Grec n'eût pu voir le théatre vuide, lui qui savoit qu'en Grèce, tout se passoit en public. Le nombre des personnes qui couvroient la scène, en augmentoit encore la majesté: il fut porté d'abord à cinquante, & si, dans la suite, Eschyles lui-même le réduisit à quinze, ce fut en conséquence d'un ordre du magistrat, après le désordre terrible que produisit le chœur des Euménides. Les cinquante Furies qui le composoient, firent une telle impression sur les femmes enceintes & sur les enfants, que plusieurs en moururent de frayeur.

Les anciens, toujours si occupés de la vraisemblance, étoient fort attentifs à la loi des unités; celle de lieu, violée à Athènes, eût suffi pour faire siffler une pièce. Le poëte Carcinus faisoit sortir Amphiaraüs du temple, sans qu'on le vît: les spectateurs ne purent souffrir qu'on voulût leur per-

Aristot. poët.

suader que le héros fût véritablement sorti, sans qu'ils s'en fussent apperçus, & la pièce tomba. Qu'eussent-ils dit, si un poëte eût essayé de leur faire croire qu'ils pouvoient changer de lieu, sans changer de place? Le chœur eût encore rendu la chose moins faisable : comme il ne quittoit presque jamais le théatre, par quelle magie, sans que les spectateurs l'eussent perdu de vue, se fût-il trouvé transporté en un autre endroit?

On s'imaginera sans peine, combien ce grand nombre de personnes, de tout âge, de tout sexe, qui remplissoient le théatre en Grèce, contribuoient à rendre l'action éclatante. Quelle différence entre entendre faire le récit des craintes & des emportements d'un peuple, & être soi-même témoin de ses mouvements, comme dans l'Œdipe de de Sophocles! Quelle Cour brillante & nombreuse, Clytemnestre trouve à son arrivée en Aulide! « Les grandes prospérités ne sont que pour les Grands » se disent les jeunes filles qui composent le Chœur de l'Iphigénie : « voyez la » fille d'Agamemnon; voyez celle de » Tyndare, Clytemnestre notre reine : » elles sortent d'une race illustre, &

» leur fortune répond à leur naiſſance.
» Ce ſont les Dieux tout-puiſſants qui
» comblent de biens les foibles mortels.
» Filles de Chalcis, arrêtons-nous ici,
» pour nous préſenter à la Reine au
» ſortir de ſon char: efforçons-nous de
» lui prouver notre ſincère affection;
» qu'elle ſoit reçue dans nos bras.
» Aidons auſſi la jeune & timide Prin-
» ceſſe à deſcendre. »

Les chœurs l'emportoient de beaucoup ſur nos confidents, & s'ils ont jeté quelquefois les anciens dans des fautes contre la vraiſemblance; s'ils les ont privés de ſcènes belles & touchantes, qui ne peuvent ſe paſſer qu'en ſecret, convenons que ces ſcènes devoient être peu fréquentes chez eux. La nature de leur gouvernement avoit introduit ſur leur théatre, plus de grandes actions expoſées aux yeux de tout le monde, que de ces intrigues myſtérieuſes, de ces tracaſſeries de Cour qu'on voit ſur notre ſcène. D'ailleurs, c'eſt plus au poëte, peut-être, qu'au chœur, qu'il faudroit s'en prendre de cet inconvénient: Sophocles a ſu, pour quelques moments, écarter le ſien quand il l'incommodoit.

Le chœur n'étoit point diſpoſé confuſément & ſans ordre; les quinze

acteurs étoient sur trois ou cinq rangs; & quand il fut réduit à douze, sur trois ou sur quatre. La tragédie embellit tout; chez elle, le langage est poésie, l'accent est chant; le mouvement danse; de même une populace confuse y prit un certain ordre. Le chœur faisoit, en dansant & en chantant, diverses évolutions accompagnées d'airs gais ou tristes, suivant l'impression que lui donnoit le Coryphée. Sa marche la plus ordinaire étoit mystérieuse, & consistoit à imiter les révolutions des astres: pour exprimer le cours journalier du ciel d'Orient en Occident, le chœur alloit de droite à gauche; c'étoit la *Strophe*: dans l'*Antistrophe*, ou retour, il déclinoit de gauche à droite, comme les planètes, qui, outre leur mouvement commun, en ont un particulier d'Occident en Orient: enfin il s'arrêtoit au milieu du théatre, pour y chanter l'*Epode*, situation qui représentoit la stabilité de la Terre.

Si des poésies dithyrambiques naquirent les chœurs, c'est dans Homère, qu'Eschyles trouva les mœurs qu'il devoit donner à ses personnages: c'est la partie où brillent les poëtes anciens. Quelle bienséance! quelle

dignité ! quelle décence ! avec quel art ils savent nuancer les mœurs d'un même personnage, selon les diverses situations ! Clytemnestre, dans l'Iphigénie, exhale ses fureurs contre son époux, bien autrement que dans l'Electre, où l'intérêt est si différent. Que l'on compare le courroux de Philoctètes, racontant comment les Grecs l'ont abandonné dans une île déserte, avec sa rage contre Ulysse, quand il apperçoit l'auteur de ses longs tourments : c'est toujours le même homme, c'est la même passion ; mais quelle différence dans l'expression !

Le vers héroïque étoit assorti à la dignité de l'épopée. La tragédie est un poëme, & doit aussi être écrite en vers : mais l'une est faite pour être lue, & l'autre pour être entendue ; il lui falloit une espèce de vers propre à la conversation, & qui approchât de la prose, sans cesser d'être de la poésie : tel étoit l'iambique, qu'elle adopta, & « si propre au dia» logue » dit Aristote, « qu'il nous » en échappe souvent dans la conversa» tion ; au lieu que nous ne faisons » guère d'hexamètres, que quand nous » sortons du style simple. »

La nature qui avoit indiqué ce vers

à Eschyles, lui servit encore de guide dans celui qu'il adapta à ses chœurs. Il ne s'agissoit plus alors de conversation ; il falloit une poésie plus relevée. L'élocution d'Homère, proportionnée aux pensées & aux sentiments qu'il vouloit exprimer, avoit servi de modèle à Eschyles ; mais faute sans doute d'avoir senti la différence des deux genres, le tragique imita de trop près l'épique dans cette partie : il passa le but. « Ce n'est point la trompette » d'Homère « dit le P. Brumoy « c'est » quelque chose de plus. Sa diction » trop fière, trop enflée, & pour » tout dire, quelquefois gigantesque, » semble plutôt imiter le bruit des » tambours & les cris des guerriers.... » Son esprit tragique paroît souvent » se soutenir plutôt sur des échasses » que sur le cothurne qu'il inventa. » Sophocles entendit bien mieux la vé» ritable noblesse de la diction du » théatre : aussi imita-t-il de plus près » celle d'Homère, en versant sur son » style, outre la douceur du miel,... » assez de gravité pour donner à la » tragédie, l'air d'une matrône obligée » de paroître en public avec dignité... » Euripides prit un style moins éloigné

T. 1. p. 135.

Horat. de art. poët. v. 232.

» de l'usage ordinaire, quoique noble;
» & il parut aimer mieux y répandre
» de la tendresse & de l'élégance, que
» de la force & de la grandeur. »

De concert avec l'architecte Agatharchus, Eschyles fit élever un théatre d'une magnificence extraordinaire: il orna la scène de peintures, de statues, d'autels, de tombeaux; il y fit entendre le bruit des trompettes & du tonnerre; en un mot, il fut l'inventeur des décorations & des machines. Ses acteurs chaussèrent le cothurne: les manteaux, les robes traînantes dont il les habilla, avoient tant de dignité, que les prêtres & ceux qui servoient dans les mystères, les adoptèrent pour les jours de cérémonies.

Le Théatre. La forme du théatre ancien (a) étoit

(a) Consultez, sur la forme & la construction du théatre des anciens, le *Mémoire* de BOINDIN dans le premier vol. des MÉM. DE L'ACAD.; &, dans les *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, &c.*, par M. ROLAND DE LA PLATIÈRE, la description qu'il a faite des théatres, après avoir vu & examiné très-attentivement, le plus entier que l'on connoisse.

étoit bien différente de celle des théatres modernes. Les pièces n'y étoient pas représentées pour une partie choisie de la nation, mais pour tout un peuple ; toutes les représentations se faisoient en plein jour, & en plein air. Le plan de l'édifice étoit une demi-circonférence, terminée à l'autre extrémité, par un parallélogramme ; la partie circulaire, terminée intérieurement par un autre demi-cercle concentrique, étoit destinée aux spectateurs ; le quarré long appartenoit aux acteurs ; l'intervalle qui restoit au milieu, étoit le département des mimes & des danseurs. Ainsi, trois grandes divisions dans les théatres Grecs ; le *Théatre* proprement dit, la *Scène* & l'*Orchestre*.

L'enceinte extérieure de ces édifices étoit composée de deux ou trois rangs de portiques élevés l'un au-dessus de l'autre, suivant que ces édifices avoient deux ou trois étages de gradins. C'est pardessous ces portiques qu'on entroit de plain-pied dans l'orchestre, & qu'on montoit aux différents étages du théatre ; les gradins où le peuple se plaçoit, étoient appuyés contre leur mur intérieur. C'est du plus élevé de ces portiques (le Cercis) que les femmes, quand elles

purent assister aux spectacles, le voyoient à couvert du soleil & des injures de l'air.

Le Théatre proprement dit.

Au bas de ce dernier portique, commençoient les gradins, qui s'étendoient jusqu'au pied de l'orchestre. Dans les grands théatres, il y avoit jusqu'à trois étages de neuf gradins chacun, y compris le palier, qui en faisoit la séparation : mais, comme ce palier tenoit la place de deux gradins, il n'en restoit plus que sept où l'on pût s'asseoir.

Quoique la langue Grecque fût sonore à un point dont n'approchent en aucune manière les langues modernes, jamais les acteurs n'eussent pu se faire entendre du peuple innombrable qui remplissoit ces vastes édifices, s'ils n'eussent eu recours à quelqu'artifice pour conserver leur voix, & même pour l'augmenter.

Dans de petites chambres pratiquées sous les gradins du théatre, étoient placés des vases d'airain de tous les tons de la voix humaine, & même de toute l'étendue des instruments. Ainsi, tous les sons qui partoient de la scène, pouvoient ébranler quelqu'un de ces vases, & profiter de leur consonnance, pour frapper l'oreille d'une manière plus forte & plus distincte.

Ces vases étoient tellement proportionnés, qu'ils sonnoient à la quarte, à la quinte les uns des autres, & formoient tous les accords, jusqu'à la double octave. On les arrangeoit sous les gradins, dans des proportions harmoniques, de manière qu'ils ne touchassent point les parois des chambres où ils étoient enfermés, & dont il y avoit jusqu'à trois rangs dans les grands théâtres; un pour le genre enharmonique, l'autre pour le chromatique; un troisième enfin pour le diatonique (*a*). On soupçonne que ces vases avoient à-peu-près la forme d'une cloche, ou d'un timbre de pendule. Leur usage étoit si indispensable, que les petites villes Grecques, dont les facultés ne pouvoient atteindre à ceux d'airain, en faisoient faire de poterie, dont l'effet étoit à-peu-près le même. *Vitruv. l. 1. c. 1. & l. 5. c. 5. 6.*

Nous avons dit que les femmes

(*a*) La situation indiquée ici, ne sauroit être vraie dans aucun des théâtres dont M. ROLAND a vu les débris en Sicile, puisque tous les gradins y sont taillés dans le roc, sans aucune excavation en dessous: *tom.* 3, *pag.* 133, 174, 261, &c.

voyoient le spectacle du troisième portique ; les magistrats occupoient aussi un lieu particulier du théatre : il en étoit de même des jeunes gens. Il y avoit en outre, des places qui appartenoient à certaines personnes, héréditaires même dans les familles, & qui ne s'accordoient qu'aux particuliers qui avoient rendu de grands services

Προεδρίαι. à l'Etat. Le nom qu'elles portoient, prouve qu'elles étoient les premières places du théatre, les plus voisines de l'orchestre.

La Scène. La Scène se soudivisoit en trois parties. La première, ou la scène proprement dite, étoit une grande face de bâtiment qui occupoit toute la largeur du théatre, & sur laquelle se plaçoient les décorations : deux petites ailes en retour, terminoient cette façade. De l'une à l'autre, s'étendoit la toile, qui, au lieu de s'élever comme la nôtre au commencement de la pièce, & de s'abaisser à la fin de la représentation, s'abaissoit au contraire lorsque les acteurs paroissoient sur la scène, & s'élevoit dans les entr'actes.

Le *Proscenium*, ou l'avant-scène, étoit un grand espace libre au-devant

de la scène, où les acteurs venoient jouer, & dont les décorations représentoient une place publique, un carrefour, quelqu'endroit champêtre; jamais un appartement particulier, car jamais la scène n'étoit dans l'intérieur des maisons.

Le *Parascenium*, espace ménagé derrière la scène, lui servoit de dégagement. C'est là que s'habilloient les acteurs, que l'on serroit les décorations, & qu'étoit placée une partie des machines. Le théatre étoit recouvert en entier, de toiles qui garantissoient les spectateurs des rayons du soleil.

Les Machines sont moins multipliées sur notre scène tragique, qu'elles ne l'étoient sur celle des Grecs, où les Dieux se montroient plus souvent. Sous les portes des retours, étoient placées des machines à trois faces, & tournantes sur elles-mêmes : d'un côté du théatre, elles introduisoient les Divinités des bois & des campagnes; de l'autre celles de la mer : les ombres, les Furies & les autres Dieux infernaux, étoient élevés au niveau de la scène, par des espèces de trapes, qui redescendoient ensuite dessous. Les Machines.

Entre les machines qui servoient aux Dieux célestes, les unes ne descendoient point sur le théatre, & ne faisoient que le traverser ; d'autres descendoient les Dieux jusques sur la scène; de troisièmes enfin élevoient ou soutenoient en l'air, les personnages qui sembloient voler.

Décorations.

Vitruv. l. 7. præf.

On ignore sur quoi étoient peintes les Décorations : la perspective y étoit observée, puisque, dès le temps d'Eschyle, les règles en avoient été inventées & mises en pratique par le peintre Agatarchus. Elles étoient de trois espèces, & relatives aux trois genres de drames qu'on représentoit sur les théatres. De grands bâtiments, avec des colonnes, des statues, &c. pour les tragédies ; des édifices particuliers, avec des toits, de simples croisées, pour les comédies ; quelque maison rustique, avec des arbres, des rochers, pour les satyres. Cinq différentes entrées, trois en face, & deux sur les ailes : celle du milieu, toujours destinée au principal acteur, représentoit ordinairement dans le tragique, la porte d'un palais : celles de la droite & de la gauche étoient réservées aux acteurs qui jouoient les seconds rôles ;

Id. l. 5.

des deux autres placées sur les ailes, l'une étoit pour ceux qui arrivoient de la campagne, l'autre pour ceux qui venoient du port ou de la place publique. Dans la comédie, le bâtiment le plus considérable occupoit le milieu; à droite en étoit un autre moins élevé; celui de la gauche représentoit ordinairement une hôtellerie : un antre, quelques méchantes cabanes à droite, à gauche, les ruines d'un temple, un paysage, telle étoit la décoration dans la satyre. Des feuilles tournantes, ou des chassis qui se tiroient de part & d'autre, comme ceux de nos théatres, servoient aux changements de décoration, qui ne se faisoient jamais sans qu'on eût levé la toile.

Serv. in Georg. l. 3.

Orchestre.

L'Orchestre, partie la plus basse de l'édifice, se subdivisoit en trois autres. La plus considérable retenoit le nom d'orchestre : elle étoit affectée aux mimes, aux danseurs, à tous les acteurs subalternes qui jouoient dans les entr'actes, à la fin de la représentation; elle avoit un plancher de bois, pour donner du ressort aux danseurs.

La seconde partie étoit le Thymélé, ainsi nommé de sa forme quarrée &

approchante d'un autel. C'étoit la place ordinaire des chœurs, l'endroit où ils venoient exécuter leurs danses. L'*Hyposcenium* (la place de la symphonie) étoit au pied de l'avant-scène, aux deux côtés du thymélé, sur le plan même de l'orchestre.

Il n'y avoit à Athènes, que les acteurs de la pièce qui montassent sur la scène. L'orchestre proprement dite, étoit la partie qui en fût la plus éloignée ; ce qui n'étoit pas sans raison, car comme la représentation des mimes n'avoit rien de commun avec celle des acteurs ; & que tout leur jeu consistoit dans des gestes & des postures qui demandoient à être vus de près, il falloit qu'ils fussent rapprochés des spectateurs.

Danse théâtrale.

La Danse ne parut sur le théâtre, qu'avec le caractère d'imitation qu'elle avoit toujours eu. D'abord on ne dansoit que dans les chœurs, & les vers qu'ils chantoient, avoient un rapport marqué avec la tragédie : mais les figures qu'ils formoient, retraçoient la marche & le cours des astres, l'ordre & l'harmonie de leurs mouvements.

Les Grecs s'apperçurent qu'on

pouvoit tirer un tout autre parti d'un art d'imitation. Les mouvements du danseur gênoient la respiration du chanteur ; on obvia à ce défaut, en ne faisant plus chanter & danser le même acteur à la fois. L'imitation alors se perfectionna, & la danse, conforme à l'expression des paroles que le chœur chantoit, s'accommoda aux différents caractères des passions qu'il vouloit exciter. Les graces du corps, la souplesse des bras, l'agilité des pieds ne furent dès-lors pour le danseur, que ce que sont les différentes couleurs pour le peintre ; la matière première du tableau.

Lucian. de Salt.

La danse tragique avoit toute la dignité qu'exigeoient les divers sentiments que le chœur tâchoit d'inspirer : aussi, de toutes les danses pacifiques, étoit-elle la seule à laquelle Platon accordât son suffrage.

Rien de plus opposé à cette danse majestueuse que celle de la comédie. Il étoit si rare de la voir danser par d'autres que des gens échauffés par les vapeurs du vin, que Théophrastes met au nombre des actions qui caractérisent un homme qui a perdu toute pudeur, celle de danser le Cor-

C. 7. Περὶ ἀπονοίας.

dace (*a*) de sang froid, & sans être ivre.

Si telle étoit la danse appropriée à la comédie, on peut croire que celle destinée à la satyre, étoit d'un grotesque & d'une indécence extrême. Le cortège de Bacchus ne devoit pas être plus retenu dans ses gestes, que dans ses expressions.

La plus fameuse des danses théatrales, est celle des Pantomimes, ainsi appellée, de ce qu'ils faisoient profession de représenter & de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes, leurs attitudes & les mouvements de leur visage, toutes les actions des hommes. Mais nous n'oserions assurer que cet art existât aux temps que nous parcourons; du moins est-il certain qu'à Rome, ce n'est que sous Auguste qu'il fut porté à la perfection, par Pylades & Bathylle.

Des Masques. *Horat. de art. poët.*

A la lie dont Thespis barbouilla ses acteurs, avoient succédé les feuilles de

(*a*) C'est le nom qu'on donnoit à la danse comique : il y en avoit encore une autre appellée *Hyporchématice*.

la plante nommée *Arcion*. Chérilus, son contemporain, ou, selon d'autres, Eschyle lui-même, *Suid. Athen. Aristot. poët. c. 5. Eust. Poll. A-Gell. Phædr.*

D'un masque plus honnête habilla les visages.

C'étoit une espèce de casque qui couvroit toute la tête, & qui, aux traits du visage, joignoit la barbe, les cheveux, les oreilles, les ornements mêmes que les femmes emploient dans leur coëffure. Boindin, t. 4 des Mém.

Ce masque empêchoit le jeu du visage, où viennent se peindre toutes les passions : mais le grand éloignement des spectateurs, eût rendu ce jeu nul pour le plus grand nombre ; &, chez les Grecs, le masque, dont les traits étoient plus articulés que ceux du visage, prêtoit mieux à l'illusion.

Le poëte Phrynicus exposa au théâtre, le premier masque de femme : Néophron de Sicyone y introduisit celui du pédagogue ; un acteur de Mégare inventa les masques de valet & de cuisinier. Eschyle fit paroître des gens ivres dans sa pièce des *Cabires* ; il mit en usage les masques hideux & effrayants dans les Euménides, auxquelles il donna le premier des cheveux entrelacés de serpents. *Pausan. l. 1. c. 28.*

Virgil. Poll. Phædr. Lucian. de Salt. Les masques furent d'écorce : le cuir doublé de toile ou d'étoffe la remplaça ; enfin on en vint au bois. A l'exception du masque des danseurs, dont la forme étoit naturelle & agréable, tous les autres avoient une grande bouche ouverte, les traits outrés & chargés : ceux de la comédie étoient contrefaits jusqu'au ridicule ; il n'y en avoit presque pas qui n'eussent les yeux louches, la bouche de travers, les joues pendantes, ou quelque difformité semblable. Dans la tragédie, c'étoit encore la nature outrée, mais par une autre raison : le préjugé vouloit que les hommes des temps héroïques, à *Philostrat.* l'exception du seul Tydée, eussent eu une taille extraordinaire. L'homme qui représentoit un héros ou un Dieu, paroissoit un géant : son individu ne faisoit, pour ainsi dire, que la plus petite partie de sa nouvelle existence ; l'énormité du masque, la hauteur excessive de la chaussure, l'enflure d'un ventre postiche, formoient un être dont la difformité n'étoit sauvée que par les habits longs & traînants qui le recouvroient, & par la distance où étoient de lui les spectateurs. Les masques satyriques, plus absurdes encore,

représentoient les figures les plus extravagantes; des animaux, des monstres de la fable.

Il n'y avoit point d'actrices chez les Grecs: ils respectoient trop les mœurs pour mettre les femmes sur la scène; ils savoient que la vertu de celle qui se montre, est suspecte, & ils préférèrent l'honnêteté à la vraisemblance.

Pour parer en quelque sorte au plus grand défaut qu'on puisse reprocher au masque, à son immobilité, on le figuroit de manière qu'en se tournant à droite ou à gauche, on pouvoit exprimer des passions différentes; le masque pleuroit d'un côté, & rioit de l'autre: l'acteur se tournoit, & tout-à-coup la face de la scène étoit changée. Quint. L. 10.

Au reste, la distance prêtoit encore à l'illusion à cet égard. On fait l'histoire de Polus, l'un des premiers acteurs de la Grèce. La mort lui avoit arraché un fils qu'il aimoit à l'excès; il s'enferme & reparoît après un certain temps, pour jouer sur le théatre d'Athènes, dans l'Electre de Sophocles. La princesse y est représentée gémissant sur les restes de son frère qu'elle croit massacré; Polus, revêtu des habits lu- A-Gell. L. 7. c. 5.

gubres d'Electre, paroît avec l'urne de son propre fils ; il la presse tendrement sur son cœur ; il remplit le théatre, non pas de cris & de gémissements feints, mais des accents vrais, des plaintes amères, des regrets passionnés de la nature au désespoir : Athènes croit n'admirer que le jeu d'un acteur, tandis qu'elle applaudit aux lamentations d'un père souffrant & désolé.

L'emploi de comédien, ne fut point avilissant en Grèce : les poëtes remplissoient eux-mêmes les principaux rôles. Thespis avoit été acteur, Eschyle le fut aussi ; Sophoclès ne s'en dispensa que par défaut de talent & de voix : on vit même, dans la suite, d'illustres orateurs d'Athènes qui avoient monté sur le théatre. Il ne faut cependant pas dissimuler que Démosthènes raille souvent Eschines, son antagoniste, d'avoir été d'abord acteur des troisièmes rôles. Mais comment le théatre eût-il été déshonnête chez les Grecs ? Il n'étoit point consacré à inspirer une passion qui n'a pas besoin qu'on lui fournisse des aliments : la tragédie présentoit à un peuple idolâtre de la liberté, ses anciens malheurs & les crimes de ses maîtres ; la comédie lui

offroit la censure des vices du gouvernement ; tout avoit pour but l'utilité publique. Le théatre étoit une école de politique : le peuple y trouvoit sans cesse de grands tableaux, la morale & la vertu en action. La tragédie avoit été inventée chez les Grecs ; ils ne pouvoient donc jetter d'avance une impression de mépris sur un état dont ils ne connoissoient pas encore les effets. « Ces grands & superbes spectacles » donnés sous le ciel à la face de toute » une nation, n'offroient, de toutes » parts, que des combats, des victoires, » des prix, des objets capables d'inspi» rer aux Grecs une ardente émula» tion, & d'échauffer leurs cœurs de » sentiments d'honneur & de gloire. » C'est au milieu de cet imposant ap» pareil, si propre à élever & à remuer » l'ame, que les acteurs animés du » même zèle, partageoient selon leurs » talents, les honneurs rendus aux » vainqueurs des jeux, souvent aux » premiers hommes de la nation. Je ne » suis pas surpris que, loin de les avilir, » leur métier exercé de cette manière, » leur donnât cette fierté de courage, » & ce noble désintéressement qui » sembloit quelquefois élever l'acteur à

J. J. Rouss. Lettre sur les Spect.

» son personnage. Avec tout cela,
» jamais la Grèce, excepté Sparte, ne
» fut citée en exemple de bonnes
» mœurs ; & Sparte qui ne souffroit
» point de théatre, n'avoit garde
» d'honorer ceux qui s'y montrent. »

Eschyle le premier enseigna à ne pas ensanglanter la scène tragique, & à ne plus la déshonorer par le burlesque qui y avoit règné jusques-là. Comme il composoit lui-même la musique & les danses de ses tragédies, les trois parties du spectacle devoient toutes concourir au même but ; car chez les Grecs, la tragédie n'étoit point parlée (*a*). On peut la comparer aux opéra Italiens qui sont de véritables tragédies chantées, & auxquels il ne manque peut-être que la danse des chœurs, pour ressembler aux tragédies Grecques.

On distingue, au premier coup-d'œil, des paroles faites pour être chantées ; & ce caractère distinctif se trouve dans les tragédies anciennes.

(a) *Récitation des Tragédies anciennes*, par l'Abbé VATRY, MÉM. DE L'ACAD. tom. 8.

Le rhythme de la récitation étoit réglé ; on en battoit la mesure, & le mouvement s'en précipitoit ou s'en ralentissoit, non pas selon le caprice de l'acteur, mais selon que la nature des pieds le demandoit ; & cela, avec tant de justesse & d'exactitude, que la moindre faute eût choqué tous les spectateurs.

Il est certain d'ailleurs que l'acteur étoit toujours accompagné de quelqu'instrument. » Je voudrois « dit Harmonidès à son maître Timothée, » avoir le succès que vous eûtes, lorsqu'à votre arrivée en Béotie, vous » accompagnâtes de la flûte le comédien qui jouoit les *Fureurs d'Ajax*. » Vous jouâtes mieux qu'il ne chanta; » vous l'emportâtes sur lui, & alors » il n'y eut personne à qui Timothée » fût inconnu. »

Cic. quæst. Acad. l. 4. & in Orat. ad M. Brut.

Lucian.

Les mêmes instruments ne servoient point à accompagner dans les chœurs & dans les scènes ; on en changeoit même souvent dans ces dernières. La note pour le chant étoit au-dessus des paroles, & celle pour l'instrument, au-dessous. Il n'est pas surprenant que la poésie dramatique ayant eu l'origine que nous lui avons assignée, ait

été chantée, puisque les dithyrambes & le nôme Pythien l'étoient eux-mêmes. Quand la tragédie consistoit dans le chœur, elle n'étoit point parlée; lorsqu'on y eut ajouté un acteur, il chanta, comme le chœur : car quelle raison d'employer la bigarrure du chant & de la parole ? On chanta sur le théatre jusqu'à Eschyle : ses premiers essais ne différèrent pas des productions de ceux qui l'avoient précédé.

Les chœurs de l'*Agamemnon*, dans le premier acte, sont très-étendus : telle étoit la forme de la tragédie, depuis Thespis jusqu'à Eschyle, & c'est une des raisons qui nous ont déterminé à en placer ici l'extrait. Il est agréable de voir dans une seule pièce, le théatre tel qu'Eschyle le trouva, & tel qu'il le laissa.

Les trois premiers actes de cette tragédie ne sont qu'une longue exposition : l'action commence au quatrième, le cinquième est du plus grand intérêt. Agamemnon, en partant pour Troie, avoit promis à Clytemnestre de lui apprendre la prise de cette ville, en faisant allumer sur le Mont Ida, des feux qui, répétés de montagnes en montagnes, annonceroient sa victoire

jusques dans l'Argolide. L'esclave chargé d'observer ce signal, ouvre la pièce.

Acte I. Il apperçoit la flamme de dessus la plate-forme du palais d'Argos, court en avertir la Reine, qui est encore couchée, & fixe ainsi le temps & le lieu de la scène.

Le chœur est composé de vieillards rassemblés à la porte du palais: « Voici » la dixième année » disent-ils « que » les redoutables ennemis de Priam, » Agamemnon & Ménélas, ont quitté » ce rivage avec la flotte Grecque, ne » respirant que guerre & que vengeance; » semblables à des vautours qui, ayant » perdu leurs petits, voltigent inu- » tilement autour de leur nid désert, & » poussent des cris aigus pour exciter » Apollon, Pan, ou Jupiter, à livrer » les ravisseurs aux Furies.

» Ainsi le maître des Dieux a voulu » que les Atrides prissent les armes » contre Alexandre, à cause d'une femme » qui a souvent changé d'époux. Pour » elle, il expose les Grecs & les Troiens » aux fatigues d'un long siège, & à » toute l'horreur des combats. Le sort » décidera du succès. Les pleurs ni » les libations ne touchent point les

» Parques : elles sont insensibles aux
» sacrifices lugubres que nous leur
» offrons. »

L'âge qui a épuisé les forces de ces vieillards, les a empêchés de suivre les Atrides. Ils s'adressent à Clytemnestre, quoiqu'absente, & lui demandent le sujet des sacrifices dont ils voient faire les préparatifs ; ils continuent par un très-long hymne sur l'entreprise d'Agamemnon : ils le chantent peut-être alternativement avec ce refrein qui revient après un certain nombre de vers : « Chantez, chantez des vers
» lugubres ; mais que le présage en
» soit heureux ». Ils remontent au temps où la flotte des Grecs attendoit, pour mettre à la voile, un vent favorable. Les prodiges envoyés à l'armée par Jupiter, ne sont pas oubliés, non plus que l'oracle de Calchas. Ils retracent les sujets de crainte ou d'espérance qu'eurent les Grecs ; le sacrifice d'Iphigénie ; la douleur de Clytemnestre, la haine qu'elle conçut contre son époux. « Il est encore dans ce Palais, des
» femmes offensées qui n'ont pas oublié
» leur fille » : ainsi le poëte prépare le spectateur à ce qui doit arriver. « Que
» Jupiter, quel qu'il soit, & sous quel-

» que nom qu'on l'adore, nous écoute
» favorablement; c'est sur lui seul, si nous
» sommes sages, que nous devons nous
» reposer des soins embarrassants qui
» nous occupent. »

Tout ce premier acte n'est rempli que par le chœur ; on peut le regarder comme une esquisse de l'ancienne tragédie. Thespis introduisit un acteur qui s'entretenoit avec le chœur, ainsi qu'on le voit dans le second acte.

ACTE II. Clytemnestre sort du Palais, elle apprend aux vieillards, la prise de la ville de Priam.

« *Le Chœur*. Que dites-vous ? J'ai
» peine à le croire.

» *Clytemnestre*. Oui, Troie est prise,
» n'en doutez pas.

» *Le Ch*. La joie qui me saisit, m'ar-
» rache des larmes.

» *Clytem*. Votre zèle éclate dans vos
» yeux.

» *Le Ch*. Mais quelle certitude avez-
» vous de ce grand évènement ?

» *Clytem*. Toute la certitude possible,
» si les Dieux eux-mêmes ne me
» trompent.

» *Le Ch*. Ajouteriez-vous foi aux
» visions d'un songe ?

» *Clytem*. Non, je me défie trop des

» effets trompeurs du sommeil.

» *Le Ch.* Vous vous livrez peut-
» être à des bruits incertains qui vous
» flattent.

» *Clytem.* Je ne suis pas d'âge à être
» si crédule.

» *Le Ch.* Dans quel temps les Grecs
» se sont-ils emparés de Troie ?

» *Clytem.* La nuit dernière, la nuit
» qui a précédé ce jour.

» *Le Ch.* Et qui vous en a informé
» si promptement ? »

Voilà le dialogue formé avec le chœur : la Reine fait ici la description des lieux sur lesquels on a allumé les signaux ; elle s'imagine entendre un mélange affreux de clameurs diverses;
« les voix des vainqueurs & des vaincus,
» des cris de triomphe, des cris de
» désespoir. Les uns étendus sur les
» corps mourants de leurs pères & de
» leurs frères, les serrent avec douleur,
» dans des bras qui ne sont plus libres.
» Les soldats fatigués d'un combat
» nocturne, affamés des biens que ren-
» ferme cette Ville, courent en désordre
» de tous côtés ; ils entrent au hazard
» dans les maisons des Troiens, pour
» s'y délasser des travaux du jour & de
» la rigueur des nuits ; ils y dorment

» paisiblement, sans avoir besoin de » gardes, &c. »

Le Chœur, pour remercier les Dieux, recommence un long hymne. « Je te salue, ô Roi des Dieux, ô » nuit favorable, nuit bienfaitrice, qui » as déployé tes ombres sur les tours » de Troie, comme des rets invisibles, où » les citoyens de tout âge & de tout rang » sont tombés dans la servitude, sans » en pouvoir sortir ». Il s'occupe de la punition que les Dieux réservent à un crime aussi énorme que l'étoit celui du ravisseur d'Hélène: l'enlèvement de cette princesse fait le sujet principal de leurs chants. Cependant il craint que la nouvelle de la prise de Troie ne soit fausse, & que la ville d'Argos ne soit en mouvement sur un faux bruit. « A la Cour des femmes, » on triomphe avant l'évènement: leur » crédulité trompe d'abord le public; » mais ces bruits vains qu'elles répandent, » sont bientôt dissipés. »

ACTE III. Le chant du chœur est interrompu par Clytemnestre, qui apperçoit sur le rivage, un envoyé couronné d'olivier. Le messager s'avance, salue sa terre natale, & après avoir exprimé sa joie à la vue de ces lieux chéris, assure

le retour d'Agamemnon, & instruit le chœur de la vengeance qu'il a tirée de Paris & des Troiens. Il fait la peinture des maux qu'eut à souffrir l'armée. « Quel récit touchant ne » pourrois-je pas vous faire des in-» commodités & des veilles de la na-» vigation, des devoirs pénibles qui » succédoient pendant le jour aux » fatigues de la nuit ? Mais notre con-» dition fut bien pire après le débar-» quement: couchés sous les remparts » des ennemis, rien ne pouvoit nous » garantir de l'humidité de la terre, ni » de la rosée du ciel; les neiges du » mont Ida rendoient les hivers into-» lérables; les chaleurs de l'été nous » étouffoient sur les bords d'une mer » calme & immobile. »

La Reine fait paroître le plus vif empressement pour revoir Agamemnon. « Quel jour plus fortuné pour une » épouse, que celui qui rend à ses vœux » un époux triomphant & favorisé du » Ciel!.... Il retrouvera une épouse » telle qu'il l'a laissée en partant pour » Ilion; attachée à ses devoirs, n'ayant » d'amis ni d'ennemis que les siens; » fidelle, pendant sa longue absence, » au dépôt sacré de l'hymen; qui ne s'est

» s'est permis aucun plaisir, & dont
» l'oreille n'a point entendu de discours
» contraires à la pudeur. »

Le héraut & le chœur, après avoir donné à ces sentiments honnêtes, les éloges qu'ils méritent, s'entretiennent assez longuement sur les accidents qui sont arrivés à la flotte, la nuit même qu'elle a quitté les rivages de Troie. Le chœur s'informe du sort de Ménélas; le vaisseau qui le portoit, a disparu du milieu de la flotte, dans une tempête qui l'a assaillie. Ce n'est pas sans quelque peine, que le héraut fait ce récit: il craint de profaner cet heureux jour.

« Puis-je vous attrister par le tableau
» d'une tempête effrayante? L'onde &
» le feu s'étoient unis contre nous; une
» nuit épaisse redoubloit l'horreur du
» danger; les vents de Thrace poussoient
» impétueusement nos vaisseaux l'un
» contre l'autre: brisés, renversés par
» ce choc, plusieurs ont péri. Quand
» le soleil a reparu, nous avons vu
» les flots couverts des débris de nos
» navires & des cadavres des Grecs.
» Un Dieu, car ce ne pouvoit être un
» homme; un Dieu a sauvé le vaisseau
» que nous montions; il a pris en main
» le gouvernail. La fortune étoit sans

» doute assise au milieu de nous, soit
» pour nous faciliter l'entrée du port,
» malgré l'agitation des mers, soit pour
» nous garantir des écueils ; mais nous
» n'en étions pas plus tranquilles, quoi-
» que le péril fût passé. »

Le chœur, après le départ du héraut, recommence ses chants. Les rivages du Simoïs ont été inondés de sang ; la colère des Dieux a vengé l'hospitalité violée, sur ceux qui ont osé célébrer, par des fêtes & par des chants, l'hymen de deux adultères. C'est un lion pernicieux que Priam a nourri dans son sein. L'enfance de Paris s'étoit fait chérir ; son père le prenoit souvent dans ses bras, & s'amusoit de ses jeux folâtres : il ne tarde pas à découvrir un naturel sauvage. Hélène vient à Troie ; elle accomplit un hymen fatal ; les Furies se jettent sur les nouveaux époux & sur la famille de Priam.

« L'équité se plaît sous des toits obscurs ;
» elle y fait le bonheur des hommes
» justes : elle sort avec horreur de ces
» superbes palais, souillés par tant de
» crimes, pour se retirer dans des lieux
» saints, où elle ne prostitue point son
» encens à des richesses mal ac-
» quises. »

ACTE IV. Le chœur adresse la parole à Agamemnon, qui paroît sur son char, suivi de Cassandre assise sur un autre char. Il y a ici un défaut de vraisemblance; Agamemnon, en moins de vingt-quatre heures après la prise de Troie, n'a pu partager le butin, donner des ordres pour le départ, avoir fait l'embarquement, essuyé une violente tempête qui a dispersé sa flotte, & se voir enfin au milieu de la capitale de ses Etats.

Quoi qu'il en soit, ce Prince offre ses premiers hommages aux murs sacrés d'Argos, aux Dieux de sa patrie qui ont favorisé son retour & détruit la ville de Priam; il remercie les vieillards de la part qu'ils prennent à sa victoire. « Peu de mortels se réjouissent sincère» ment du bonheur d'un ami; l'envie ré» pand son venin dans les cœurs.... je l'ai » moi-même éprouvé.... Le seul Ulysse, » quoiqu'il se fût engagé malgré lui » dans l'expédition des Grecs, m'étoit » véritablement attaché. Je lui rends » avec plaisir cette justice, soit qu'il » ne vive plus, soit qu'il voie encore le » jour. Nous examinerons l'état du » gouvernement après avoir célébré des » jeux solemnels..... Entrons dans le

» palais, & rendons graces aux Dieux
» qui daignent m'y ramener. »

Clytemnestre vient au-devant du Roi. Elle lui tient un assez long discours, après s'être excusée envers le chœur, de le rendre témoin de son amour pour son époux. On reconnoît ici les mœurs Grecques. A peine est-elle maîtresse des transports qu'elle ressent : combien de maux elle a soufferts pendant cette longue absence ! plus d'une fois elle a attenté sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend à son mari, qu'elle a cru devoir mettre en sûreté le jeune Orestes chez Strophius, pour lui donner un asyle contre la rebellion qui eût pu s'élever, si le siège de Troie eût été funeste au Roi de Mycènes. Ses yeux toujours fermés au sommeil, ont toujours été ouverts aux larmes : mais la présence d'un époux lui fait oublier tous ses maux ; ce retour est pour elle, ce qu'est un fils unique à son père, le port à des matelots qui se croyoient perdus, une onde pure à un voyageur altéré.

Clytemnestre sur le point de commettre des horreurs, ne doit point parler comme les autres femmes ; ce

discours apprêté est bien éloigné des transports d'une épouse qui revoit un époux chéri, après dix ans d'absence: aussi Agamemnon, quoiqu'il ignore ses funestes projets, lui répond; « fille » de Léda, vous avez cru que ma » longue absence exigeoit de vous un » long discours: je suis persuadé de » votre affliction; mais laissez à d'autres » le soin de me louer ». Il la prie de lui épargner ce voluptueux appareil, qui ne convient qu'à une femme, ou à un barbare; ces tapis qu'elle veut déployer sur son passage, qui n'appartiennent qu'aux Dieux, & non aux hommes; mais Clytemnestre insiste.

« *Clytemnestre.* Ah! Seigneur, ne » vous refusez pas à mes instances.

» *Agamemnon.* Non, je suis inébran» lable dans mes sentiments.

» *Clytem.* Est-ce un vœu que vous » ayiez fait par crainte?

» *Agamem.* Ce n'est pas sans raison » que j'en use ainsi.

» *Clytem.* Qu'eût fait Priam à votre » place?

» *Agamem.* Il auroit marché sur la » pourpre, au bruit des acclamations.

» *Clytem.* Méprisez les discours des » hommes.

» *Agamem*. L'opinion publique donne
» la loi.

» *Clytem*. Qui n'eſt point envié, ne
» mérite pas de l'être.

» *Agamem*. Il ne ſied pas à une
» femme de diſputer ſi long-temps.

» *Clytem*. Il ſied quelquefois aux
» vainqueurs de ſe laiſſer vaincre.

» *Agamem*. Vous voulez donc que
» je cède à vos deſirs.

» *Clytem*. J'attends de vous cette
» complaiſance. »

Le Roi conſent enfin qu'on lui ôte ſa chauſſure militaire; il prie la Reine de traiter avec douceur, Caſſandre ſa captive. « Hélas! le joug de l'eſclavage » n'eſt en lui-même que trop dur. »

Agamemnon paſſe dans ſon palais ſur la pourpre, avec la répugnance qu'il a marquée. Son épouſe lui dit, avec ſon affectation ordinaire, que la mer en eſt une ſource inépuiſable, qu'elle auroit ſacrifié toute celle de l'univers, pour obtenir des Dieux le retour de ſon époux. « O Jupiter ! » s'écrie-t-elle en finiſſant « accompliſſez mes » vœux; aidez-moi dans l'exécution de » mes deſſeins ». Vœux cruels! dont Agamemnon n'entend point le véritable ſens.

Les discours de Clytemnestre ne sont que trop capables d'augmenter la défiance du chœur : l'intérêt que cette Reine a de s'assurer l'impunité, pour ses amours avec Egysthe ; la colère & la jalousie que pouvoit exciter en elle la vue de la fille de Priam[1]; l'Oracle dont il a parlé au premier acte, tout le remplit d'inquiétude, de tristesse & de crainte. Demeuré seul sur le théatre, il s'écrie : « Quel est donc ce » triste Oracle qui me suit partout, » que je n'ai point demandé, que je » n'ai point acheté; & qui, bien différent » des songes trompeurs qu'on oublie, » est toujours présent à mon esprit?... » Je vois Agamemnon, je ne puis » douter de son retour, & j'entends » néanmoins le chant lugubre des Furies. » Averti par une voix intérieure, je n'ose » me livrer à l'espoir : l'agitation se- » crète du cœur est un sûr présage de » funestes évènements. Fasse le Ciel » que mes alarmes soient vaines » ! Tout le reste ne contient que des réflexions aussi tristes, terminées par un mot qui jette l'ame du spectateur dans une sombre horreur. « J'en dirois davan- » tage ; mais le Destin m'impose silence. » Mon cœur prévoit ce que ma bouche

» n'ose publier. Je tremble en secret ; » la douleur s'empare de mon ame, » & dans le trouble où je suis, je ne » vois qu'un avenir désastreux. »

ACTE V. Clytemnestre, après avoir conduit Agamemnon dans le palais, revient sur la scène. Elle invite Cassandre à descendre de son char. « Dans » votre malheur, rendez graces au sort, » de vous avoir soumise à d'illustres » maîtres, dont la richesse est aussi » ancienne que la dignité. Les hommes » nouveaux sont les tyrans de leurs » esclaves ; vous éprouverez ici le trai- » tement le plus doux. ».

Cassandre abymée dans une douleur nourrie par la connoissance qu'elle a de l'avenir, garde un silence obstiné, qu'elle rompt enfin après que la Reine s'est retirée. Ses cris surprennent le chœur. « Hélas! hélas! ô terre! Apollon, » ô Apollon ! ».

« *Le Chœur*. Vos cris l'importunent ; » il n'est point le Dieu des malheu- » reux.

» *Cassandre*. Apollon ! Apollon ! » Dieu vraiment terrible pour moi ; tu » m'as perdue sans retour, & j'ai deux » fois éprouvé tes coups.

» *Le Ch*. On diroit qu'elle va prédire,

» La servitude n'éteint point dans son
» ame l'inspiration de la Divinité.

» *Caff.* Apollon ! Apollon ! Dieu
» barbare, Dieu fatal pour moi ! où
» m'as-tu conduite, & dans quel
» palais ?

» *Le Ch.* Dans le palais des Atrides.

» *Caff.* O palais, que les Dieux dé-
» testent ! lieu souillé par tant de forfaits
» & de morts tragiques ! maison de
» carnage & de sang !

» *Le Ch.* Trop véridique prophétesse !
» elle pourroit bien aussi présager sa
» propre mort.

» *Caff.* O spectacle affreux ! quels cris
» lamentables ! Des enfants qu'on égorge !
» que l'on coupe en morceaux, &
» qui servent de nourriture à leur
» père !

» *Le Ch.* Nous savons que rien ne
» vous est caché ; mais pourquoi rap-
» peller nos malheurs ?

» *Caff.* Dieux ! quels nouveaux crimes
» se préparent ! quelles nouvelles hor-
» reurs vont déshonorer ce palais !
» Coup terrible pour les bons citoyens !
» attentat irréparable ! La main (*a*) qui

(*a*) Orestes.

» pourroit l'empêcher, est loin de ces
» lieux.

» *Le Ch.* Nous ne comprenons point
» ce discours. Le reste nous est connu;
» ces murs en parlent encore.

» *Caff.* Que fais-tu, malheureuse!
» est-ce ainsi que tu traites ton époux,
» après l'avoir toi-même servi dans le
» bain? Que dirai-je! Le moment ap-
» proche; les poignards sont prêts; deux
» mains cruelles vont frapper à l'envi.

» *Le Ch.* Ces prédictions sont des
» énigmes.

» *Caff.* O Ciel! que vois-je! quel
» est ce réseau funèbre! Ah! c'est sous
» ce voile nuptial, sous ce voile déployé
» par la main d'une épouse, que le
» crime va se consommer. Femme im-
» pitoyable! monstre digne d'être lapidé!
» que les imprécations de ta race te
» suivent partout! »

De quelle Furies parlez-vous? dit le chœur: pourquoi ces hurlements? je frémis: Cassandre continue; « éloignez » le taureau de la genisse; il est pris » dans les liens; on le frappe; il tombe » dans le vase où le piège étoit tendu »: c'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique. Elle ajoute ensuite; « je pleure » aussi ma destinée: pourquoi m'a-t-on

» conduite ici? Je n'y dois trouver que » la mort ». Elle continue, quoique toujours interrompue par le chœur, qui ne comprend qu'une partie de ses prédictions. Cette scène a été regardée comme un chef-d'œuvre par les anciens : elle produisit, sur les spectateurs, un effet étonnant.

Cependant Cassandre reprend ses esprits, & parle sans énigme. Les Furies, dit-elle, n'abandonnent point ces lieux; Comus n'y paroît qu'avec elles, & s'y enivre de sang : les Déesses de l'enfer sont aux portes, & chantent des hymnes funèbres. Le chœur s'étonne qu'une Troienne sache si bien l'histoire d'Argos : Cassandre répond qu'elle a été instruite par Apollon, qui l'aimoit. Puis tout-à-coup elle retombe dans un accès de fureur : « Un nouveau trouble me saisit ; » j'apperçois d'autres horreurs. Voyez-» vous à la porte de ce palais, ces » enfants semblables à des phantômes » nocturnes? Ceux qui devoient les » chérir, les ont massacrés. Ils portent » dans leurs mains leurs entrailles & » leurs propres chairs : mets effroyables » dont leur père s'est nourri. Pour » venger ce crime, un monstre lâche

» & sans force, un monstre domestique
» a conjuré la mort de mon maître; car
» le sort m'en a donné un, & Cassandre
» est dans les fers. Ce commandant de
» tant de vaisseaux, ce conquérant
» d'Ilion ne sait pas l'accueil cruel
» qu'on lui prépare sous un air res-
» pectueux & doux. Que cette femme
» est audacieuse! elle ose poignarder un
» homme! Quel nom lui donnerai-je?
» O serpent perfide! ô furieuse Sylla!
» ô mère de l'enfer! que de haines tu
» répands dans ta famille! Barbare!
» elle triomphe comme à la vue d'un
» ennemi qui fuit; & l'on diroit que
» sa joie n'a d'autre objet, que le retour
» de son époux. Vous ne m'en croirez
» pas; qu'importe: ma prédiction s'ac-
» complira; vous la justifierez bientôt
» par vos larmes. »

« *Le Chœur.* Nous reconnoissons le
» détestable festin de Thyeste; & votre
» récit, où rien n'est altéré, nous a
» fait frémir. Nous ne comprenons pas
» le reste; nous ne cherchons pas même
» à le comprendre.

» *Cassandre.* Vous verrez, je le
» déclare, vous verrez la mort d'Aga-
» memnon.

» *Le Ch.* Que dites-vous, mal-

» heureuse ! étouffez de pareils dis-
» cours.

» *Caff.* C'eft un malheur fans remède.

» *Le Ch.* Ce feroit affurément le
» plus irréparable : puiffe-t-il ne pas
» arriver ?

» *Caff.* Vous faites des vœux ; les
» affaffins frappent.

» *Le Ch.* Quel homme a médité ce
» forfait ?

» *Caff.* Vous ne m'entendez pas.

» *Le Ch.* Nous ne pénétrons point
» ce complot.

» *Caff.* Je vous l'explique en votre
» langue.

» *Le Ch.* Les Oracles font fouvent
» obfcurs. »

Caffandre, pour la troifième fois, recommence à être agitée de fes fureurs prophétiques, & rend la fcène la plus animée, la plus intéreffante. A travers les voiles de la divination, elle montre, pour ainfi dire, aux yeux du fpectateur, l'attentat de Clytemneftre, à mefure qu'il s'avance derrière le théatre. « O
» Apollon ! ah ! trop malheureufe Caf-
» fandre ! La lionne unie avec un loup
» pendant l'abfence d'un lion généreux,
» m'immolera moi-même à mon tour.
» Elle cherche un prétexte à fes fureurs,

» Je serai sacrifiée comme rivale, & son
» époux comme infidèle ». Elle jette ses couronnes & son sceptre; il semble qu'Apollon, lui-même, la dépouille de sa robe de prophéteſſe : elle annonce le vengeur d'Agamemnon; elle se console en quelque sorte, de la ruine d'Ilion, en voyant périr ses vainqueurs. La seule grace qu'elle demande aux Divinités des Enfers, c'est de lui épargner les horreurs d'une mort lente. « Qu'un
» seul coup finisse mes jours. »

Le chœur veut, mais inutilement, l'empêcher de courir au-devant du trépas. Sur le point d'entrer dans le palais, elle hésite; elle revient sur ses pas : « Ce
» palais respire le carnage... c'est la
» vapeur des tombeaux... J'ai assez vécu;
» adieu, citoyens d'Argos ». Elle les quitte après avoir conjuré le soleil & les ennemis de ses meurtriers, de venger son trépas.

Les vieillards ne peuvent encore ajouter foi aux prédictions de Cassandre; mais bientôt ils entendent les cris d'Agamemnon qu'on massacre derrière le théatre : il se plaint; on redouble les coups, & l'action s'exécute pendant les perplexités du chœur, qui a pour lors deux interlocuteurs. Il ne fait

quel parti prendre. Cependant il se détermine à entrer dans le palais, lorsque Clytemnestre vient elle-même à sa rencontre, avec l'air qu'on peut supposer à la férocité qui de long-temps a médité le crime. Nous croyons ménager la sensibilité du lecteur, en omettant les discours d'une femme abominable, qui se vante d'avoir tué son époux; qui rapporte, avec une complaisance qui fait frémir, les circonstances de son attentat; qui s'applaudit d'avoir vu son sang rejaillir jusques sur ses habits, & qui, s'il étoit permis de faire des libations sur un mort, en eût fait sur le corps d'Agamemnon. Les portes du palais s'ouvrent; elle a l'impudence de montrer dans l'enfoncement, le cadavre de son époux. Le chœur qui n'a entendu ce récit qu'avec indignation, la menace d'un exil éternel. Elle lui reproche de n'avoir pas infligé cette peine à Agamemnon lui-même; « ce père dénaturé qui, » sacrifiant sa propre fille, comme une » victime prise au hazard parmi des » troupeaux, immola ma chère Iphi» génie, pour obtenir des vents favo» rables ». Tel est le prétexte sur lequel cette femme fonde son attentat. D'ail-

leurs Egysthe est son appui ; elle s'en vante : on entrevoit aussi sa jalousie contre Cassandre.

« *Le Chœur*. Ah ! quand les Parques, » abrégeant nos douleurs, couvriront-» elles nos yeux du sommeil éternel de la » mort ? Nous avons perdu le meilleur » des Rois, le défenseur du peuple ; il a » essuyé mille travaux pour une femme ; » une femme lui ravit le jour ». C'est un dialogue dans lequel les vieillards parlent avec beaucoup de dignité à une Reine exécrable, qui ajoute même au crime, la plus sanglante ironie. Sa fille Iphigénie viendra le recevoir & l'embrasser tendrement au bord du fleuve impétueux des douleurs.

Egysthe paroît, & vient se glorifier de son forfait ; il ne rougit point de dire qu'il croira maintenant que du haut du ciel, les Dieux veillent sur les crimes de la terre : il a vengé Thyeste, son père ; la mort désormais lui sera douce.

Le chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre. « Lâche, » vous règneriez sur les Argiens, vous, » qui n'avez pas eu le courage d'exé-» cuter vous-même vos complots !.... » Une femme, ô honte ! ô sacrilège !

» une femme vous a prêté son bras:
» mais Orestes vit encore. »

Egysthe est piqué, il menace: les vieillards appellent les citoyens à leur secours; Clytemnestre cherche à tout appaiser.

« *Le Chœur*. Non, les Argiens ne » reconnoîtront jamais un tel maître.

» *Egysthe*. Vous n'en aurez jamais » d'autre que moi.

» *Le Ch*. Ah! si les Dieux ramènent » Orestes dans ces murs!

» *Clytemnestre*. Rentrons, Egysthe; » méprisez ces vains murmures: maîtres » de ce palais, nous saurons nous faire » obéir ». Réponse ordinaire de l'injustice, appuyée du pouvoir.

Cette pièce, qui fut représentée pour la première fois, sous l'Archonte Philoclès, la deuxième année de la vingt-huitième Olympiade, fut couronnée, & dût paroître excellente à des hommes accoutumés à admirer Thespis.

Eschyle avoit composé soixante-six tragédies: il ne nous en reste que sept; *le Prométhée*, *les sept Chefs devant Thèbes*, *Agamemnon*, *les Coëphores*, *les Euménides*, *les Suppliantes*, & *les Perses*, dont il a été question dans le volume précédent. Il s'exprimoit un

peu librement touchant les Dieux adorés dans la Grèce. Platon, dans un endroit où il blâme les poëtes qui ont parlé des immortels d'une manière peu convenable, nomme Eschyle en particulier, & rapporte un passage de ce poëte, où Apollon est maltraité : « Ce » Dieu » dit Thétis « le jour de mes » noces, chanta un hymne, où il » assuroit que j'aurois un fils qui vivroit » long-temps, sans aucune maladie. Il » me remplissoit de joie par ses louanges, » & par les belles espérances qu'il me » donnoit : je croyois qu'il ne sortoit » de sa bouche prophétique, que des » oracles infaillibles ; & cependant cet » Apollon qui assista au festin de mes » noces, qui prédit à mon fils tant de » prospérités, c'est lui-même qui a tué » ce cher fils. »

Ces sentiments, & d'autres de même genre qu'il eut la témérité d'étaler sur la scène, pensèrent lui devenir funestes : il fut soupçonné d'avoir fait allusion dans quelques-unes de ses pièces, aux mystères de Cérès. Le peuple étant entré en fureur, vouloit le tuer sur le théatre même : il se réfugia à l'autel de Bacchus, & le souvenir de la valeur de ses frères, & de

la sienne sans doute, le sauva de la rigueur des loix, plutôt que son innocence. Cependant Clément d'Alexandrie, dit qu'Eschyle se justifia, en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié aux mystères de Cérès. D'autres prétendent qu'il ne fut cité en justice, que pour avoir préféré la Théogonie Egyptienne à la Théogonie Grecque.

On ne conçoit pas comment le peuple d'Athènes, qui étoit si délicat sur les mystères d'Eleusis, écoutoit si patiemment les blasphêmes qu'Eschyle, dans le Prométhée, fait proférer contre Jupiter. » On reconnoît, dans » cette pièce « dit le père Brumoy » » la rudesse antique de la tragédie » naissante, avec beaucoup d'élévation » & de grandeur. « Le sujet est un Dieu cloué sur le Caucase : la Force & la Violence, à coups de marteau, attachent Prométhée sur un rocher : l'Océan monté sur un griffon, vient visiter ce malheureux, remarquable par sa constance & sa fermeté : « Ap» prends » dit-il dans un endroit, à Mercure qui vient de la part de Jupiter, pour tâcher de fléchir son cœur ; « ap» prends, vil flatteur, que je ne chan» gerois pas ma misère contre ton

» esclavage : j'aime encore mieux être
» lié à ce rocher, que d'être le ministre
» & le confident de ton père. »

Eschyle est de tous les poëtes, le plus énergique, le plus élevé dans ses idées, le plus hardi dans ses métaphores, le plus serré dans ses expressions. Jamais il ne mit sur la scène une femme éprise d'amour, mais il savoit admirablement faire parler une femme en fureur. Un génie mâle & vigoureux n'étoit guère propre à attendrir le cœur, à l'émouvoir.

Quoique père de la scène, Eschyle n'en fut pas toujours le maître. La translation des restes de Thésée à Athènes, avoit été pour le peuple de cette ville, un sujet de fêtes & de plaisirs. Nous avons déjà dit par quel hazard Cimon se trouva juge entre Eschyle & Sophocles. Le premier âgé de cinquante-six ans, eut la douleur de voir la couronne qu'il disputoit, accordée à son rival qui n'en avoit que vingt-huit.
Suid. Indigné de sa défaite, Eschyle se retira chez Hiéron, roi de Syracuse.

La cour de ce prince attiroit de toutes parts les étrangers & les talents : il protégeoit les arts & les sciences. La Sicile étoit le plus agréa-

ble séjour de la terre : ses riantes campagnes, ses champs fertiles, ses villes fameuses, en faisoient une retraite délicieuse pour ceux dont l'amour-propre blessé avoit besoin d'une autre patrie; Eschyle y trouva Simonides, Pindare, Epicharme. Hiéron avoit rétabli depuis peu, l'ancienne ville d'Etna : évènement que Pindare célébra dans une de ses odes, & dont Eschyles fit le sujet d'un de ses poëmes. Le prince pourvut libéralement à la subsistance de son nouvel hôte, & lui assigna des terres qu'arrosoit le Géla, près de la ville de même nom. Il fut tué par la chûte d'une tortue, qu'un aigle planant dans les airs, laissa tomber sur sa tête chauve, qu'il crut être la pointe d'un rocher. La manie de faire mourir les grands hommes d'une manière extraordinaire, supposa une prédiction à cet évènement; Eschyle, ajoute-t-on, pour en éviter l'accomplissement, vivoit en rase campagne.

Pyth. 1.

Plin. l. 10. *c.* 3.

Les habitants de Géla élevèrent au poëte, un magnifique tombeau, sur lequel on grava cette épitaphe qu'il s'étoit fait lui-même : » Ci gît l'Athé» nien Eschyle, fils d'Euphorion : il

Athen. l. 14.

» est mort dans les fertiles campagnes » de Géla. Le bois sacré de Marathon » attestera ses hauts faits, & le Perse » rendra témoignage à sa valeur, qu'il » a éprouvée. » Avoit-il oublié ses tragédies ? ne les regardoit-il que comme des amusements qui ne devoient point parvenir aux siècles futurs ? Cependant on sait qu'ayant été quelquefois vaincu
Id. l. 8. par d'indignes concurrents, il disoit qu'il consacroit ses œuvres à la postérité, de laquelle il attendoit justice: mais plus citoyen que poëte, il préféra les lauriers de Mars à ceux d'Apollon.

Athènes ordonna par un décret, que ses poëmes seroient remis sur la scène aux fêtes de Bacchus, & concourroient avec les nouvelles pièces. Il fut même couronné plusieurs fois après sa mort; & fut le seul entre les poëtes, à qui cette distinction ait été accordée : il l'avoit été treize fois pendant sa vie. Eschyle laissa deux fils; Bion & Euphorion qui coururent aussi la carrière de la tragédie, mais sans atteindre à la réputation de leur père. On crut son génie toujours agissant, & les auteurs tragiques alloient l'invoquer à son tombeau, près duquel ils récitoient leurs pièces.

La retraite d'Eschyle ne laissoit plus à Sophocles de concurrent digne de lui. Ce poëte, fils d'un forgeron, ou d'un maître de forges, étoit né à Colonne, bourg de l'Attique, la deuxième année de la soixante-onzième Olympiade. La gloire des lettres ne lui fit pas dédaigner celle des armes : il se distingua dans les combats ; il obtint même le commandement d'une armée avec Périclès, qui disoit de son collègue, qu'il étoit bon soldat, & mauvais capitaine.

Sophocles.

Athen. l. 14.

Une éducation brillante avoit développé les talents du jeune Sophocles. La lecture d'Homère & les succès d'Eschyle, enflammèrent de bonne heure son génie. Il décora la scène, & ajouta un troisième acteur à la tragédie, qu'il porta au plus haut point de gloire. » On admire dans ce grand poëte » dit un excellent critique « la sublimité du » style, l'éclat des termes, la nouveauté » des transitions, la manière grande » de concevoir & de s'exprimer ; son » vers exact & sans enflure, la belle » distribution de ses scènes, le mer» veilleux qui naît de la chose même » que l'on représente..... Il con» serve sa majesté ordinaire, même » quand il traite les passions les plus

Aristot. poët. c. 4.

Gravina.

» tendres ; & lorſqu'il veut exciter la
» terreur, il devient auſſi effrayant
» qu'une mer orageuſe : il eſt ſi ſage
» & ſi ſcrupuleux, en imitant ce qu'il
» y a de plus délicat dans les mœurs,
» que ni la fougue de ſon génie, ni la
» force de ſon imagination ne ſauroient
» lui faire paſſer les juſtes bornes. Il
» ſait ſe balancer ſi adroitement entre
» la nature & l'art, que ſes endroits
» les plus travaillés, ſemblent les plus
» faciles. Il eſt ſobre dans l'emploi
» des ſentences..... Ce poëte nous
» inſtruit plus par l'action que par les
» paroles. Tout ce qu'il recueille hors
» de ſon ſujet, tout ce qu'il y mêle,
» il l'aſſujettit & le fait ſervir à ſa
» fiction. Les chœurs ſont dans ſes
» pièces, comme des rameaux entés
» ſur une tige étrangère : chacune de
» ſes tragédies eſt une règle pour la
» vie civile. »

Ce dernier mot du critique, qui paroîtroit donner un but moral à la tragédie, mérite que nous nous arrêtions un moment à examiner quel fut l'intention d'Eſchyle & de Sophocles à cet égard, ou plutôt, quel eſt le but de la tragédie même : car, par ſa fin, nous n'entendons pas la fin de l'ouvrier ; mais

Batteux, t. 39 des Mém.

mais la fin ou l'objet de l'œuvre.

Du moment que la poésie eut cessé de s'occuper absolument de la religion, elle pensa au plaisir. L'Epopée eut pour objet le plaisir du merveilleux; la poésie lyrique, l'ivresse d'un sentiment ou d'une passion agréable; la poésie satyrique ou iambique, le plaisir de la vengeance; la tragédie, le plaisir de la terreur & de la pitié produites l'une & l'autre, non par les réalités, mais par l'image; la comédie enfin, le plaisir de rire, en tournant les sots en ridicule.

Sans doute les poëtes Grecs ne se proposèrent pas seulement d'amuser, & de s'attirer des applaudissements; souvent ils accommodèrent leurs sujets aux circonstances, & les rendirent ainsi plus intéressants: sans doute ils purent tirer parti du théatre, pour créer ou diriger l'opinion publique. Au reste, quand son objet chez les Grecs, eût été, comme on le dit communément, d'inspirer au peuple, la haine des tyrans, la crainte des Dieux, l'amour de la vertu, ce n'eût été qu'un objet secondaire, qu'un moyen politique d'inculquer des choses utiles par la voie du plaisir: mais est-il bien démon-

tré que tel ait été le but du théatre d'Athènes ? Son objet fut-il autre, que de donner au peuple le spectacle de la terreur & de la pitié dramatique ? Vit-on jamais sur ce théatre, les héros de la liberté ? Les victoires de Salamine & de Platées y figurent à la vérité ; mais pourquoi en placer la scène chez les vaincus où elles devoient être un objet de deuil, plutôt que chez les vainqueurs où elles devoient être un sujet de joie ? C'étoient donc des malheurs, & non des leçons qu'on demandoit sur le théatre : des larmes répandues sur Œdipe, sur Agamemnon, sur Xercès même rentrant dans son palais désolé, pouvoient-elles rendre ces rois odieux ? On ne fait point pleurer sur ceux qu'on veut rendre tels.

La fin des poëmes dramatiques ne fut donc, comme celle des autres compositions poétiques, que le plaisir. Si les poëtes trouvèrent l'art d'assaisonner d'instructions, les charmes de la poésie, elles en furent, non pas l'essence, mais les accompagnements.

Sophocles avoit lu Homère avec autant d'attention qu'Eschyle l'avoit médité ; il s'étoit imbu des pensées

& de la diction de ce grand homme : les caractères qu'il avoit tracés, furent ses guides. On reconnoît dans Electre, Pénélope gémissant de l'absence d'Ulysse qui est devant elle ; Achilles lui servit de modèle pour dessiner le caractère de Néoptolème, dans Philoctètes.

Nous ne pouvons mieux faire connoître le génie de ce grand poëte, qu'en donnant l'extrait de son Œdipe : pièce qui a toujours été regardée comme le chef-d'œuvre du théatre Grec. Rien de plus régulier : les trois unités y sont exactement observées, les scènes admirablement liées les unes aux autres.

« Le sujet d'Œdipe est un des plus » heureux qui ait jamais été imaginé. » Quoi de plus grand & de plus inté- » ressant, que le salut d'un royaume en- » tier, qui dépend de la révélation d'un » secret, & de la punition d'un crime » dont l'auteur se trouve à la fin être » un grand roi, qui travailloit à décou- » vrir l'un & à punir l'autre ! Quoi » de plus capable de piquer la curiosité, » que la recherche de ce secret & de » ce crime ! Quoi enfin de plus frap- » pant, que la découverte de l'un & de

Brumoy, t. 1, p. 366.

» l'autre, par les moyens mêmes dont » on ne pouvoit attendre qu'une plus » grande obscurité ! »

ACTE I. Thèbes est en proie aux ravages de la contagion la plus horrible. La scène s'ouvre sur une place publique, devant le palais du Roi. « Vous voyez » dit le Grand - Prêtre à Œdipe « cette » troupe inclinée aux pieds des autels. » Voici des enfants qui se soutiennent » à peine, des sacrificateurs courbés » sous le poids des années, & de jeunes » hommes choisis..... Le reste du » peuple orné de couronnes, est dans » la place. Les uns entourent le tem- » ple de Pallas, d'autres les autels » d'Apollon sur les bords du fleuve..... » Hélas ! Thèbes, presqu'ensevelie dans » un océan de maux, peut à peine » lever la tête au-dessus des abymes pro- » fonds qui l'environnent. Déjà la » terre a vu périr nos troupeaux & les » moissons naissantes : un Dieu ennemi, » un feu dévorant, une peste cruelle » ravagent la ville, & enlèvent les habi- » tants ; le noir Pluton, enrichi de nos » pertes, se rit de nos gémissements » & de nos pleurs. Tournés vers les » autels de votre palais, nous vous » invoquons, sinon comme un Dieu,

» du moins comme le plus grand des » hommes, seul capable de soulager » nos maux, & d'appaiser la colère du » Ciel..... Vous seul êtes notre res- » source. Prosternés à vos genoux, » hélas! nous vous conjurons de trou- » ver quelque remède à nos calamités: » intéressez à notre secours, le Ciel & » la Terre; consultez les hommes & » les Dieux..... hâtez-vous de sau- » ver Thèbes. »

Œdipe répond au Grand-Prêtre, que sa situation est plus douloureuse que celle de son peuple, puisqu'il a les maux qu'il souffre, & les siens propres à supporter. On sait combien de voies il a tentées pour le soulager. « Il » restoit un remède, je ne l'ai pas né- » gligé: Créon, mon beau-frère, est » allé par mon ordre, au temple de » Delphes..... Je compte les mo- » ments: hélas! il ne revient point..... » Mais, regardez-moi comme le dernier » des humains, si je n'exécute fidèle- » ment les ordres d'Apollon. »

Créon arrive. L'Oracle ordonne qu'on punisse les meurtriers de Laïus. Mais comment reconnoître l'objet du courroux d'Apollon? Le crime est ancien; toute la suite de Laïus a péri

avec lui, à l'exception d'un seul homme qui, de tout ce qui s'est passé, n'a rapporté qu'un fait peu considérable : savoir ; que le roi, tombé entre les mains d'une troupe de brigands, a été accablé par le nombre. Le Sphinx & ses pièges cruels, les maux présents & sensibles, firent oublier un crime obscur & passé, & empêchèrent qu'on n'en recherchât les auteurs. Œdipe prend la résolution de ne rien omettre pour les découvrir. Voilà l'entrée du labyrinthe où il va se perdre, pour se retrouver le plus malheureux de tous les hommes. Le premier acte est terminé par le chœur, dans lequel Sophocles étale toutes les richesses d'une ordonnance achevée, & toute la vivacité du plus beau coloris.

ACTE II. Œdipe reparoît : il prononce l'arrêt contre le meurtrier de Laïus, & exhorte le peuple de l'aider à trouver le coupable. Le chœur parle au roi de Tirésias, dont les lumières sont si sûres & si pénétrantes. Œdipe avoit déjà pensé à en faire usage : deux fois, par le conseil de Créon, il a envoyé vers le Devin, qui vient enfin. Œdipe l'engage à employer les mystères sacrés de son art, pour découvrir les meurtriers.

» En vous est notre espoir ; sauvez-» vous, sauvez-moi ; vengez un Prince » dont le sang indignement répandu, » fait rejaillir sur nos têtes la vengeance » des Dieux, & souvenez-vous que » rien n'est plus beau que de secourir » les misérables. »

« *Tiréfias* (*à part.*) Dieux ! instruit » de ce fatal mystère, je n'aurois jamais » dû venir ici.

» *Œd.* Qu'avez-vous ? d'où vient » cette tristesse subite ?

» *Tiréf.* Laissez-moi partir, Sei-» gneur ; votre sort & le mien en seront » plus supportables.

» *Œd.* Avez-vous donc oublié que » Thèbes est votre patrie ? lui refuserez-» vous l'interprétation de l'Oracle ?

» *Tiréf.* Je me tais, pour ne pas ré-» pondre témérairement à vos témé-» raires demandes. »

Œdipe emploie les plus vives instances : le Devin persiste dans son silence ; le Roi s'emporte & menace. « O le plus » méchant des hommes ! car enfin, tes » refus irriteroient les rochers : jusqu'à » quand garderas-tu ce silence obstiné ? » jusqu'à quand seras-tu inflexible » ? Il va jusqu'à dire que si Tiréfias n'étoit privé de la lumière, il le croiroit seul cou-

pable du meurtre. « Et moi » répond le Devin piqué de ce reproche « je » vous déclare que vous avez prononcé » vous-même votre arrêt. . . . . Vous » êtes le coupable.

» *Œd.* Moi ! quelle imposture, ô » Dieux ! Traître, crois-tu échapper à » mon juste ressentiment ?

» *Tirés.* Je le crains peu. La vérité » plus forte que l'injustice, combat en » ma faveur.

» *Œd.* La vérité ? D'où la fais-tu, » malheureux ?

» *Tirés.* De vous. C'est vous qui » m'avez contraint de rompre le silence.

» *Œd.* Que t'ai-je contraint de dire ? » Parle. . . . .

» *Tirés.* Vous m'avez trop entendu. » Est-ce pour me tendre un piège que » vous m'interrogez ?

» *Œd.* Non : mais je t'ordonne de » parler.

» *Tirés.* Eh bien ! je le répète, le » meurtrier, c'est vous ». Il quitte Œdipe en prononçant ces paroles : « Quelle confusion quand il se recon» noîtra frère de ses fils, époux de sa » mère, coupable en même-temps de » parricide & d'inceste ! Allez, prince, » éclaircissez ces terribles paroles, &

» si vous me trouvez menteur, je con-
» sens de passer pour un faux pro-
» phète. Adieu.

Œdipe, à qui sa conscience ne reproche rien, soupçonne Créon d'intelligence avec le Devin, & de vouloir le faire périr, pour règner en sa place. La pièce paroît sur le point de finir : Tirésias a tout déclaré ; mais peut-il être cru du peuple, qui regarde Œdipe comme fils de Polybe, & non de Laïus ? Comment Œdipe lui-même se reconnoîtroit-il coupable ? outre les motifs qui le rassurent, & que nous venons d'expliquer, il peut attribuer à la colère du Devin, tout ce qu'il vient de débiter : aussi le chœur conclud-il qu'il ne faut point croire Tirésias.

« Jupiter & Apollon lisent dans les
» cœurs : tel est le privilège des Dieux ;
» mais est-il bien constant que les de-
» vins soient plus éclairés que les autres
» hommes ? Un mortel surpasse un autre
» mortel en sagesse ; mais tous sont
» sujets à l'erreur. Quelle témérité
» seroit-ce d'ajouter foi aux accusateurs
» d'Œdipe, sans avoir des preuves plus
» fortes ? Non, je ne regarderai
» point comme un meurtrier, celui
» dont la sagesse se manifesta, lors-

» qu'on vit le Sphinx dans Thèbes. »

Cependant la première tentative d'Œdipe, pour découvrir le meurtrier de Laïus, a de quoi jetter le trouble dans son ame. Il accuse Créon, mais il est accusé lui-même: les suites de cette discussion peuvent être terribles.

Acte III. Créon paroît, & se plaint au peuple qu'on lui impute la plus noire des perfidies. Il essaie de se justifier aux yeux d'Œdipe qui survient, & qui ne se rend point aux raisons qu'apporte le Prince pour sa justification.

« *Œdipe*. Une trahison précipitée » exige une prompte vengeance. Quoi! » tranquille & rassuré par de vains dé- » tours, attendrai-je qu'il achève sa » trame, & qu'il perde son roi?

» *Créon*. Eh bien! Seigneur, qu'or- » donnez-vous? est-ce à l'exil que vous » me condamnez?

» *Œd*. A la mort; il n'est pas juste » qu'un traître échappe au supplice.

» *Créon*. J'y vole, si vous me faites » voir que je suis coupable.

» *Œd*. Quoi! tu parles en rebelle?

» *Créon*. Et vous en injuste roi.

» *Œd*. Je pourvois à ma couronne » en te faisant périr.

» *Créon*. Et moi à ma vie & à l'équité, » en refusant d'obéir.

» *Œd.* Mais tu es criminel.
» *Créon.* Je ne suis pas convaincu.
» *Œd.* Un sujet ne doit-il pas obéir
» à son roi ?
» *Créon.* Non, si ses ordres sont iniques.
» *Œd.* O Thèbes ! ô citoyens ! ....
» *Créon.* Maître comme vous de ces
» peuples, & leur concitoyen, j'ai
» droit d'implorer aussi leur secours.
» *Le Chœur.* Ah ! Princes, que faites-
» vous ? voici la Reine ; c'est à elle de
» terminer vos différends. »

Jocaste & le chœur parviennent à appaiser le Roi qui accorde enfin la grace au prétendu coupable. Pour calmer de plus en plus son époux, la Reine l'exhorte à ne point croire le Devin ; & pour le décréditer d'autant plus dans son esprit, elle lui raconte la prédiction qui portoit que Laïus seroit tué par son fils : « Tel étoit, disoit-on,
» l'ordre des Destins ; cependant, si j'en
» crois le bruit unanime, des brigands
» assassinèrent Laïus dans un chemin
» qui se divise en trois routes. Je mis
» au monde ce fils redouté, dont l'Ora-
» cle menaçoit mon époux ; mais à
» peine trois jours s'étoient écoulés,
» que le Roi lui fait percer les pieds,
» avec ordre de l'exposer sur une mon-

» tagne écartée. Vous voyez qu'Apol-
» lon ne put effectuer ni le crime du
» fils, ni les craintes du père. Les
» oracles toutefois avoient parlé.
» Rassurez-vous, Seigneur, & ne les
» croyez pas : ce qu'un Dieu détermine,
» il le dévoile sans obscurité. »

Ce discours produit un effet terrible sur le Prince. Il se rappelle qu'il a tué un vieillard dans les mêmes circonstances que Jocaste vient de décrire ; il commence à se soupçonner.

« *Œdipe.* Ah ! Madame, que m'avez-
» vous dit ! dans quel trouble & quelle
» agitation votre discours m'a jeté ?

» *Jocaste.* Quoi ! Seigneur ?

» *Œd.* Ne m'avez-vous pas dit que
» Laïus fut tué dans un chemin par-
» tagé en trois routes ?

» *Joc.* Tel étoit le bruit commun ; tel
» il est encore aujourd'hui.

» *Œd.* Et en quel lieu, Madame,
» arriva ce terrible évènement ?

» *Joc.* En Phocide, dans l'endroit
» où se réunissent les chemins qui con-
» duisent à Delphes, à Daulie.

» *Œd.* Et depuis quel temps cela
» est-il arrivé ?

» *Joc.* On l'apprit peu de temps avant
» que vous vinssiez règner sur ces contrées.

» Œd. O Jupiter, qu'ordonnez-vous
» de mon sort ?

» Joc. Ah! Ciel ! d'où vient, Sei-
» gneur, ce frémissement ?

» Œd. Ne le demandez pas. Dites-moi
» plutôt, Madame, quel étoit le port &
» l'âge de Laïus ?

» Joc. Sa taille étoit grande & majes-
» tueuse ; sa tête commençoit à blanchir ;
» du reste, il avoit beaucoup de votre air.

» Œd. Ah! Dieux ! Me serois-je lié
» moi-même, sans le savoir, par les
» plus horribles imprécations ?

» Joc. Que dites-vous, Seigneur ? Je
» n'ose porter mes regards sur vous.

» Œd. Je tremble de frayeur que l'aveu-
» gle prophète n'ait été trop éclairé ; dites
» encore un mot, & je serai éclairci.

» Joc. Je suis saisie d'horreur... Mais
» parlez, je dirai ce que je puis savoir.

» Œd. Laïus étoit-il peu accompagné,
» ou entouré d'une nombreuse garde ?

» Joc. Cinq personnes faisoient toute
» l'escorte de ce Roi populaire ; encore
» le héraut étoit-il de ce nombre, &
» Laïus n'avoit qu'un char.

» Œd. Je suis perdu ; mon malheur
» n'est que trop évident : mais, Ma-
» dame, qui vous a raconté cette
» histoire ? »

La Reine lui apprend que c'est un Officier du palais qui vit maintenant retiré à la campagne. Œdipe donne ordre qu'on le lui amène ; car il lui reste encore l'espoir qu'il pourroit bien n'être pas le coupable, puisque Laïus a, dit-on, été tué par plusieurs : or Œdipe étoit seul, quand il a tué le vieillard.

Il raconte à Jocaste qu'étant chez Polybe, Roi de Corinthe, dont il se croyoit le fils, un homme lui reprocha un jour de ne le pas être. Il va consulter l'Oracle, qui, au lieu de répondre à sa demande, lui dit qu'il tuera son père, & deviendra l'époux de sa mère. Epouvanté de cette horrible prédiction, il prit le parti de ne plus retourner à Corinthe ; mais en revenant à Thèbes, il avoit rencontré un homme tel que la Reine venoit de lui dépeindre Laïus. Ayant eu quelque démêlé avec lui, il avoit tué cet homme avec ceux de sa suite. Mais il étoit seul ; & si l'Officier persiste à dire que Laïus fut tué par plusieurs, il n'en est point le meurtrier.

Jocaste rassure Œdipe sur le propos de l'Officier, qui ne peut, dit-elle, changer de langage. Et quand il se rétracteroit, Apollon a prédit que Laïus seroit tué

par son fils, & cette innocente victime reçut la mort, loin de la donner.

Œdipe & la Reine se retirent; le Chœur fait sa fonction ordinaire, d'ami de la religion & de la vertu. Il prie Apollon de ne plus retarder l'accomplissement de ses oracles, & lui promet, quand même d'autres l'abandonneroient, de ne jamais se départir de la soumission qu'il lui doit.

Dans quelle agitation doivent être la Cour & la ville de Thèbes! Le sort du Roi dépend de la déposition d'un seul homme, & tout fait croire qu'elle sera contre lui. Ce qui concerne la mort de Laïus; le temps, le lieu, les personnes, tout est d'accord: il ne reste qu'un doute léger. On ne connoît point non plus les vrais parents d'Œdipe; mais on n'a que trop sujet de craindre que le Roi de Corinthe ne soit pas son père. Ces doutes font frissonner.

ACTE IV. Jocaste, qui a d'abord paru impie, effrayée des maux qui la menacent, veut faire des sacrifices. « Agité de » diverses pensées, Œdipe n'écoute que » ses frayeurs, & se livre à quiconque » les entretient. O Apollon! voici votre » temple le plus voisin; j'y cours, & » l'unique prière que j'ose vous y adresser,

» c'eſt de jetter ſur nous un regard de
» compaſſion. »

Sur ces entrefaites, arrive un berger de Corinthe, qui annonce la mort de Polybe, & qu'Œdipe paroît déſigné pour ſon ſucceſſeur. Jocaſte, demi-raſſurée, oublie les Dieux. « Allez » dit-elle à ſes femmes, « courez annoncer
» cette nouvelle au Roi. Oracles,
» qu'êtes-vous devenus ? Œdipe s'exile
» volontairement, dans la crainte de
» tuer Polybe, & Polybe meurt par
» la main de la Parque. »

Œdipe apprend la mort de celui qu'il regardoit comme ſon père : il ſemble qu'on lui ait ôté un poids énorme de deſſus le cœur. « Ah ! Ma-
» dame, quel beſoin à préſent de re-
» courir aux autels, & de conſulter le
» chant des oiſeaux ? ils m'avoient prédit
» le meurtre d'un père, & le voilà
» dans la région des morts, tandis que
» je vis paiſible à Thèbes, ſans avoir
» jamais armé mes mains contre ſes
» jours. On ne peut ſans doute m'im-
» puter ſon trépas. Quoi ! dira-t-on
» que le regret de m'avoir perdu l'aura
» mis au tombeau ? Alors je ſerois en
» quelque ſorte l'auteur de ſa mort :
» mais non, Polybe eſt dans les Enfers,

» & a emporté avec lui tous ces vains
» oracles. »

Cependant il craint encore de souiller la couche de sa mère. Le Corinthien croyant calmer ses inquiétudes, le replonge dans la situation la plus affreuse. « Il paroît bien, Seigneur, que
» vous ignorez qui vous êtes. »

« *Œdipe*. Comment ? au nom des
» Dieux, ô étranger, instruisez-moi de
» mon sort.

» *Le Berger*. Si le motif qui vous
» empêche de retourner dans votre
» palais.....

» *Œd*. Oui, c'est la crainte d'effectuer
» l'oracle.

» *Le Ber*. Si vous redoutez quelque
» souillure de la part de vos proches.....

» *Œd*. C'est cette crainte même;
» voilà la source de mes inquiétudes
» mortelles.

» *Le Ber*. Hé bien ! Seigneur, rien
» de plus frivole que ces inquiétudes.

» *Œd*. Comment ? je suis fils de
» Polybe.

» *Le Ber*. Polybe ne vous touche
» en rien.

» *Œd*. Quoi ! Polybe ne m'a pas
» donné le jour ?

» *Le Ber*. Autant & aussi peu que moi.

» *Œd.* Que veut dire cette énigme ?
» Mon père ne m'a pas plus donné le
» jour qu'un étranger ?

» *Le Ber.* Non, encore une fois ; il
» n'étoit pas plus votre père que moi.

» *Œd.* Mais il m'appelloit son fils.

» *Le Ber.* Et c'est moi qui vous
» donnai à lui.

» *Œd.* Auroit-il tant chéri un fils qui
» n'eût pas été le sien ?

» *Le Ber.* Il n'avoit point d'enfants ;
» en faut-il davantage ?

» *Œd.* Qui suis-je donc ? M'avez-
» vous acheté, ou êtes-vous mon
» père ?

» *Le Ber.* Je vous trouvai sur le
» mont Cithéron.

» *Œd.* Quel motif vous conduisoit en
» ces lieux déserts ?

» *Le Ber.* Le soin de quelques trou-
» peaux.

» *Œd.* Vous étiez donc berger ?

» *Le Ber.* Oui, Seigneur, & je fus
» alors votre libérateur.

» *Œd.* En quel état me trouvâtes-
» vous ?

» *Le Ber.* Vos talons percés vous
» l'apprendront.

» *Œd.* Ah ! de quel mal me rappellez-
» vous le souvenir ?

» *Le Ber.* Je détachai les liens qui » traversoient vos pieds.

» *Œd.* Quelle barbarie on exerça sur » moi dès le berceau! »

Le berger lui dit que l'homme, des mains duquel il le reçut, peut seul l'instruire du secret de sa naissance. Cet homme est celui qu'il a déjà envoyé chercher. Jocaste, qui découvre le reste de cette affreuse histoire, voudroit empêcher le Roi de poursuivre ses recherches. Œdipe s'imagine qu'elle craint d'avoir à rougir de la naissance de son époux, & persiste à vouloir être éclairé, malgré les instances de la Reine qui s'enfuit, en disant à Œdipe qu'elle le voit pour la dernière fois. Enfin arrive le vieil Officier, pour faire, dit l'Abbé Batteux, la scène la plus terrible du théâtre.

« *Œdipe.* Approchez, berger; répondez-moi : n'étiez-vous pas à » Laïus?

» *Phorbas.* Il est vrai, Seigneur, » j'étois Officier de Laïus, né dans son » palais, & non pas acheté à prix » d'argent, comme un esclave ordi» naire.

» *Œd.* Quel étoit votre emploi?

» *Phorb.* J'ai passé la meilleure

» partie de ma vie à conduire ses
» troupeaux.

» *Œd.* En quels lieux d'ordinaire les
» conduisiez-vous ?

» *Phorb.* Sur le mont Cithéron, &
» aux environs.

» *Œd.* Regardez cet étranger, vous
» est-il connu ? ne l'avez-vous point
» vu en quelque lieu ?

» *Phorb.* (*surpris*) Qui ?... Qu'a-
» t-il fait ?.... De quel homme parlez-
» vous ?

Œd. Je vous demande si vous n'avez
» point eu quelque commerce avec cet
» étranger que voici ?

» *Phorb.* Lui ! non que je sache :
» au moins, je ne puis m'en rappeller
» le souvenir.

» *Le Ber.* Cela n'est pas surprenant,
» Seigneur ; mais il me reconnoîtra
» bientôt, car il ne peut avoir oublié
» que nous passions sur le mont Ci-
» théron, les trois saisons de l'année,
» depuis le printemps jusqu'à la fin de
» l'automne. L'hiver venu, nous retirions,
» lui, ses troupeaux chez Laïus ; moi,
» le mien dans mes étables. Cela n'est-il
» pas vrai ?

» *Phorb.* Il m'en souvient ; mais
» vous parlez d'un temps bien reculé.

» *Le Ber.* Pourſuivons. Vous ſouvient-
» il maintenant de cet enfant que vous
» me donnâtes, pour l'élever comme
» s'il eût été à moi ?

» *Phorb.* Que me voulez-vous dire,
» & d'où vient cette queſtion ?

» *Le Ber.* (*en montrant Œdipe.*)
» Ami, cet enfant que tu m'avois confié....
» le voici.

» *Phorb.* Ah ! miſérable, tais-toi :
» puiſſent les Dieux t'exterminer !

» *Œd.* (*à Phorbas.*) Ne le maltraite
» pas : plus que lui tu mérites d'être
» puni.

» *Phorb.* Eh ! quel eſt mon crime,
» Seigneur ?

» *Œd.* De ne pas répondre ſur le fait
» dont on te parle.

» *Phorb.* Ah ! Seigneur, croyez-moi,
» il ne ſait ce qu'il veut dire.

» *Œd.* Je te ferai parler de gré ou de
» force.

» *Phorb.* Au nom des Dieux, n'ou-
» tragez pas ma vieilleſſe.

» *Œd.* Qu'on le charge de chaînes.

» *Phorb.* Malheureux que je ſuis !...
» Mais, qu'allez-vous faire, & que me
» demandez-vous ?

» *Œd.* Lui as-tu donné l'enfant ?

» *Phorb.* Eh bien ! je le lui ai donné,

» Que ce jour n'a-t-il été le dernier de » mes jours ! O mort !....

» *Œd.* Tes vœux seront exaucés, si » tu ne réponds.

» *Phorb.* Ils le seront bien plus tôt, » si je parle.

» *Œd.* Cet homme, je le vois, ne » cherche qu'à m'amuser par de vains » détours.

» *Phorb.* Hélas ! n'ai-je pas avoué » que j'avois donné l'enfant ?

» *Œd.* Où l'as-tu pris ? étoit-il à » toi ? l'as-tu reçu d'une autre main ?

» *Phorb.* Je l'ai reçu d'une autre ; il » n'étoit pas à moi.

» *Œd.* Eh ! qui te l'a donné ? de » quelle maison est-il ?

» *Phorb.* Ah ! Seigneur, au nom des » Dieux, n'en demandez pas davan- » tage.

» *Œd.* Parle. Tu es perdu, si je le » demande une seconde fois.

» *Phorb.* Il naquit dans le palais de » Laïus.

» *Œd.* D'un esclave, ou du Roi ?

» *Phorb.* Cruelle nécessité ! je meurs » si je parle.

» *Œd.* Et moi, si je t'écoute : parle » toutefois.

» *Phorb.* On le disoit fils de Laïus.

» Interrogez la Reine, elle vous inſtruira
» mieux.

» *Œd.* Ce fut donc elle qui te le
» donna ?

» *Phorb.* Elle-même.

» *Œd.* Pourquoi te le livra-t-elle ?

» *Phorb.* Pour le faire mourir.

» *Œd.* Pour le faire mourir ? L'in-
» humaine ! & c'étoit ſon fils ?

» *Phorb.* La tendreſſe fut étouffée,
» par la crainte de certains Oracles.

» *Œd.* Et qu'annonçoient-ils ces
» Oracles ?

» *Phorb.* Que cet enfant donneroit
» la mort à ceux dont il avoit reçu le
» jour.

» *Œd.* Pourquoi donc le mis-tu entre
» les mains de ce vieillard ?

» *Phorb.* La pitié l'emporta. Je crus
» qu'il l'élèveroit dans quelque terre
» écartée : mais, hélas ! il l'a ſauvé
» pour être un modèle du malheur ;
» car enfin, Seigneur, ſi vous êtes
» celui dont il parle, vous devenez le
» plus infortuné de tous les hommes.

» *Œd.* Eh bien ! deſtins affreux,
» vous voilà dévoilés ! Je ſuis donc né
» de ceux dont jamais je n'aurois dû
» naître ! je ſuis l'époux de celle que la
» nature défendoit d'épouſer ! j'ai donné

» la mort à ceux à qui je devois le » jour !.... Mon sort est accompli. O » soleil ! je t'ai vu pour la dernière » fois. »

A force de sonder le mystère, Œdipe s'est enfoncé lui-même dans l'abyme du malheur. Quelle simplicité dans cette marche, & cependant quel évènement il en dérive ! Comme l'ame est serrée, pendant cet acte ! qu'il est tragique ! Le Chœur fait des réflexions sur la vanité du bonheur de l'homme : il compare Œdipe triomphant du Sphinx, avec Œdipe le plus à plaindre des mortels. « Grand Roi, comment » êtes-vous devenu le rival de votre » père ? comment ces murs & ce lit » nuptial, témoins d'un inceste, n'ont- » ils pas pris la parole, pour vous » confondre & vous désabuser ?..... » O enfant de Laïus ! pourquoi vous » ai-je connu ? pourquoi suis-je témoin » de vos malheurs ? Non, mes larmes » & mes gémissements ne peuvent ex- » primer ma douleur..... »

ACTE V. Œdipe est convaincu. Pour que l'action soit complette, il reste à faire voir sa punition. Jocaste n'est plus : « A peine cette malheureuse Princesse, » livrée à ses noires fureurs, est entrée

» dans

» dans le palais, qu'elle vole à son ap-
» partement, approche du lit nuptial,
» s'arrache les cheveux, & s'enferme.
» Alors s'abandonnant toute entière à
» son désespoir, elle appelle l'ombre
» de Laïus son époux; elle lui reproche
» ce fruit de leur hymen... elle arrose
» de ses larmes, cette couche où elle
» eut des époux de son époux, des
» enfants de ses enfants: enfin, elle
» meurt..... Œdipe survient, poussant
» d'effroyables gémissements: il exhale
» sa rage; il demande des armes; il
» cherche Jocaste..... Quelque noire
» Divinité, sans doute, l'a conduit à
» l'appartement de la Reine: il jette
» un horrible cri... Les portes se brisent
» sous ses efforts; il entre, il court
» vers le lit nuptial. Là, nous voyons
» la Reine suspendue au lien fatal qui
» avoit terminé ses jours. Dès qu'Œdipe
» l'apperçoit, il rugit comme un lion;
» il délie le lien funeste, & se courbe
» sur le corps de Jocaste. C'est alors
» que nous avons vu un barbare spec-
» tacle. Le Roi, dans sa fureur, détache
» l'agraffe du manteau de la Reine....
» Non, dit-il, je ne reverrai plus le
» soleil, ni mes maux, ni mes crimes....
» Tandis qu'il réitère ces tristes plaintes,

» il se déchire impitoyablement les
» yeux; ses joues sont ensanglantées;
» les larmes mêlées avec des flots de
» sang noir, ruissèlent de toutes
» parts. »

On ouvre: ce spectacle affreux s'offre aux spectateurs; Œdipe lui-même vient dévoiler toute l'horreur de sa destinée.
« Qu'en mourant dans mon enfance,
» j'eusse épargné de maux à mes amis!...
» Je n'aurois pas été parricide & in-
» cestueux à la face de l'univers, &
» me voilà malheureux & coupable,
» issu d'une race souillée, père de mes
» frères, & mari de ma mère!......
» O Cithéron! pourquoi me reçus-tu
» dès le berceau, ou pourquoi ne me
» donnas-tu pas la mort après m'avoir
» reçu dans ton sein?.... O Polybe!
» ô Corinthe! ô palais, que je crus
» la maison de mon père! quel monstre,
» quel assemblage de maux avez-vous
» nourri sous l'apparence d'un fils
» de roi? De cette ancienne splen-
» deur que reste-t-il! le plus méchant
» des hommes, issu de la plus abo-
» minable race qui fut jamais. O chemin
» de Daulie! ô forêts! ô buissons! ô
» sentier étroit, vous, qui avez bu le
» sang d'un père qui couloit par mes

» mains, avez-vous marqué par des » traits ineffaçables, le souvenir des » forfaits que je commis alors, & que » je devois commettre en allant à » Thèbes ?

« Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
» Mais dans ces mêmes flancs où je fus enfermé,
» Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé,
» Et par-là tu produis & des fils & des pères,
» Des frères, des maris, des femmes & des mères,
» Et tout ce que du sort la maligne fureur
» Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Créon vient : Œdipe lui demande comme une faveur, de l'exiler de Thèbes, & de le faire conduire dans un lieu où il n'ait commerce avec aucun mortel : il le prie de rendre les derniers devoirs à cette Princesse infortunée, dont le corps est étendu dans le palais. « Je ne vous recommande point mes » fils ; leur âge & leur valeur feront leur » ressource en quelque lieu du monde » qu'ils se trouvent : mais je laisse de » tristes filles, dont l'enfance réveille » ma tendresse & ma pitié. Elevées avec » tant de soins sous mes yeux, jamais » elles n'ont mangé qu'à ma table ; je » ne touchois aucun mets dont je ne » leur fisse part : hélas ! que vont-elles

» devenir ? Généreux Prince, j'ose vous
» les recommander, & vous les re-
» mettre entre les mains. Ah ! qu'il me
» soit permis, si ce n'est de les voir,
» du moins de les embrasser pour la
» dernière fois ; de les arroser de mes
» larmes, & de pleurer avec elles, des
» maux dont elles portent le poids !.....
» Mais quelle voix a frappé mon oreille !
» n'entends-je point les cris de mes deux
» filles éplorées » ? En effet, Créon
procure cette consolation à ce père
malheureux. « Où êtes-vous, chers en-
» fants ?..... Chères filles, que je plains
» votre sort !.... Chargées des crimes
» d'un père, quelle vie allez-vous mener
» désormais ? A quelles assemblées, à
» quelles fêtes oserez-vous paroître ?
» Hélas ! au lieu de goûter ces innocents
» plaisirs, combien de fois serez-vous
» contraintes de retourner dans vos
» maisons, les yeux baignés de larmes,
» & le cœur serré de douleur ! Quand
» l'âge aura amené le temps de l'hymen,
» quelle mère, quel père aimeront assez
» peu leurs fils, pour permettre qu'ils
» partagent l'opprobre répandu sur les
» miens & sur vous !.... Non, mes
» filles, vous ne trouverez point d'ap-
» pui ». Il conjure Créon de leur en ser-

vir, & les engage à prier les Dieux de terminer sa carrière. Créon l'exhorte à rentrer dans le palais ; mais le soin qui occupe Œdipe, est de sortir promptement de cette terre fatale : enfin, Créon obtient qu'il rentre, & le Chœur termine la pièce par cette sentence de Solon ; « Apprenez, aveugles mortels, » à tourner les yeux sur le dernier jour » des humains ; à n'appeller heureux, que » ceux qui sont arrivés sans infortune, » à ce terme fatal. »

Nous avons cru devoir donner quelqu'étendue à l'extrait d'une pièce qui passe, avec raison, pour le chef-d'œuvre du théatre Grec, & qui l'est peut-être de tous les théatres : nous avons particulièrement insisté sur ce qui tient aux mœurs ; car c'est en quoi l'histoire est principalement utile, & on les trouve mieux dans les pièces de théatre & dans les romans, que dans les écrits des historiens. On peut d'ailleurs juger de toutes les tragédies Grecques, par celle-ci : les anciens, a dit un philosophe, avoient des héros, & mettoient des hommes sur la scène ; c'est en quoi le théatre Grec a d'autant plus d'attrait pour ceux qui aiment à connoître la nature. « On voit » dit l'Abbé

Princip. de Littérat. t. 3. p. 138. Batteux « que (dans les tragédies Grec-
» ques) les caractères sont plus vrais
» qu'héroïques. Œdipe paroît un homme
» ordinaire ; ses vertus & ses vices
» n'ont rien qui soit d'un ordre supérieur.
» Il en est de même de Créon & de
» Jocaste. Tirésias parle avec fierté ;
» mais simplement, & sans enflure :
» c'est la nature choisie, mais dans sa
» simplicité. »

Les six autres pièces, qui, avec celle que nous venons d'extraire, forment les sept tragédies qui nous restent des cent-vingt que Sophocles avoit composées, sont ; 1°, les *Trachiniennes*, dont le sujet est Hercule mourant sur le mont Œta ; 2°, l'*Œdipe à Colonne* ; 3°, l'*Antigone*, dont le sujet est la sépulture d'Etéocle & de Polynice : elle eut trente-deux représentations, & valut à l'auteur la préfecture de Samos ; 4°, *Ajax furieux* ; 5°, *Philoctètes*. Cette pièce plaira à tous les amis de la simplicité. « Tout y est lié », T. 2. p. 173. dit l'auteur du théatre des Grecs, « tout y est soutenu, tout tend di-
» rectement au but ; c'est l'action même
» telle qu'elle a dû se passer » ; 6° enfin, *Electre* : sujet que les trois poëtes Grecs ont traité, & dont nous citerons

l'ouverture, qui est un chef-d'œuvre d'adresse à marquer le temps, le lieu & le fil qui doit former tout le tissu de la tragédie.

Orestes, son gouverneur & Pylades ouvrent la scène : c'est le gouverneur qui adresse la parole au fils d'Agamemnon. « Illustre rejeton de ce Roi » qui conduisit l'armée Grecque à Troie, » il vous est donc permis de revoir » l'objet de vos desirs. A votre droi- » te, se présente l'antique ville d'Ar- » gos, le bois de la fille d'Inachus, » & le Lycée consacré à Apollon ; à » gauche, paroît le célèbre temple de » Junon : la ville où vous arrivez, » c'est Mycènes ; & ce palais, témoin » de tant de sanglantes aventures, est » celui de Pélops. Ce fut moi qui vous » y reçus des mains de votre sœur, » après la mort funeste de votre père : » je vous dérobai à la cruelle destinée » qui vous menaçoit. Enfin chargé du » soin de votre enfance, je vous ai » conduit heureusement jusqu'à l'âge » qui vous met en état de venger un » père. Voici le jour, Orestes, & vous, » fidèle ami, généreux Pylades, où il » faut régler l'exécution de nos projets. » Ne perdons point le temps en dis-

» cours inutiles : déjà le soleil naissant
» ranime les oiseaux, tout résonne de
» leurs chants ; la nuit s'est évanouie
» avec les astres. N'attendons pas qu'on
» sorte du palais ; conférons prompte-
» ment : au point où nous en sommes,
» il n'est plus question de différer, il
» faut agir. »

Orestes remercie son gouverneur des marques de tendresse qu'il lui donne : puis il lui fait part de la manière dont il veut conduire son entreprise. Un oracle de Delphes lui a dit de se venger sans bruit, & d'employer pour toutes armes, l'adresse & le secret : d'après cela, il lui commande de s'insinuer dans le palais, d'observer ce qui s'y passe, & de venir les en instruire. « Vous leur direz que vous êtes
» de la Phocide, envoyé par un ami
» qu'ils ont à Panope, pour leur annon-
» cer la mort d'Orestes ; vous assurerez
» avec serment, qu'il est tombé de son
» char dans les jeux pythiques. Pour
» nous, après avoir fait des libations,
» & répandu nos cheveux sur le tom-
» beau de mon père, suivant l'ordre
» d'Apollon, nous reviendrons en ce
» lieu. Vous savez en quel endroit nous
» avons caché le vase d'airain au mi-

» lieu des brouſſailles ; nous l'irons » chercher, & nous le porterons » comme un témoignage authentique de » ma mort. Nos barbares aſſaſſins » jouiront du vain plaiſir de me croire » réduit en cendres ; mais il paieront » chèrement cette cruelle ſatisfaction, » &c. »

La tragédie, entre les mains de Sophocles, fut ce qu'elle devoit être ; &, pour réuſſir, les poëtes qui le ſuivirent, n'eurent qu'à marcher ſur ſes traces. La foibleſſe de ſa voix ne lui permit pas toujours d'être acteur dans ſes pièces ; l'art y gagna peut-être. S'il faut de grands talents pour compoſer, il en faut auſſi de grands pour repréſenter ; & l'étude d'un bon acteur eſt celle de toute la vie. Il eſt vrai qu'à Athènes, le théatre n'étoit pas ouvert tous les jours de l'année : pendant l'intervalle d'une fête à l'autre, un acteur avoit le temps de s'exercer ; & la vaſte étendue des théatres, ne demandoit point un jeu auſſi étudié que les nôtres.

En imitant Eſchyle, Sophocles s'étoit propoſé de le rectifier ſur trois chefs. Il vouloit, diſoit-il, changer la hauteſſe de ſon invention, ſa pénible

Plut. de profect. virtut.

& laborieuse disposition, & le genre de son élocution. Il ne manquoit à la scène Grecque que de parler au cœur plus qu'elle ne l'avoit fait jusqu'alors ; c'est à Euripides qu'étoit réservé cette gloire, & Sophocles en fut le témoin. Ainsi, dans un court espace de temps, la tragédie fut portée à la perfection.

Sophocles eut plusieurs enfants : un d'eux se distingua dans la carrière du théatre. Ce père infortuné éprouva leur ingratitude sur la fin de ses jours : l'homme dont le génie avoit tant illustré sa patrie, fut cité en justice par ses enfants qui l'accusoient d'être en enfance, & demandoient qu'on lui donnât un curateur. Pour toute réponse, Sophocles pria les juges de lui permettre de leur réciter la tragédie d'*Œdipe à Colonne*, qu'il avoit composée à l'âge de près de cent ans. L'assemblée admira le génie de l'auteur, se leva & l'accompagna jusques chez lui, avec de grandes acclamations & des battements de mains, comme on faisoit au sortir du théatre, quand il avoit donné quelqu'une de ses tragédies. On ajoute même qu'il fit une comédie, dont cet évènement fut le sujet.

Cic. Val-Max. Plut. an seni gerend. Resp.

Aut. vit. ipsius.

Ce grand poëte mourut à Athènes, étouffé par un grain de raisin, ou selon d'autres, en récitant son Antigone, après un effort pour prononcer de suite une longue période. Ceux qui veulent qu'il soit mort de joie de s'être vu couronné, n'ont sans doute pas fait attention, qu'un poëte qui a obtenu vingt couronnes, ne s'engoue pas de cet honneur à en périr.

Euripides, ce poëte charmant, étoit né la première année de la soixante-quinzième Olympiade, à Salamine où Mnésarque son père, & Clito sa mère, s'étoient retirés quand la terreur qu'inspiroient les armes de Xercès, obligea les Athéniens de faire passer leurs concitoyens dans cette île. L'Oracle, consulté sur le sort de l'enfant, avant qu'il eût vu la lumière, l'avoit annoncé comme destiné à couvrir un jour sa tête de lauriers; Euripides en conséquence fut élevé en athlète, & conduit à Olympie, dont sa trop grande jeunesse lui ferma la barrière. Il obtint cependant des couronnes dans d'autres jeux; mais ce n'étoient pas de telles victoires qui devoient l'immortaliser. Euripides.

La philosophie régnoit alors avec

Strab. l. 15. p. 645. gloire à Athènes: Euripides s'attacha au philosophe Anaxagore; il avoit près de dix-huit ans lorsque son maître fut contraint de s'exiler. Euripides effrayé, renonça à la philosophie pour cultiver les Muses : il s'occupa aussi de la peinture, que quelques écrivains ont assuré avoir été sa première profession.

La carrière dramatique s'offrit à lui avec tous ses attraits : il y parut, & osa entrer en lice avec Sophocles. On reconnoît dans ses œuvres, le disciple de la philosophie, & un ton que les anciens & les modernes lui ont un peu reproché. Son goût dominant se manifeste, tantôt par des allusions aux systêmes de physique, tantôt par des dialogues dans les principes de quelque doctrine particulière, tantôt enfin par les maximes de morale qu'il prodigue. Il avoit fait, sous le titre de *Ménalippe*, une tragédie où il exposoit des dogmes philosophiques. En voici un fragment : « Ce n'est pas » moi qui parle ici, disoit Ménalippe; » je répète ce que j'ai appris de ma » mère. Autrefois le ciel & la terre » ne formoient qu'un même corps : » après avoir été séparés l'un de » l'autre, ils ont produit les êtres.

Dion-Hal. de figur. l. 1.

» que nous voyons aujourd'hui ; les
» arbres, les oiseaux, les animaux
» terrestres, les poissons, les hommes
» même. »

Un poëte cherche toujours à flatter le goût dominant. On trouve dans plusieurs pièces d'Euripides, des maximes d'Epicure & de Zénon, dont le premier ne parut que quatre-vingt-deux ans, & l'autre plus de cent ans après ce tragique : c'est que ces principes étoient plus anciens que ceux qui passent pour en être les auteurs.

« Tout homme doit mourir » dit Hercule dans l'Alceste : « il n'est pas
» de mortel qui soit sûr de vivre le
» lendemain : le cours du hazard est
» inconnu ; on ne peut le deviner, ni
» par instruction, ni par art. Retenez
» donc bien la leçon que je vais vous
» donner ; prenez du bon temps, faites
» bonne chère ; songez que vous n'êtes
» maître que de l'instant présent, le
» hazard l'est des autres : que Vénus soit
» pour vous la Divinité la plus respecta-
» ble, comme elle en est la plus aimable
» & la plus complaisante ; laissez aller
» le reste, & suivez mes leçons, si
» vous les trouvez bonnes ». Ne croit-
on pas entendre le voluptueux Epicure &

La doctrine du *fatalisme*, étoit aussi plus ancienne en Grèce que ce philosophe, & que Zénon, qui en formèrent un corps de doctrine. « Je me suis » élevé » dit le chœur dans la pièce citée plus haut « jusqu'au sanctuaire » des Muses; & après avoir pesé bien » des principes différents, je n'ai trouvé » rien de plus puissant que la Nécessité. » Elle triomphe des enchantements » qu'Orphée a laissés par écrit sur les » tablettes de Thrace..... c'est la » seule Divinité dont on ne puisse » aborder ni les autels, ni la statue; » elle ne se laisse pas gagner par les » sacrifices. Respectable Déesse, ne me » fais pas ressentir ta puissance, plus » que tu n'as fait jusqu'à présent: c'est » par toi que Jupiter exécute tout ce » qu'il a résolu; ta force triomphe du » fer des Chalybes; & quelque rigides » que soient tes décrets, tu ne sais les » rétracter ».

Toutes ces dissertations sont déplacées dans un poëme qui doit n'être qu'action : des maximes fréquentes de morale ne le déparent pas moins; mais il est difficile de ne pas se laisser entraîner au goût de son siècle. Athènes étoit remplie de philosophes; le

théatre devint philosophe. Heureusement Euripides avoit un cœur; il le consulta, & lui dût le secret d'émouvoir les passions, d'exciter cette douleur touchante, qui fait trouver tant de plaisir à verser des larmes. Il excelle à peindre l'amour & la fureur: « c'est à quoi il s'est étudié » principalement » dit un critique de l'antiquité: « il y a parfaitement réussi; » & même en d'autres rencontres, il » ne manque pas de hardiesse à peindre » les choses; car quoique son esprit » de lui-même ne soit pas porté au » grand, il corrige son naturel, & le » force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets; de » sorte qu'on peut lui appliquer ces » vers d'Homère; Longin. c. 13.

« A l'aspect du péril, au combat il s'anime,
» Et le poil hérissé, les yeux étincelants,
» De sa queue il se bat les côtés & les flancs.

Aristote le regardoit comme le plus tragique de tous les poëtes, quoique peu exact & peu châtié dans la conduite & la disposition de ses sujets. Euripides inspira Racine; & c'est par le même charme, que ces deux

poëtes séduisants vivront dans tous les âges. On peut être philosophe, & plaire dans le siècle de la philosophie : mais la philosophie ne règne pas toujours ; au lieu que l'homme aura toujours un cœur, & que le poëte qui sut l'émouvoir, ne cessera jamais de lui plaire.

Ælian. v. h. l. 2. c. 13.

Socrates alloit rarement au spectacle, mais il ne manquoit point les premières représentations des tragédies d'Euripides. La sagesse & la vertu qui y régnoient, le lui faisoient chérir : c'est qu'un homme honnête aime à retrouver partout son cœur. Euripides n'eut pas le génie guerrier comme ses deux prédécesseurs. Il composoit, dit-on, dans une caverne ténébreuse de l'Île de Salamine : le sentiment aime les lieux agrestes, & la vue de la nature peut seule inspirer les poëtes sensibles.

Reprocher à Euripides d'avoir été le protecteur du parjure, parce qu'il fait dire à Hippolyte ; « ma bouche a » prononcé le serment, mais mon cœur » n'y a point consenti » ; c'est juger les poëtes sur les propos qu'ils mettent dans la bouche de leurs personnages : en suivant cette règle, il n'en est pas un, qu'on ne dût regarder comme un monstre.

L'imputation qu'on lui a faite, d'être l'ennemi des femmes, est-elle mieux fondée ? Ses déclamations, il faut en convenir, sont trop fréquentes, souvent outrées, presque toujours déplacées : « Grand Jupiter » s'écrie Hippolyte « pourquoi donnas-tu l'être au » sexe perfide & pernicieux ? Si tu » voulois peupler le monde, il n'étoit » pas nécessaire d'employer le ministère » des femmes : il valoit mieux que les » mortels allassent dans les temples, » porter des offrandes d'airain, de fer, ou » d'or, & qu'ils en rapportassent des » enfants pour récompense ». Il faudroit copier tout ce morceau, pour détailler les maux que le sexe, selon Euripides, fait aux hommes : il va jusqu'à dire, que c'est toujours faute d'esprit, qu'une femme est sans malice. Seroit-ce justifier Euripides, de dire, avec quelques auteurs, qu'il eut à la fois deux femmes qui lui causèrent beaucoup de chagrin, & que même l'infidélité de Chéfina, l'une d'elles, le força de s'exiler chez Archélaüs roi de Macédoine ? Mais, dans un philosophe, la méchanceté de deux individus, n'excuse point une aversion générale. Avouons que quoiqu'Euri-

A. Gell. Laërt.

pides semât ses pièces de traits mordants contre la plus aimable portion du genre humain, cela ne prouve pas
L. 13. c. 10. qu'il en fût l'ennemi. Athénée nous assure qu'il aima passionnément les femmes : l'homme qui ne les aime point, n'en dit rien ; & ce n'est souvent pas un moyen mal-à-droit pour leur plaire, que d'en dire du mal : Rousseau qui leur a dit tant de vérités dures, ne les avoit-il point aimées?

Nous n'en dirons pas autant des
Athen. l. 10. c. 2. Galen. in Protr. c. 10. Athlètes : on voit à la peinture qu'Euripides en faisoit, dans une de ses pièces dont il nous reste un fragment, qu'il savoit apprécier cette profession.

Athen. On a reproché à ce poëte d'avoir des mœurs peu exactes ; mais comme d'autres ont pris sa défense, il pourroit se faire qu'il entrât un peu de calomnie dans cette inculpation. On aime à mettre à son niveau les hommes au-dessus du vulgaire ; & quiconque dit des vérités à ses contemporains, doit s'attendre à en être payé par des noirceurs.

L'amour de la patrie est une qualité qu'Euripides partage avec ses deux illustres prédécesseurs. Tous trois

paroissent occupés de la gloire d'Athènes ; ils ne laissent échapper aucune occasion de lui donner des louanges ; & le poëte dont nous parlons, fit plusieurs de ses tragédies, uniquement à l'honneur de son pays. Il avoit composé en tout, quatre-vingt-douze pièces, dont il ne nous reste que dix-neuf ; *Hécube*, *Orestes*, *les Phéniciennes*, *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste*, *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Rhésus*, *les Troiennes*, *les Bacchantes* ; *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélène*, *Ion*, *Hercule Furieux* & *Electre*. Nous donnerons l'extrait de l'*Iphigénie en Aulide*, l'une des plus touchantes tragédies de l'auteur, qui fera connoître sa manière, & combien Racine a su profiter des beautés du poëte Grec. Il ne remporta que cinq ou quinze fois la victoire sur ses concurrents ; mais ce n'est pas à dire qu'il n'ait mérité plus de couronnes : une multitude souvent passionnée, n'est pas le meilleur juge qu'on puisse prendre, pour décider du mérite des pièces d'esprit ; & Euripides, peut-être, eut plus d'une occasion de demander à ses vainqueurs, comme Ménandre à Palé-

A-Gell. l. 17. c. 4.

mon, s'ils ne rougissoient point de l'être.

Cette naïveté charmante, avec laquelle Euripides peint la nature, pourra paroître plus que de la simplicité à ceux qui ne la connoissant pas, s'en vengent en s'en moquant : le tendre Racine qui connoissoit sa voix, l'entendoit dans les auteurs de l'antiquité, & les prit pour modèles. « L'air négligé d'Euri-
T. 4. p. 209. » pides » dit le P. Brumoy « a une sorte » de grace qui peut balancer la régu- » larité de Sophocles. Sans y regarder » de fort près, on trouvera dans le » premier, certains défauts que le » second évitoit avec soin ; mais on ne » peut s'empêcher de les pardonner en » faveur du sentiment de pitié & de » terreur dont l'ame se sent agitée. C'est » qu'Euripides donnoit beaucoup plus » à la nature qu'à l'art, & suivoit plus, » en composant, les mouvements de » son cœur, que ceux de son esprit.... » Il écrivoit suivant la situation où il » se trouvoit. Il étoit naturellement » mélancolique, philosophe & ennemi » de la joie. Son humeur moins vive » que douce, son cœur sensible, & son » caractère un peu chagrin & porté » à la plainte, ont passé jusques dans » ses écrits, &c. »

Un défaut qu'on ne peut pardonner à Euripides, est celui de ses prologues. Sophocles sait toujours se faire entendre des spectateurs, sans autre intermède que celui de ses personnages; Euripides expose presque toujours ses sujets, au moyen de prologues dont la froideur convient peu au poëme dramatique. *Iphigénie en Aulide* n'a point ce défaut; au contraire, la première scène de cette tragédie est un morceau fini.

ACTE I. Agamemnon redevenu père, attendrit, intéresse le spectateur, & fait l'exposition du sujet, d'une manière aussi naturelle que dans la réalité. Ce Prince ordonne à un vieillard, officier de son palais, de sortir pour lui parler.

« *Le Vieillard*. Je vous suis; mais, » Seigneur, quel nouveau projet vous » réveille?

» *Agamemnon*. Tu le sauras.

» *Le Vieil*. Prince, ma vieillesse est » vigilante.

» *Agamem*. Quel astre se lève sur nos têtes?

» *Le Vieil*. C'est l'étoile brillante du » chien céleste: à peine est-elle au mi- » lieu de sa course; cependant....

» *Agamem*. Les flots, les oiseaux, les » vents, l'Euripe, tout est encore dans » le silence.

» *Le Vieil.* Pourquoi donc, ô Agamemnon, sortir sitôt de votre tente, » tandis que le repos règne dans l'Aulide, & que tout, jusqu'aux sentinelles, paroît endormi ? Retirons-nous, croyez-moi.

» *Agamem.* Heureux vieillard, que je » suis jaloux de ton sort ! que j'envie le » bonheur de quiconque vit ignoré du » monde, sans gloire & sans inquiétude ! » malheureux, ceux qui vivent dans les » honneurs !

» *Le Vieil.* Quoi donc ! est-il rien de » plus éclatant ?

» *Agamem.* Eclat trompeur, vains » honneurs ! quand on les desire, ils semblent doux & charmants : les possède-t-on ? on les trouve remplis d'amertume. Dans un rang tel que le mien, » si vous n'accomplissez les ordres cruels » des Dieux, si vous ne cédez aux » caprices des hommes, vous êtes malheureux. »

L'esclave que ces tristes réflexions étonnent, & qui est entré dans la tente avec son roi, est plus surpris encore, quand il le voit, à la lueur d'une foible lumière, tantôt traçant une lettre, tantôt effaçant ce qu'il a écrit, la fermant, la rouvrant, la jettant à

terre, & versant un torrent de larmes. Ce tableau jette dès l'ouverture de la scène, le trouble dans l'ame du spectateur avide de connoître la cause de la douleur du Roi de Mycènes, & qui l'apprend enfin de la bouche de ce prince. Après avoir raconté au vieillard, la naissance, le mariage d'Hélène: « Paris » dit-il « vint à Lacédémone » avec un train & une magnificence de » Phrygien : il aima Hélène, il s'en » fit aimer. L'amant enleva bientôt » l'amante, & la conduisit vers le mont » Ida. Ménélas outré de cet affront, » atteste les anciens serments de ses » rivaux; les Grecs prennent les armes, » se rassemblent en Aulide ».....

Tout-à-coup l'armée est retenue sur ces rivages, par la colère des Dieux qui demandent le sacrifice d'Iphigénie. Ne pouvant se résoudre d'obéir à cette loi barbare, Agamemnon a voulu d'abord congédier les troupes; mais vaincu par les raisons de Ménélas, il s'est rendu, & a mandé à Clytemnestre d'envoyer au plus tôt sa fille en Aulide, sous le faux prétexte de la donner en mariage à Achilles, qui ignore cette trame : mais enfin cédant à de nouveaux remords, il vient de rétracter l'ordre

sanguinaire, dans cette lettre dont il charge le vieillard, en lui recommandant de la porter promptement à Clytemnestre. « Que la fatigue ou le » sommeil n'arrêtent point tes pas à » l'ombre des bocages, ou sur le bord » d'un ruisseau ; observe sur-tout, à » l'entrée des routes qui se divisent, » si le char où est ma fille, n'aura » point passé vers les vaisseaux des » Grecs : considère jusqu'aux vestiges » des roues..... & si tu rencontres » le char, détourne toi-même les » coursiers, vers le chemin d'Ar-» gos. »

Le chœur, composé de femmes de Chalcis, termine l'acte ; il se retrace vingt rois à la tête d'une armée formidable, mille vaisseaux rangés dans le port d'Aulide. Ces femmes ont quitté l'Eubée & traversé l'Euripe, pour jouir de ce spectacle, & voir leurs maris qui servent dans l'armée : elles parlent des principaux chefs ; elles parcourent tous les armements des différentes parties de la Grèce. C'est un dénombrement dans le goût de celui de l'Iliade, & qui produit un bel effet, en prévenant le spectateur par le grand intérêt du sacrifice d'I-phigénie,

phigénie, de qui seule dépend le sort du formidable armement.

ACTE II. Le Vieillard chargé de porter la lettre, a été arrêté par Ménélas, qui la lui a arrachée avec violence : il paroît avec lui sur la scène. Agamemnon accourt à ses cris : dispute entre les deux frères, dont l'un veut ravoir la lettre, & l'autre ne la point rendre. Ménélas représente Agamemnon, comme un homme qui n'a point rougi de s'avilir, pour obtenir des suffrages du peuple, le commandement de l'armée, & qui parvenu au comble de ses vœux, est devenu fier & intraitable ; comme un ambitieux, qui, loin d'être alarmé de l'oracle de Calchas, s'y soumit volontairement, pour conserver le titre de roi des rois, le commandement de mille vaisseaux, & d'une armée prête à inonder les champs Troiens.

Agamemnon répond à ces reproches par d'autres. Selon lui, l'impatience de retrouver une femme aussi méprisable que la sienne, en sacrifiant à son amour tous les intérêts du sang, a fait perdre la raison à Ménélas. « C'est » dites-vous « mon ambition qui vous » choque ? mais ne voulez-vous pas » plutôt racheter une ingrate beauté

» aux dépens de la raison & de l'hon-
» neur ? Les plaisirs des méchants sont
» des plaisirs qui leur ressemblent....
» Poursuivez, tant qu'il vous plaira, la
» vengeance inique d'une perfide épou-
» se....mais il m'en coûteroit trop
» de larmes, si j'étois assez injuste pour
» livrer mon sang aux Grecs. Voilà
» nettement ma pensée ; si vous ne
» voulez vous rendre à la raison, je
» saurai soutenir mes droits. »

Un frère exhortant son frère à sacrifier sa fille, pour lui faire retrouver sa femme, sous prétexte cependant de servir la patrie, étoit un spectacle qui pouvoit plaire en Grèce ; mais qui feroit sur nous un effet contraire.

Sur ces entrefaites, on vient annoncer au Roi, que sa fille approche, accompagnée de sa mère & du petit Orestes : elles se reposent sur les bords d'une fontaine pure. Cette nouvelle est répandue dans l'Aulide : toute l'armée est accourue en foule autour de la princesse, qu'on croit arrivée pour un hymen, ou pour être présentée à Diane. Quelle est la douleur d'Agamemnon ! Il reste seul avec Ménélas. « Infortuné » père ! » s'écrie-t-il « que dis-tu ? qui » dois-tu plaindre d'abord ? Ah ! c'est

» par toi-même que tu dois commencer.
» Dans quels piéges le Destin t'a jeté !
» la cruelle fortune, plus vigilante que
» toi, a rompu toutes tes mesures,
» & tu n'oses pleurer ! Heureux ceux
» qu'elle a fait naître dans l'obscurité !
» elle leur laisse du moins la ressource
» de la plainte & des larmes ! Ce triste
» avantage nous est refusé. Esclaves de
» nos peuples, nous les avons pour
» tyrans ; Roi, je rougis de verser des
» pleurs ; & père déplorable, j'ai
» honte de n'en pas répandre. Comment
» aborder mon épouse ? que lui dire ?
» quel accueil lui ferai-je ? Elle m'a
» perdu, en arrivant en Aulide sans
» mon aveu ; mais enfin une mère
» n'a-t-elle pas droit de conduire sa
» fille à un hymen préparé, & de lui
» faire des présents convenables ? Hélas !
» en amenant ce qu'elle a de plus
» cher au monde, elle n'a que trop
» bien servi ma perfidie ! D'autre part,
» quel retour de tendresse, quand je
» songe à cette fille infortunée, &
» destinée, non plus à Achilles, mais
» à Pluton ? Je crois la voir à mes
» pieds, m'accabler de reproches &
» me dire : *Père barbare, est-ce là cet*
» *hymen que vous me prépariez ?*

» *puissiez-vous, puissent tous ceux qui*
» *vous sont chers, en célébrer un pareil!*
» Je m'imagine entendre le petit Orestes,
» qui crie d'une voix lamentable, sans
» savoir pourquoi. Ce n'est encore
» qu'un enfant.... Hélas! hélas! mal-
» heureux Paris! en quel gouffre
» de maux me précipite ton fatal
» hymen! »

La douleur dans laquelle Ménélas voit son frère, change tout-à-coup son cœur: ses entrailles sont émues, il mêle ses larmes aux siennes. « Non,
» je ne suis plus ce cruel Ménélas,
» qui vouloit vous persuader d'immoler
» votre fille.... il n'est pas juste que
» je sois satisfait, & que vous soyez
» malheureux... j'ai conçu le malheur
» d'un père réduit à égorger ses propres
» enfants; la pitié est entrée dans
» mon cœur à la seule pensée d'une
» fille de mon frère, égorgée sur les
» autels pour ma querelle: cessez donc,
» cessez de m'attendrir par vos pleurs;
» si un cruel oracle menace votre fille,
» je déclare que je n'y prends aucune
» part.....

Mais il n'en est plus temps: Calchas, Ulysse, toute l'armée s'opposeront au départ d'Iphigénie. La seule grace que

demande Agamemnon à son frère, c'est de veiller à ce que Clytemnestre ignore le fatal secret, jusqu'à ce que sa fille soit immolée. Il sort avec lui, après avoir recommandé au chœur, un silence inviolable. Ces femmes font des réflexions touchantes, sur l'amour & sur le bonheur attaché aux bonnes mœurs. « Heureux ceux qu'unit un » chaste & tranquille hymen, sous les » loix de la sage Déesse Vénus! La » fureur, au contraire, agite ceux » que Cupidon a blessés de ses flèches. » Ce Dieu aux tresses blondes, a deux » sortes de traits : par l'une, il fait le » bonheur de la vie; par l'autre, il y » jette le trouble & la confusion. » Ecartez, charmante Vénus, écartez » de nos cœurs, ces traits empoisonnés. » Quelque beauté & de chastes amours, » voilà tout ce que nous vous de- » mandons. Faites-moi goûter vos » douceurs, & garantissez-moi de votre » ivresse.

».... Les bonnes mœurs sont en » tout temps, un trésor inestimable : » la pudeur qui les produit, jointe à » la sagesse, apprend à connoître les » bienséances, & répand sur la vie » une gloire qui ne vieillit point....

» C'est toi, Paris, c'est ton funeste voyage dans la Grèce, qui » cause tous nos maux. Né sur le mont » Ida, tu conduisois les troupeaux de » ton père dans les gras pâturages. » Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe, » tu chantes des airs étrangers sur la » flûte Phrygienne..... Les Déesses » te font arbitre de leur beauté : » ton voyage en Grèce en est le prix ; » tu entres dans le palais d'Hélène ; » tu donnes & prends de l'amour : » amour fatal ! qui jette le désordre » dans la Grèce, & qui l'entraîne toute » entière sur des vaisseaux, à la ruine » de Pergame ! »

ACTE III. L'arrivée de Clytemnestre interrompt les chants du Chœur. La scène où cette Princesse descend de son char, avec sa fille & le petit Orestes, est de la plus grande naïveté. On y voit les tendres soins d'une mère pour que sa fille ne se blesse pas, pour que les chevaux n'épouvantent point le jeune enfant. Nous nous moquerions de tous ces détails, nous, qui nous piquons de ne plus trouver de noblesse dans l'expression des sentiments de la nature. Agamemnon arrive. « Me » seroit-il permis », demande Iphigénie

à sa mère « de l'embrasser après une
» si longue absence ?

» *Clytemnestre.* O mon époux & mon
» Roi, époux si justement révéré, vous
» nous voyez à vos ordres !

» *Iphigénie.* O mon père! ne vous
» offensez pas de ma hardiesse : une
» longue absence me donne droit à vos
» embrassements.

» *Agamemnon.* Embrassez-moi,
» ma fille ; je connois votre tendresse
» pour un père ; elle passe celle de
» mes autres enfants.

» *Iphig.* O mon père ! quelle est ma
» joie de vous revoir après un temps
» si long !

» *Agam.* Je puis vous dire la même
» chose ; la mienne n'est pas moindre.

» *Iphig.* Que votre tendresse vous a
» inspiré à propos le dessein de m'ap-
» peller en Aulide !

» *Agam.* Ah ! ma fille, j'ignore si
» je dois m'en féliciter.

» *Iphig.* Eh ! mon père, d'où vient
» cette froideur, après avoir paru me
» voir si volontiers ?... Des larmes vous
» échappent malgré vous.

» *Agam.* Que l'absence qui va nous
» séparer sera longue !

» *Iphig.* Quoi ! mon père, que dites-

» vous ?.... Laissez la guerre de Troie,
» & demeurez avec vos enfants.

» *Agam*. Plût aux Dieux ! mais non, » je ne puis ce que je veux, & c'est là » ma douleur.

» *Iphig*. Périssent les guerres & tous » les maux que produit Ménélas !

» *Agam*. Ils en perdront d'autres, » après m'avoir perdu.

» *Iphig*. Quelle raison vous arrêtoit » si long-temps en Aulide, Seigneur ?

» *Agam*. La même qui m'empêche » encore d'en faire sortir l'armée.

» *Iphig*. Où dit-on qu'habitent les » Phrygiens ?

» *Agam*. En des lieux où, plût » au Ciel, Paris ne fût jamais né !

» *Iphig*. Vous allez donc traverser » les mers & m'abandonner ?

» *Agam*. Non, ma fille, vous m'ac- » compagnerez.

» *Iphig*. Ah ! que je me croirois heu- » reuse, si la bienséance me permettoit » de m'embarquer avec vous !

» *Agam*. Quel souhait formez-vous ! » Oui, ma fille, vous passerez les eaux, » n'en doutez point : alors vous pourrez » vous souvenir d'un père.

» *Iphig*. M'embarquerai-je seule, ou » avec la Reine ?

» *Agam.* Seule, sans votre père ni » votre mère.

» *Iphig.* J'entends votre pensée ; vous » me destinez un hymen ailleurs.

» *Agam.* N'en demandez pas davan- » tage : la bienséance veut que vous » ignoriez mes desseins.

» *Iphig.* Revenez donc au plus tôt » victorieux de la guerre de Phrygie.

» *Agam.* Un sacrifice différera mon » départ.

» *Iphig.* Le secret de ce spectacle sacré » est réservé aux Prêtres ; je ne demande » point ce que c'est.

» *Agam.* Vous le saurez, ma fille : » vous y serez, & peu loin de » l'autel.

» *Iphig.* Y chanterons - nous des » hymnes ?

» *Agam.* (*à part.*) Elle est heureuse » au moins, de ne pas m'entendre, & » j'envie son bonheur..... Retirez-vous, » Iphigénie ; allez vous renfermer avec » vos femmes. Le plaisir de vous em- » brasser me coûte bien cher, puisqu'il » doit être suivi d'une triste & longue » séparation. (*à part.*) O jeunesse ! » ô beauté, dignes d'un meilleur sort ! » ô Troie ! ô Hélène, quels maux » avez-vous enfantés ! C'en est trop ;

» je me tais. Mes yeux se remplissent
» de pleurs malgré moi, quand je t'em-
» brasse. Adieu, retire-toi. »

Agamemnon resté seul avec Clytemnestre, veut lui faire croire que les larmes qu'il répand, sont dûes à la douleur de voir sa fille se séparer de lui, pour suivre Achilles. Sous prétexte que la cérémonie nuptiale se fera en présence de l'armée, & qu'il ne convient pas aux femmes d'y paroître, il prie son épouse de ne s'y pas trouver.

« *Clytem.* Où voulez-vous donc que
» soit alors la mère d'Iphigénie ?

» *Agam.* A Argos; partez, retournez
» vous renfermer avec vos filles.

» *Clytem.* Que je parte! que j'aban-
» donne Iphigénie! & qui donc portera
» le flambeau nuptial ?

» *Agam.* Moi.

» *Clytem.* Vous! la bienséance le
» défend, vous ne l'ignorez pas.

» *Agam.* La bienséance défend aussi
» que vous paroissiez au milieu d'une
» armée.

» *Clytem.* Elle veut qu'une mère
» présente sa fille à son époux.

» *Agam.* Elle veut que vos filles
» qui sont à Argos, ne demeurent
» pas plus long-temps sans vous.

»*Clytem.* Beau sujet de précipiter
»mon retour! ne sont-elles pas ren-
»fermées dans le palais?

» *Agam.* Madame, c'en est trop:
»je le veux, partez, obéissez.

» *Clytem.* Non, je ne partirai pas;
»j'en jure par la Déesse d'Argos. Les
»soins d'un père vous regardent; laissez-
»moi en partage ceux d'une mère.
»Adieu. »

Le Roi, qui n'espère plus d'écarter son épouse, va conférer avec Calchas sur le remède qu'on doit apporter aux maux de la Grèce, sur les desirs de Diane, & sur ses propres malheurs. Le Chœur s'entretient du siège de la ville de Priam: il se représente l'armée acharnée au carnage, égorgeant les Troiens, & causant bien des sujets de larmes à leurs épouses & à leur Reine.

ACTE IV. Achilles, ignorant tout ce qui se passe au sujet d'Iphigénie, vient pour demander un entretien à Agamemnon, sur les retards qu'éprouve l'armée. Clytemnestre survient. « Généreux fils »de Thétis » lui dit-elle « votre voix
» a passé jusqu'à moi dans ce palais,
»& je suis sortie pour venir à votre
»rencontre. »

« *Achilles*. O saintes loix de la pudeur ! » une femme d'une si rare beauté en » ces lieux ! que vois-je ?

» *Clytem*. Je m'étonne peu de n'être » pas connue d'Achilles, qui ne m'a » point encore vue, & je lui sais » gré de prendre les intérêts de la » pudeur.

» *Ach*. Mais, Madame, qui êtes-» vous ? pourquoi venir en des lieux » où l'on ne voit que des gens » armés ?

» *Clytem*. Apprenez, pour vous » rassurer sur mon arrivée en Aulide, » que je suis Clytemnestre, fille de » Léda, & femme d'Agamemnon.

» *Ach*. Pardonnez, Madame, à mon » respect ; vous savez qu'il ne m'est » pas permis de vous entretenir ici ; » je me retire.

» *Clytem*. Quoi donc ? qui vous » oblige à m'éviter ? Recevez, en tou-» chant cette main, le gage heureux de » l'hymen que nous allons célébrer.

» *Ach*. Que dites-vous, Madame ? » je respecte trop Agamemnon votre » époux.....

» *Clytem*. Que voulez-vous dire ? La » coutume n'autorise-t-elle pas cette » cérémonie & ce gage, puisque vous » devez épouser ma fille ? »

Achilles tombe dans une étrange surprise, lorsqu'il entend parler de cet hymen : celle de Clytemnestre n'est pas moindre, en apprenant qu'il n'y a jamais songé, & qu'on la trompe. Ils n'en peuvent soupçonner la cause, lorsque le vieillard vient leur dévoiler tout le mystère.

A cette affreuse nouvelle, Clytemnestre ne rougit point d'embrasser les genoux d'Achilles. « Je suis mère, & » je parle en faveur d'une fille ; laissez-» vous toucher par des noms si chers. » C'est votre épouse ; hélas ! elle a dû » l'être, & vainement je m'en suis » flattée : mais enfin, c'est pour vous que » je l'ai amenée, pour vous que je l'ai cou-» ronnée de fleurs. Triste effet de mes » soins ! j'ai couronné la victime, & je » la conduis à la mort !... Vous êtes seul » en ces lieux notre asyle, notre ami & le » Dieu que j'implore... Osez nous prêter » une main secourable, & nous sommes » sauvées ; si vous nous abandonnez, » c'en est fait d'Iphigénie & de moi. »

Le cœur d'Achilles est ému : on a d'ailleurs abusé de son nom ; son honneur est intéressé à tirer vengeance de cette injure. Il promet de prendre la défense d'Iphigénie : il exhorte sa mère

à tenter, avant tout, de fléchir Agamemnon par ses prières. « Je ne m'éloigne pas de ces lieux, Madame : je » paroîtrai quand il en sera temps ; je » vous épargnerai le chagrin & la » confusion de porter vos larmes au » milieu d'une armée. »

Le chœur compare l'hymen de Thétis, avec celui de la fille d'Agamemnon. Rien de plus brillant que la première de ces fêtes, dont il fait un tableau agréable : « pour vous, triste Iphigénie, » les Grecs vous couronneront de fleurs » & de bandelettes : ils enfonceront le » couteau sacré dans votre sein ; votre » sort sera semblable à celui d'une » tendre genisse sortie du fond d'une » grotte, errante sur les montagnes, » & nourrie au son des instruments » champêtres. Ainsi, élevée dans les » bras d'une mère qui vous destinoit un » doux hymen chez les Argiens, vous » serez leur victime. Quel pouvoir » auront alors, pour vous défendre, » les charmes de la pudeur & de la » vertu ? hélas ! dans le siècle où nous » vivons, l'impiété est en crédit : elle » va tête levée, tandis que la vertu est » foulée aux pieds. L'injustice triomphe » de l'équité ; & voilà ce qui doit faire

» craindre à tous les mortels la colère
» vengeresse des Dieux. »

Acte V. Clytemnestre sort du palais, après avoir fait d'inutiles efforts pour trouver son époux. Il paroît enfin, & ignorant que la Reine est instruite, il lui dit d'envoyer sa fille seule avec lui, au lieu du sacrifice.

« *Clytem.* Vos paroles sont justes;
» mais comment nommer votre con-
» duite? Sortez, ma fille, paroissez:
» vous savez les desseins d'un père, il
» suffit: apportez sous vos voiles, Orestes
» votre frère. La voici, Seigneur,
» prête à vous obéir: écoutez-la, je
» parlerai ensuite sur ses intérêts & les
» miens. »

Agamemnon voit sa fille verser des larmes: il voit le trouble de la mère, & est effrayé: « Parlez » lui dit la Reine; « avez-vous résolu, cruel, d'égorger
» votre fille & la mienne «? Il ne sait que répondre, & s'apperçoit qu'il est trahi. Clytemnestre l'accable de reproches. « Si l'on vous demande
» pourquoi vous immolez ma fille,
» dites-moi, que pourrez-vous répon-
» dre? Vous gardez le silence! je
» vais parler pour vous. C'est afin de
» rendre Hélène à Ménélas. Il est beau

» en effet de payer le retour d'une » ingrate, du sang innocent de nos en» fants ; & de racheter ce que nous » haïssons le plus, par ce qui nous reste » de plus cher. Ah ! cruel, si la guerre » de Troie te contraint de m'abandon» ner, si ton absence dure, quels seront » mes sentiments dans ma triste soli» tude, quand je redemanderai vainement » Iphigénie aux lieux qu'elle habitoit ! » quand je la chercherai dans l'appar» tement de mes filles, privées pour » jamais de la revoir ! *O ma fille, ma » chère fille, m'écrierai-je, c'est ton » père, oui ton père seul qui t'a fait » périr !*.... Vous immolerez votre » fille ! & quelles prières ferez-vous » aux Dieux en la sacrifiant ? que leur » demanderez-vous donc, si vous égor» gez vos enfants ?... Revenu dans » Argos, irez-vous les embrasser ces » enfants ?.... Qui d'entr'eux osera » regarder un père qui les assassine de » sang-froid ?... Répondez à mes » raisons, si vous les trouvez peu justes : » si vous en sentez la force & l'équité, » rendez-moi, rendez-vous Iphigénie. »

L'infortunée Princesse prend enfin la parole, pour essayer de toucher son père qui est demeuré dans le silence.

« O mon père ! si j'avois l'éloquence
» d'Orphée & l'art d'enchanter les ro-
» chers pour les forcer à me suivre ; si
» j'avois le talent d'attendrir les cœurs
» par mes paroles, j'aurois recours à
» ce moyen pour toucher un père :
» mais, hélas ! je n'ai d'autre éloquence
» que celle de mes larmes ; je verse des
» pleurs, c'est tout ce que je puis. Sup-
» pliante à vos pieds, je n'ai pour
» ma défense que le titre de votre fille.
» Ne me ravissez pas le jour que j'ai
» reçu de vous, tandis que je puis en
» goûter la douceur, & ne me forcez
» pas, avant le temps, de voir la région
» des morts. C'est moi qui la première
» vous appellai du doux nom de père,
» & que vous honorâtes du tendre nom
» de fille : c'est moi qui, passant la
» première dans vos bras, épuisai la
» tendresse paternelle par mille caresses
» réciproques. Hélas ! vous me disiez
» alors : *ô ma fille ! aurai-je un jour*
» *le bonheur de te voir florissante &*
» *révérée dans la maison d'un époux*
» *heureux & digne de moi !* Attachée
» à votre sein, & baisant cet auguste
» visage que je touche à présent de
» mes mains : *ah ! mon père, disois-*
» *je à mon tour, mon tendre père,*

» *jouirai-je du plaisir de vous recevoir,*
» *un jour dans mon palais, & de*
» *rendre à votre vieillesse, la reconnois-*
» *sance dûe à une pénible éducation?*
» Ces doux entretiens sont toujours
» présents à mon esprit : hélas ! ils sont
» sortis de votre mémoire; & vous ne
» songez plus qu'à me donner la mort.
» Ah ! Seigneur, quittez cette affreuse
» pensée, je vous en conjure par les
» manes de Pélops & d'Atrée ; par
» une mère qui m'a enfantée avec dou-
» leur, & qui souffre à mon sujet les
» douleurs plus vives d'un second en-
» fantement. Que m'importe l'hymen
» de Paris & d'Hélène, auquel vous
» me sacrifiez ? Jettez du moins un
» regard sur moi ; pourquoi détourner
» les yeux ? laissez-moi jouir de votre
» vue & de vos embrassements. Si mes
» prières ne vous fléchissent point, que
» j'emporte du moins en mourant, ce
» dernier gage de votre amour. Ton
» enfance, ô mon frère, me sera d'un
» foible secours : aide-moi cependant
» de tes larmes, pour émouvoir un
» père ; sauve-moi du trépas. Oui, un
» âge si tendre est susceptible de sen-
» timent & de compassion. Vous le
» voyez, mon père ; sans pouvoir expri-

» mer ce qu'il sent, ce tendre enfant
» vous sollicite en ma faveur. Laissez agir
» l'amour & la pitié; nous vous en
» conjurons par votre auguste visage.
» Vous voyez à vos genoux deux sup-
» pliants bien chers, l'un encore enfant,
» l'autre à la fleur de l'âge: les rebu-
» terez-vous? Enfin, pour faire évanouir
» tous vos prétextes, songez que rien
» n'est plus cher aux mortels que la
» vie, rien de plus affreux que la
» mort. La fureur seule peut rendre
» celle-ci souhaitable. Une vie malheu-
» reuse est même plus prisée qu'une
» glorieuse mort. »

Agamemnon est attendri; mais la raison d'Etat l'emporte dans son cœur, sur la voix de la nature. S'il élude l'oracle, l'armée furieuse viendra l'égorger dans Argos, lui, sa femme & ses filles. « Au reste, ma fille, ce n'est
» point Ménélas qui m'asservit à ses
» projets;... c'est à la Grèce que je vous
» immole: je le fais à regret; mais il
» faut céder à la nécessité: il faut ache-
» ter la liberté publique au prix de ma
» tendresse & de votre sang, pour
» apprendre aux Barbares, que les Grecs
» ne laissent pas les ravisseurs impunis. »

Iphigénie reste avec sa mère, & le

chœur continue de déplorer son sort.

Tel est le langage de la nature, & qu'on n'applaudiroit peut-être plus à Paris; non qu'on y soit moins attaché à la vie qu'à Athènes, mais parce qu'on y aime mieux l'héroïsme, du moins sur le théâtre. Les anciens imitoient la nature; & dans une jeune princesse, l'amour de la vie doit lui inspirer le discours que nous venons d'entendre, plutôt que des tirades héroïques. La nature parle en elle, avant l'amour de la patrie; mais après lui avoir accordé ses premiers sentiments, elle en reprend de plus élevés. « Elle accepte si généreusement le tré- Tom. 5, p. 496.
» pas » dit le P. Brumoy; « elle refuse » avec tant de constance le secours » d'Achilles, elle fait les préparatifs du » sacrifice, & se livre enfin avec tant » de grandeur d'ame, que les premiers » mouvements de la nature, & les sou» pirs même qui lui échappent dans » ses derniers adieux, ne font que re» lever son héroïsme. Ce mélange de » foiblesse & de courage, est certai» nement la méchanique secrète de la » tendresse du théatre, & l'instrument » poétique qui fait couler les larmes » des spectateurs. »

Iphigénie, en voyant arriver Achilles,

veut s'enfuir : ſa mère la retient. On n'entend que cris confus dans l'armée; tous demandent le ſacrifice de la princeſſe: le fils Pélée, en voulant s'oppoſer à ces clameurs, a lui-même été en danger d'être victime de leur aveugle fureur : ſes ſoldats ont été les premiers à ſe ſoulever contre lui. Cependant il ſera le défenſeur d'Iphigénie, avec quelques fidèles amis qui lui reſtent. La jeune princeſſe rejette les offres du héros, en louant ſa générosité ; elle eſt réſolue de mourir. Toute la Grèce a les yeux attachés ſur elle : ſa mort vengera l'enlèvement d'Hélène, & empêchera les Barbares d'oſer à l'avenir porter leurs profanes mains ſur les femmes Grecques : « je » les ſauverai toutes en mourant ; libé» ratrice de la Grèce, ce beau nom » rendra ma gloire digne d'envie. Dois» je après tout, ſi fort regretter le jour? » Vous me l'avez donné » dit-elle à Clytemneſtre « moins pour vous que » pour la patrie. Combien de Grecs » armés ſur terre & ſur mer, touchés » des malheurs de la Grèce, oſeront » combattre & mourir pour elle ! & » moi, lâchement avare de mon ſang, » j'arrêterois ſeule une ſi noble entre-

» prise ! .... Et si Diane veut qu'on » m'immole, foible mortelle, pourrai-» je résister à une Déesse ? Soyons » donc la victime de la patrie. Je me » dévoue, Grecs, me voici prête ; » sacrifiez-moi, & renversez Troie ; » vos trophées feront ma gloire, & » me tiendront lieu pour toujours, » d'hymen, d'époux, & de postérité.... »

Achilles ne peut blâmer de si nobles sentiments, mais il va se placer avec ses soldats proche de l'autel, prêt à devenir le libérateur d'Iphigénie, si la vue du fer menaçant ébranle sa résolution.

« *Iphigénie* (*à sa mère.*) Vous vous » taisez, Madame, & vos yeux sont » baignés de pleurs.

» *Clytemnestre.* Malheureuse ! n'ai-» je donc pas sujet de pleurer !

» *Iphig.* Ne m'attendrissez pas, son-» gez plutôt à m'affermir ;... mais, Ma-» dame, accordez-moi une grace.

» *Clytem.* Parlez ; puis-je vous rien » refuser ?

» *Iphig.* Que ni vos cheveux indigne-» ment coupés, ni vos voiles, ni vos » vêtements n'annoncent le regret de » ma mort.

» *Clytem.* Que dites-vous ? hélas ! » mère dénaturée, je ne ferois pas

» éclater la douleur de vous avoir
» perdue !

» *Iphig.* Vous ne me perdez point :
» je vivrai toujours, & ma gloire
» rejaillira sur vous.

» *Clytem.* Je ne pleurerois pas ma
» fille descendue au tombeau !

» *Iphig.* Il n'en est point pour moi.

» *Clytem.* Eh quoi ! ne mourrez-
» vous point ?

» *Iphig.* L'autel de la Déesse me ser-
» vira de monument.

» *Clytem.* Hé bien ! ma fille, je ferai
» ce que vous souhaitez.

» *Iphig.* Regardez-moi, Madame,
» comme l'heureuse libératrice de la
» Grèce.

» *Clytem.* Que dirai-je en votre nom
» à vos tristes sœurs ?

» *Iphig.* Ne souffrez pas non plus que
» leur douleur paroisse sur leurs vête-
» ments.

» *Clytem.* Mais quelle agréable pa-
» role leur porterai-je de vous ?

» *Iphig.* Que je les embrasse. Quant
» au jeune Orestes, élevez-le avec ten-
» dresse.

» *Clytem.* Embrassez-le pour la der-
» nière fois.

» *Iphig.* Cher enfant, tu m'as servie

» autant qu'il a été en ton pouvoir.

» *Clytem.* De retour à Argos, que » ferai-je pour vous ?

» *Iphig.* Chérissez mon père, & votre » époux.

» *Clytem.* Ah ! il mérite d'essuyer » les plus grands malheurs pour ven» ger votre mort.

» *Iphig.* C'est malgré lui & pour la » Grèce qu'il m'a perdue.

» *Clytem.* Dites par artifice ; dites » d'une manière indigne du sang d'Atrée.

» *Iphig.* Qui va me conduire à l'autel? » Victime volontaire, je n'attendrai » pas qu'on m'y traîne.

» *Clytem.* Je vous y accompagnerai.

» *Iphig.* Non, ma mère.

» *Clytem.* Je m'attache à vos vête» ments.

» *Iphig.* Ma mère, accordez-moi cette » grace ; restez, il le faut & pour vous » & pour moi. Que quelqu'un des » officiers de mon père m'accompagne » jusqu'à la prairie consacrée à Diane, » où je dois être immolée.

» *Clytem.* Tu pars donc, ô ma fille!

» *Iphig.* Pour ne plus revenir.

» *Clytem.* Tu abandonnes une mère!

» *Iphig.* Et pour aller à la mort, que » je n'ai pas méritée.

» *Clytem.*

» *Clytem.* Arrête ; ne m'abandonne » pas.

» *Iphig.* Je ne veux plus prolonger » vos douleurs. »

Elle sort, en priant les jeunes filles de chanter des hymnes en l'honneur de Diane, & en laissant paroître encore quelqu'amour de la vie, mais bientôt étouffé par celui de la patrie.

Le chœur demeure sur le théatre, où il s'occupe du sacrifice de la jeune princesse. Un envoyé paroît, qui appelle Clytemnestre, pour lui raconter les prodiges dont il a été le témoin. Iphigénie, conduite par toute l'armée, étoit arrivée au bois & à la prairie de Diane : les Grecs s'assemblent autour d'elle ; Agamemnon est présent au sacrifice ; il gémit, il détourne la vue, il verse des larmes, & se couvre le visage de sa robe. Achilles est aussi à l'autel ; il prie Diane d'accepter la victime, & de daigner, en faveur du sang qui va couler sur ses autels, accorder aux vœux des Grecs, une heureuse navigation & la prise de Troie. Calchas frappe ; Iphigénie disparoît, & en sa place, on voit une biche d'une taille extraordinaire, étendue à terre & encore palpitante. Clytemnestre craint

qu'on n'ait inventé ce prodige, pour mettre fin à ses regrets. Agamemnon lui-même vient confirmer à la reine, le récit de l'envoyé. « Cessez d'être » inquiète sur le sort de votre fille, » Madame ; elle jouit, n'en doutez » point, du commerce des Dieux. » Prenez cet enfant, & retournez à » Argos ; la flotte se dispose à partir : » recevez dès ce moment mes adieux ; » nos entretiens seront plus longs à mon » retour de Troie ; partez & vivez » heureuse. »

L'impression que fit cette tragédie sur le théatre d'Athènes, dût être d'autant plus grande, que l'opinion populaire des Grecs, attribuoit au sacrifice d'Iphigénie, la gloire que leurs pères s'étoient acquise devant Troie. Mais elle plaira toujours à ceux qui n'ont point perdu le goût de la simple nature, & qui croient, malgré le ton de philosophie règnant, qu'une jeune fille peut encore, à vingt ans, aimer la vie ; & que le sacrifice qu'elle en fait, l'honore d'autant plus, qu'il lui coûte davantage.

Sophocles avoit trouvé un émule digne de lui, si les poëtes pouvoient être rivaux sans jalousie : Euripides se

brouilla avec lui dès sa jeunesse; mais si l'on peut ajouter foi aux lettres de ce dernier, ils s'unirent depuis d'une sincère amitié.

Euripides pouvoit se venger de Sophocles en essayant de le surpasser; mais comment repousser les plaisanteries d'un Aristophanes, & des autres poëtes comiques, qui divertissoient le peuple à ses dépens? Il est difficile de résister à un adversaire qui se fait écouter avec plaisir, & qui peut immoler devant tout un peuple, son ennemi en un moment. Euripides aima mieux céder à l'orage, que de lutter contre: il se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui s'étoit acquis l'affection des gens de lettres, en leur procurant un séjour agréable dans ses Etats. Aristophanes, en parlant du poëte Agathon, qui avoit aussi cherché une retraite chez ce Prince, disoit qu'il étoit allé aux festins des bienheureux.

Ælian. v.-h. l. 13. c. 4.
Schol. Aristoph. in Ran. act. 1. sc. 2.

Le roi de Macédoine accabla Euripides de présents. Ce poëte passoit pour très-désintéressé. Un courtisan demanda un jour au Prince, dans un repas, la coupe d'or dans laquelle il

Plut. de vitioso pud. buvoit. Archélaüs ordonna de la porter à Euripides qui étoit à table. « Vous » méritez » dit-il au courtisan « de » la demander & d'être refusé, & » lui, de la recevoir sans l'avoir de- » mandée ». C'est ainsi qu'il convient aux princes de donner, & aux gens de lettres de recevoir. Euripides n'eut point à se reprocher, la bassesse avec laquelle il n'est que trop ordinaire que les artistes courent après la fortune; il étoit même scrupuleux à cet égard. Archélaüs le querelloit un jour en plaisantant, de ce qu'il ne lui avoit fait aucun présent le jour de sa naissance. « Vous donner » repartit le poëte « seroit vous demander »: aussi n'étoit-il pas obligé de payer en flatteries, des bienfaits extorqués. Archélaüs lui témoignoit un jour le desir qu'il auroit d'être célébré dans une de ses pièces. « A Dieu ne plaise » lui répondit ingénieusement le poëte « qu'il » vous arrive jamais rien qui vous » rende le sujet d'une tragédie »! Avec un tel désintéressement, avec tant de grandeur dans l'ame, Euripides étoit digne de l'asyle qu'il s'étoit choisi.

Ce grand homme, après trois années de séjour en Macédoine, fut déchiré,

à l'âge de 75 ans, par des chiens furieux, qu'un poëte, jaloux de sa gloire, fit, dit-on, lâcher contre lui.

Toute la Grèce fut touchée de cette mort : Sophocles donna des larmes à son rival ; il commanda à ses acteurs de paroître sur la scène, sans couronnes, & revêtus d'habits lugubres. Philémon en fut si touché, qu'il s'écria : « si j'étois assuré que les morts » conservassent le sentiment, je me pri» verois de la lumière, pour aller jouir » de la présence de mon ami ». Les Athéniens firent demander les cendres d'Euripides ; mais les Macédoniens les refusèrent constamment. Archélaüs voulut éterniser sa mémoire par un magnifique tombeau, & Athènes fut obligée de se contenter d'un cénotaphe, sur lequel elle fit graver le nom du poëte. A. Gell.

« Il est certain » dit l'auteur du théatre des Grecs « que, malgré la » comédie d'Aristophanes, intitulée les » *Grenouilles*, où cet ancien comique, » contemporain des auteurs de la tra» gédie, traite assez cavalièrement nos » trois poëtes, on rendit alors & » depuis, tant à leurs ouvrages qu'à » leur mémoire, des honneurs très- T. 1. p. 194 & 195.

» distingués. On leur érigea des statues » par édit, & l'on conserva leurs ou» vrages, la plupart autographes, dans » les archives publiques. Ce fut appa» remment ceux qu'un roi d'Egypte » voulut avoir, au rapport de Ga» lien, sur-tout les manuscrits d'Euri» pides, qui contenoient soixante» quinze tragédies, pour embellir sa » bibliothèque Alexandrine. Il les de» manda aux Athéniens qui les refusè» rent : il leur refusa à son tour, des » bleds dans un besoin, jusqu'à ce » qu'ayant enfin reçu ce qu'il deman» doit, il oublia le refus & la mau» vaise grace du présent, témoigna » noblement sa reconnoissance, & per» mit aux marchands d'Athènes d'em» porter autant de bled qu'il leur plai» roit, sans payer le tribut ordinaire. »

Prix proposés aux Poëtes.

Dès les temps les plus reculés, la Grèce avoit offert des prix aux combats de l'esprit. Ces moyens d'entretenir l'émulation & l'ardeur, parmi ceux qui se sentoient des talents, devinrent plus nécessaires à mesure que le goût s'épura, & que les Grecs accordèrent à ces exercices, un même dégré d'attention, qu'aux exercices du corps. On ne convenoit

pas du temps où les poëtes avoient été admis à disputer le prix dans les jeux solemnels, qui se célébroient en l'honneur des Dieux & des Héros: mais, s'il est vrai qu'Acaste, aux funérailles de Pélias son père, proposa un prix poétique, que Sibylla remporta, cet usage remonte à des siècles très-reculés. Il est fait mention d'un poëme composé par Aristomaque, qui est qualifié de vainqueur aux jeux isthmiques, & l'on connoît plusieurs poëtes anciens, couronnés aux jeux pythiques. De toute antiquité, les poëtes combattoient à Athènes auprès du tombeau de Thésée. Cinq fois Pindare avoit été vaincu à Thèbes par la fameuse Corinne, & l'on montroit à Tanagre, dans le lieu d'exercice, le portrait de cette belle & savante femme, la tête ceinte d'un ruban, marque de ses victoires sur le prince de la poésie lyrique.

Plut. symp. 5. quæst. 2. Id. de Musie.

Plut. in Min.

Ælian.

Pausf. l. 9. c. 22.

Ces disputes littéraires ne furent d'abord, ni aussi communes, ni aussi célèbres que celles consacrées aux exercices du corps. Dans l'enfance des sociétés, on a plus besoin de bras que de têtes; mais lorsque la gymnastique fut dégénérée en un frivole amusement, Euripides eut raison de trouver mauvais,

que l'on couronnât des athlètes inutiles, au préjudice des hommes dont les talents servoient la patrie. Cependant, au temps de ce poëte, les combats entre les tragiques, étoient très-ordinaires; mais ces victoires n'avoient rien de comparable à l'éclat des victoires athlétiques.

Les Athéniens établirent, pour les pièces dramatiques, un concours où les auteurs tragiques étoient obligés de se présenter avec ce qu'on nommoit *Tétralogie*; c'est-à-dire, trois tragédies accompagnées d'une satyre. Ces combats, plus anciens peut-être qu'Eschyle, mais qui ne devinrent célèbres que sous ce poëte, semblent n'avoir été en usage que pendant un siècle (*a*).

Plut. in Solon. Marm. ep. 49.

Il paroît que le théatre d'Athènes ne s'ouvrit d'abord que deux fois l'année;

Schol. Aristoph. Ach. v. 503.

(*a*) Consultez les *Recherches* de l'Abbé du Resnel, *sur les combats & les prix proposés aux poëtes & aux gens de lettres*, tom. 13 des Mém. de l'Acad.; ainsi que les *Remarques* de M. l'Abbé Barthélemi, *sur le nombre des pièces qu'on représentoit dans un même jour, sur le théatre d'Athènes*, tom. 39 de la même Collection.

aux Dionysiaques de la ville, qu'on célébroit au printemps, & aux fêtes Lénéennes ou des *Pressoirs* : on y joignit ensuite les Dionysiaques du Pirée, la Fête des Chytres : les Panathénées admirent aussi ces combats.

Demosth. in Mid.
Laërt. in Plat.
Suid.

Dans toutes ces solemnités, consacrées à Bacchus, à l'exception des dernières, dont Minerve étoit l'objet, les poëtes se disputoient le prix de la tragédie ou de la comédie. Des juges, au nombre de cinq, que l'on tiroit au sort immédiatement après la représentation des pièces, adjugeoient le prix. Ils avoient des places distinguées au théâtre; souvent leurs suffrages étoient entraînés par les suffrages, ou plutôt par les cris des spectateurs; car, au silence qui règna d'abord sur le théâtre, succédèrent les cris, le bruit des sifflets ou des applaudissements. Cet abus étoit même ancien, lorsque Sophocles, encore fort jeune, donna sa première pièce, & osa disputer le prix à Eschyle : la chaleur & la brigue des spectateurs partagés entre lui & ses concurrents, ne permirent pas à l'Archonte de tirer les juges au sort.

Hesych.
Argument. Med. Eurip.
Poll. l. 3. c. 30.
Plat. de leg. l. 3.
Plut. in Cimon.

Voici un fait qui prouve qu'un juge

ment, ne précédoit point la représentation solemnelle des pièces.

Demosth. in Mid.

Un Chorège avoit choisi pour conduire le chœur dont il s'étoit chargé, un certain Sanion: les autres Chorèges craignant sans doute son habileté, vouloient l'exclure, sous prétexte qu'il avoit été condamné comme déserteur; mais, quand le théatre fut rempli, & que le peuple fut assemblé pour être témoin du combat, ils n'osèrent plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions.

Suid. Plut. Ælian. A-Gell.

Il est certain que les Athéniens représentoient dans quelques-unes de leurs fêtes, huit ou même douze tragédies, & peut-être trois ou quatre comédies; mais il ne l'est pas moins, que les fêtes duroient plusieurs jours. On sait qu'un acteur, nommé Polus, à l'âge de 70 ans, avoit joué dans huit tragédies en quatre jours. Dans les Lénéennes, il est vrai, qui ne duroient qu'un jour, il y avoit un concours de comédies, &, suivant un décret d'Evégore, un de tragédies; mais il faut observer, qu'alors il n'étoit plus question de *Tétralogies*; ainsi il faut réduire le nombre des tragédies à celui des concurrents, qui étoit communé-

Plut. an Seni &c.

Demosth. in Mid.

ment de deux ou de trois. Sophocles fut le premier qui se contenta d'opposer une pièce à une autre pièce. Il avoit assez approfondi ce genre d'écrire, pour en connoître toutes les difficultés : si tous les poëtes tragiques eussent suivi cet exemple, ils eussent moins composé, mais peut-être mieux. On sait combien leur verve étoit fertile, & ce n'est point par le petit nombre de pièces des trois auteurs qui nous restent, qu'on peut juger de celles qui sont perdues ; peut-être est-ce à leur excellence, que les premières doivent d'avoir survécu aux outrages du temps. Suid.

Malgré cette réduction, il est difficile de concevoir, comment, dans un jour d'hiver, & où les Athéniens se livroient sans réserve au plaisir de la table, on pouvoit représenter tant de pièces sur un même théatre. Il s'ouvroit, à la vérité, de très-bonne heure : les auteurs pouvoient retrancher dans les chœurs, à la représentation, un certain nombre de vers, qu'ils rétablissoient ensuite ; les *Satyres* d'ailleurs, n'étoient environ que la moitié des tragédies, s'il est permis de juger de toutes, par le Cyclope d'Euripides, qui ne contient que 705 vers. Mais ces raisons Æschin. in Ctesiph.

ne suffisent point encore, pour faire saisir la manière dont se faisoient ces concours, & juger du nombre des pièces qu'on y admettoit ; à moins de dire que celles qu'on trouvoit mauvaises, tomboient avant la fin de la représentation ; ce dont néanmoins on n'a point de preuves.

Vatry. L'usage des *Tétralogies* remontoit peut-être très-haut ; peut-être demandoit-on anciennement aux poëtes qui venoient disputer le prix aux fêtes de Bacchus, trois pièces dithyrambiques, & une chanson burlesque ; ce qui aura pu faire naître l'idée de la tétralogie. Ce n'est pas que le poëte fût obligé de donner toujours une Satyre pour quatrième pièce : Eschyle, qui avoit composé un si grand nombre de tragédies, ne fit que peu de Satyres. Quelquefois les trois tragédies, auxquelles on donnoit aussi le nom de *Trilogies*, quand on les considéroit seules, rouloient sur une même histoire, & portoient un nom commun. Ainsi Eschyle avoit composé une tétralogie de l'Agamemnon, des Coëphores & des Euménides, qu'on appella l'*Orestée*. Nous avons encore ces trois pièces ; mais le drame satyrique intitulé *Protée*, ne se

Schol. Arist-oph. in Ran.

trouve plus. On connoît encore le titre de deux *tétralogies*, dont les trois tragédies avoient quelque rapport. Mais d'autres fois, elles n'en avoient aucun; comme celle d'Eschyle, composée du Phinée; des Perses, du Glaucus de Potnie, & du Prométhée.

Ælian. v. hist. l. 2. c. 8.

Le spectacle Satyrique tenoit le milieu entre la tragédie & la comédie. Des sentences assez relevées, des discours étudiés, d'assez beaux traits de morale, mêlés à des bouffonneries qui en gâtent le sérieux & le délicat, du merveilleux outré; du bizarre; tels furent ces drames, beaucoup moins intéressants pour nous, que pour les Athéniens, qui y trouvoient mille allusions délicates, dont il ne nous reste que l'envelóppe.

Satyres.

Pratinas passe pour l'inventeur de la satyre. La tragédie, en se perfectionnant, s'étoit débarrassée des indécences qui la déshonoroient: les chansons libertines, les discours lascifs des satyres, n'en souilloient plus la majesté; mais ils donnèrent naissance à un genre particulier qui retint le nom de ces personnages.

Le *Cyclope*, où l'on retrouve les sentences d'Euripides, qui en est

l'auteur, & ce ton de philosophie qui le distingue, a tout l'attirail qu'on doit supposer à ces êtres bizarres. L'action est moitié sérieuse, moitié burlesque : les satyres sont couverts de peaux de chèvres, avec des masques grotesques. « Les personnages sont » Polyphême, Ulysse, un Silène, & » un chœur de Satyres. L'action est » le danger d'Ulysse dans l'antre du » Cyclope, & la manière dont il » s'en tire. Le caractère du Cyclope » est l'insolence, & une cruauté féroce ; » le Silène est badin à sa manière, » mauvais plaisant, quelquefois ordurier. » Ulysse est grave & sérieux, paroissant » quelquefois se prêter à l'humeur du » Silène : le chœur des Satyres a une » gravité burlesque, & devient quel» quefois plaisant, à la manière du » Silène. »

Batteux, 4. Poët.

Ainsi, la même plume qui avoit tracé les caractères si touchants d'Iphigénie & d'Alceste, savoit se prêter aux amusements de la populace d'Athènes. Les spectacles étoient la manie de cette ville ; il en falloit d'appropriés à toutes les classes qu'elle renfermoit. Pour émouvoir le vulgaire, il faut des traits violents ; delà, les peintures

affreuses, substituées au jeu délicat des passions : son esprit ne peut être affecté des railleries fines ; delà, les plaisanteries des Silènes : la *Satyre* étoit pour le peuple, un spectacle à la fois tragique & comique.

Le Cyclope n'est qu'une espèce de parodie du neuvième livre de l'Odyssée ; Silène & les Satyres rendent plaisamment dans Euripides, ce qui est traité sérieusement dans Homère.

Parodie.

Ces pièces donnèrent peut-être l'idée de la Parodie dramatique. Le Grec, né moqueur, dût goûter un genre qui offre tant à rire ; il y en eut de diverses espèces. Le changement d'un mot dans un vers, une lettre mise à la place d'une autre, devenoient des parodies ; c'est ainsi qu'Aristophanes, pour ridiculiser un homme qui ne pouvoit prononcer la lettre P, en substituant des Λ dans quelques paroles que cet homme avoit mal articulées, en tira un sens très-satyrique contre lui.

Une autre espèce de parodie, consistoit dans l'application maligne de quelques vers connus. Démosthènes l'employa quelquefois : Aristophanes en fournit une infinité d'exemples. On se

Adv. Æschin.

rappelle ce fameux vers d'Hippolyte, dans Euripides: « Ma langue a fait » serment, mon cœur n'en a point » fait ». Bacchus, dans la comédie des *Grenouilles*, descend aux Enfers, pour en tirer Eschyle ou Euripides, & rendre au théatre d'Athènes, un bon poëte tragique. Le dernier rappelle à Bacchus, le serment qu'il lui a fait de le ramener: « Ma langue à fait » serment » répond le Dieu du vin, « mon cœur n'en a point fait; j'emmène » Eschyle. »

Dion-Hal. Aristoph. Une autre manière de ridiculiser un auteur, étoit de faire des vers dans son goût & dans son style: mais la principale espèce de parodie, celle dont les anciens parlent le plus ordinairement, fut un ouvrage en vers, composé sur une partie considérable d'une pièce de poésie connue, qu'on détournoit à un autre sujet & à un autre sens, par le changement de quelques expressions: la *Batrachomyomachie* en donne une juste idée.

Aucun poëte n'a été plus souvent ni plus universellement parodié qu'Homère; non qu'on cherchât à jetter du ridicule sur les productions de ce génie divin, mais parce que tout le

monde sachant ses vers, l'application ingénieuse qu'on en faisoit, en les parodiant, étoit plus aisément sentie, plus favorablement reçue par conséquent, que celle où l'on auroit emprunté les vers de quelqu'autre poëte. Ainsi, Sotadès, sans toucher aux mots ni aux expressions, & par le seul changement de la mesure, avoit travesti l'Iliade au point d'en rendre les vers ridicules & méconnoissables.

Il paroît que Timon, surnommé *le Sillographe*, parce que Silène figuroit particulièrement dans ses parodies, n'avoit puisé que dans Homère, le fonds de ses pièces. Il s'étoit principalement attaché à décrier les philosophes de son temps, qu'il comparoit plaisamment à ces outres dans lesquels Eole avoit renfermé les vents. Voici de quelle manière il parodioit l'invocation de l'Iliade: « Muse, apprends-» moi qui a pu allumer entr'eux, cette » guerre funeste. C'est le tintamarre » produit par la Déesse Echo : cette » Déesse irritée contre ceux qui se » tenoient dans le silence, répandit, » parmi les hommes, la demangeaison » de parler; maladie fatale qui en fit » périr un grand nombre. »

Eusèbe.

Athen. Eust. in Odyss. Aristot. poët. c. 2.

Les parodies de Timon n'étoient point dramatiques. Hégémon de Thasos, qui parut au plus tard vers la quatre-vingt-huitième Olympiade, en donna le premier l'idée : ce poëte mit pour quatrième pièce d'une tétralogie, une parodie dramatique. Plusieurs fois il vainquit ses rivaux dans ce nouveau genre de combat. La pièce qui lui fit le plus d'honneur, avoit pour titre *la Gigantomachie* : les nouvelles de la perte que les Athéniens venoient d'éprouver en Sicile, arrivèrent à Athènes au moment même de la représentation, & malgré cela, peut-être le peuple ne rit-il jamais autant. Un pareil trait suffit pour peindre une nation.





LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

ORIGINE & PROGRÈS de la Comédie.

LOIN de pouvoir remonter à l'origine des arts, à peine en suit-on la trace au-delà du moment où ils commencèrent à briller ; & presque toujours on attribue la gloire de l'invention à l'homme qui a perfectionné. L'origine de la comédie, comme celle de la tragédie, se perd dans la nuit des temps : des chansons grossières, les bouffonneries des gens de la campagne que les fêtes animoient à la joie, furent sa première ébauche. Que de vicissitudes éprouvèrent ces mêmes chants, avant de devenir, entre les mains de Ménandre, la satyre délicate des ridicules (*a*) !

(*a*) Consultez les *Dissert.* de l'Abbé VATRY, *sur l'origine & les progrès de la*

Ariftot. poët. c. 4. Dès la plus haute antiquité, la poésie s'étoit partagée en deux genres analogues au caractère des hommes qui la cultivoient. Les uns chantèrent les aventures des héros; les autres peignirent les hommes vicieux & méchants; ils firent des satyres, comme les premiers firent des hymnes & des éloges. On ne trouve pas moins dans le Péan, la première ébauche de la comédie, que celle de la tragédie.

Ibid. c. 3. Plusieurs peuples de la Grèce s'attribuoient l'invention de l'art dramatique: preuve qu'on en ignoroit la véritable origine, ou plutôt, qu'on peut la trouver en divers lieux. Partout, la malignité fit naître les épigrammes; & les chœurs satyriques dûrent s'établir, presqu'en même-temps, dans la plupart des Etats de la Grèce.

Les Doriens revendiquoient l'in-

Comédie; tom. 16 & 21 des MÉM. DE L'ACAD.; le *Mém.* de l'Abbé BATTEUX, *sur sa nature & ses fins*, tom. 39; l'Ouvrage du Docteur BROWN, Sec. 5; le *Théatre des Grecs*; les *Poëtes Grecs*, dans les Etrennes du Parnasse; un *Mém.* de M. LE BEAU LE CADET, *sur les Harangueuses*, tom. 30 des MÉM.

vention de la tragédie & de la comédie: les Mégariens de l'Attique & ceux de la Sicile, disputoient aux Athéniens celle de la comédie; les premiers, sous prétexte que leur gouvernement étoit populaire; ceux de Sicile, parce qu'Epicharme, leur concitoyen, étoit de beaucoup antérieur à Chionidès & à Magnès. Les Doriens du Péloponnèse prétendoient se prouver les inventeurs de la poésie dramatique, par l'étymologie même de ce mot. Ce n'est que parmi nous, disoient-ils, que *drân*, signifie *agir* & *faire*; au lieu que les Athéniens se servent du mot *prattein*. Il est vrai que *comazein*, FAIRE FESTIN, est un mot Attique, mais celui de *comédie* vient de *Comai*, qui, chez nous, signifie *bourgade*, & qui répond à celui de *Dèmoi*, chez les Athéniens; parce que les farceurs ayant été chassés de la ville, erroient dans les bourgades. Ce mot signifieroit donc, *la chanson du bourg* ou *du village*. Les habitants de Cos soutenoient que la comédie avoit pris naissance chez eux, parce qu'Epicharme y avoit été exilé, & ils dérivoient le mot *Comédie*, du nom de leur île.

On s'attend à ne pas voir les Athé-

niens céder, sans combat, l'honneur d'une si belle invention : ils produisoient aussi des titres en leur faveur. En effet, Susarion & Thespis, l'un & l'autre d'un bourg de l'Attique, étoient plus anciens qu'aucun poëte tragique & comique proprement dit, & qu'Epicharme lui-même.

Schol. Aristoph. Les Athéniens appuyoient cette tradition, d'une anecdote assez dans le génie de ce peuple. Athènes jouissant d'une profonde paix, ses habitants vexèrent & maltraitèrent ceux de la campagne : les plaintes de ces malheureux n'ayant point été écoutées, ils imaginèrent de courir, pendant la nuit, les rues d'Athènes, & d'invectiver ceux dont ils avoient reçu quelqu'injure. Ce moyen réussit ; la crainte de voir leurs injustices découvertes, & leurs excès mis au grand jour, rendit plus retenus les citoyens puissants. Le peuple profita à sa manière de cette observation : il crut qu'il seroit utile que quelques poëtes dirigeassent leur verve contre ceux qui oseroient abuser de leur autorité & de leurs richesses : on voulut que ces vers se récitassent en plein théatre ; on établit des prix pour ceux qui se distingueroient dans ce nouveau genre,

qui dût à son origine, le nom de comédie ! (*a*)

En considérant ce que fut la *comédie ancienne*, on seroit assez porté à adopter l'origine que lui attribuoit le peuple d'Athènes. Mais la multiplicité des étymologies, & la différence des opinions, ne laissent aucun lieu de douter, qu'elle n'ait été inventée en plusieurs lieux. Les progrès, plus rapides chez les uns, auront éclairé les autres, & il n'est guère possible, au milieu de tant d'actions & de réactions, de découvrir celui qui changea les poésies licencieuses consacrées à Bacchus, en un spectacle qui méritât proprement le nom de *comédie*.

Comme la tragédie étoit née du Dithyrambe, la comédie naquit des poésies phalliques, & de la poésie iambique ou satyrique. Par la satyre personnelle, elle imita la dernière ; elle emprunta des phalliques, les obscénités dont elle amusa les spectateurs ; il suffit de dire que tout ce qui étoit distingué par cette épithète, vœux, processions, fêtes, étoit d'une indécence qui

(*a*). De Κώμη, Sommeil.

ne permet aucun détail. Or les deux caractères distinctifs de l'ancienne comédie, furent la satyre personnelle & l'obscénité. Dans la saison consacrée à Bacchus, des vendangeurs, déguisés en Satyres, ou d'autres personnages de cette espèce, de dessus leur chariot, accabloient les passants d'injures; pendant les sacrifices, ils se tournoient en ridicule les uns les autres.

Suid. in Voc. Margit. Tzetz. in Chil. v. 872.

Toutes ces causes réunies donnèrent naissance à quelque chose d'approchant de la comédie, qui s'accrut au milieu de ces fêtes champêtres, & des divertissements dont elles étoient accompagnées. Des poëtes essayèrent de rendre ces farces moins insipides: montés sur des chars, ou sur des tréteaux, ils alloient les réciter de villages en villages; car la licence effrénée dont ils faisoient profession, leur interdit long-temps l'entrée des villes.

Marm. Oxon.

Quelques-uns se firent cependant une grande réputation dans ce genre d'écrire. Susarion, qui florissoit vers le temps de Pisistrate, fut le premier qui mérita quelqu'attention; on établit même, en sa considération, un combat & des prix. Ces premiers poëtes comiques prirent, sans doute, pour modèles,

modèles, les poésies phalliques & satyriques : ces vers licencieux & mordants leur fournissoient abondamment de quoi égayer leurs drames, & divertir leurs spectateurs. On fit ensuite des réflexions plus profondes sur le genre : on conçut que la comédie devoit peindre le vice, non en odieux, mais en ridicule ; le *Margitès* d'Homère étoit un modèle. Ce personnage, d'une sottise extrême, n'avoit, dit-on, pu compter jusqu'à cinq : aucune sorte de profession ne put entrer dans sa tête ; & il étoit déjà homme fait, qu'il ne savoit qui, de son père ou de sa mère, l'avoit mis au monde.

Aristot. poët c. 4. Suid.

Si telle est l'idée qu'on doit se former de ce poëme, le héros en étoit plus propre à émouvoir la compassion, qu'à exciter le rire : mais sans doute cette imbécillité n'étoit point poussée à l'extrême. Il savoit, dit-on, beaucoup, & savoit tout mal : on le maria ; mais il n'eut garde d'approcher de sa nouvelle épouse, dans la crainte qu'elle ne le fît réprimander par sa mère ; ou, parce qu'il n'avoit aucune idée du mariage. Un tel personnage prêtoit au ridicule, & les poëtes comiques purent tirer du poëme plaisant d'Ho-

Plat. in Alcib. 2. Eust. ad Odyss. l. 10. Dio-Chrys. orat. 67.

mère, d'aussi bonnes choses que les tragiques en avoient puisées dans ses ouvrages sérieux.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point à Susarion, que la comédie dût ces profondes méditations qui la mirent au rang des beaux arts; elle essuya bien des révolutions, avant d'en exiger de pareilles. On sait par quels dégrés, & par quels auteurs la tragédie se perfectionna : il n'en est pas ainsi de la *comédie*, parce qu'elle n'attira pas d'abord, la même attention: ce fut même assez tard, que l'Archonte donna au peuple des chœurs comiques; les acteurs n'étoient ni aux gages, ni aux ordres du gouvernement. Mais dès qu'une fois elle eut pris une certaine forme, elle eut ses auteurs: Epicharme & Phormis commencèrent à y mettre une action; la Sicile peut donc passer pour l'inventrice de la comédie.

Aristot. poët. c. 5.

Tant qu'elle fut reléguée dans les campagnes, & destinée à faire l'amusement de la populace aux jours de fête & de débauche, ce fut un spectacle très-informe, & composé peut-être seulement du chœur. C'est avec raison que les magistrats ne souf-

frirent point qu'une pareille licence s'insinuât dans les villes : les mœurs étoient encore trop sévères pour admettre un genre de poésie aussi pernicieux. Les Spartiates qui réglèrent avec tant de prudence ce qui concernoit la musique, se fussent bien gardés de permettre la comédie, eux qui, dès qu'ils en apperçurent les traces dans les vers d'Archiloque, bannirent ses écrits de Sparte.

Val-Max. l. 6. c. 3.

Les mêmes raisons, sans doute, déterminèrent d'abord le magistrat d'Athènes. Il donnoit toute son attention aux genres de poésie qui contenoient les points fondamentaux de la religion, de la politique, de la morale; mais quand les principes se furent relâchés, la comédie se montra dans Athènes, & acheva d'augmenter la malignité des citoyens : le magistrat lui assigna le chœur. Telles furent les causes qui donnèrent lieu à l'établissement de la comédie, car on en distingue de trois sortes, chez les anciens : « la » *vieille* qui étoit une satyre personnelle, dont le sujet étoit une aventure » vraie, présentée au public avec les » noms vrais de ceux à qui elle étoit » arrivée : la *moyenne*, qui jouoit des

Batteux.

» aventures vraies, avec des noms » feints : la *nouvelle* enfin, qui joua » des aventures feintes ou générales, » sous des noms feints » & qui ne parut que vers le temps d'Alexandre.

Il ne faut pas regarder l'ancienne comédie, comme un simple amusement, fait pour délasser les citoyens de leurs occupations : le but de ce spectacle fut bien le plaisir ; mais l'accessoire, chez les Athéniens, fut le gouvernement ; & dans la vieille comédie, le principal n'amusa que par cet accessoire.

Plut. in Pericl. Périclès, pour se rendre agréable au peuple, favorisa un moyen aussi contagieux : il distribua aux Athéniens, les terres conquises ; les deniers publics mis en réserve pour la guerre, furent dépensés en jeux & en spectacles : il fit des distributions d'argent. Le peuple qui se procuroit la subsistance à la sueur de son corps, se voyant payé, même pour s'amuser, devint insolent & présomptueux. Nous verrons dans la suite, qu'il ne sut plus mettre de frein à son audace.

Xenoph. de Athen. Rep. Les poëtes comiques servirent admirablement sa malignité : il leur laissa toute liberté de ridiculiser les personnes riches, notables, ou distinguées par

leur mérite, dont lui-même étoit le premier ennemi.

C'est alors que la comédie parut sous une face nouvelle. Les auteurs prirent pour modèles, les tragédies qui se donnoient sur le théatre d'Athènes; ils en empruntèrent la marche, les décorations, les machines, & en composèrent un tout assez régulier: mais, fidèles à conserver à ce nouveau drame ses deux caractères primitifs, non-seulement ils immolèrent à la risée du peuple, les sots & les vicieux; ils décochèrent encore leurs traits contre les magistrats dont la conduite & les mœurs leur déplaisoient: personne ne fut à l'abri de leurs médisances & de leurs calomnies, d'autant plus piquantes, qu'elles étoient aiguisées par la plaisanterie: ils exercèrent, sur l'Etat & sur les particuliers, la plus redoutable des censures: ils parvinrent à rendre ridicule jusqu'à la sagesse, à la vertu même; & le plus sage des Athéniens, Socrates, se vit, en plein théatre, exposé aux insultes & aux huées d'une populace, pour qui le mérite ne fut que trop souvent une violente satyre.

Dans un gouvernement aussi singulier que celui d'Athènes, les poëtes comi-

ques auroient pu, en se tenant dans de justes bornes, exercer une espèce de magistrature morale, nécessaire pour contenir tant d'intrigants, qui aspiroient aux charges, moins pour l'intérêt de la république, que pour le leur propre : mais ces poëtes ne se bornèrent pas à la fonction de censeurs intègres ; plus curieux des applaudissements, que de la réforme de leurs concitoyens, en flattant les vices du peuple, ils tournèrent la vertu en dérision, & facilitèrent à la corruption, le chemin de tous les cœurs.

Ce n'est pas qu'il ne s'en trouvât d'assez courageux pour dire au peuple des vérités dures : souvent Aristophanes s'acquitta de cet emploi, de manière à faire rougir les Athéniens ; mais ils vouloient bien rire de leurs propres vices, pourvu qu'ils pussent rire de ceux qu'ils élevoient eux-mêmes aux premiers emplois de la république.

Cette première espèce de comédie subsista jusqu'au temps où Alcibiades prit en main les rênes de l'Etat. Plusieurs poëtes, parmi lesquels brillent Cratinus, Eupolis, Aristophanes, se distinguèrent dans ce genre. Du nombre considérable de pièces qu'ils avoient

composées, il ne nous reste, à l'exception de quelques fragments, que onze comédies entières, toutes d'Aristophanes. Les poëtes qui l'avoient précédé, contribuèrent chacun en quelque chose, à donner à l'ancienne comédie, une forme régulière.

Il seroit curieux de connoître leurs divers efforts, mais le temps nous a envié les objets de comparaison : nous parlerons cependant de quelques-uns des poëtes qui précédèrent Aristophanes. Timocréon avoit cruellement déchiré Thémistocles, dans quelques-unes de ses chansons. Cratinus, aussi timide guerrier, que hardi comédien, distingua les parties de la comédie, & augmenta le nombre des acteurs. Sa muse ne faisoit grace à personne : Périclès lui-même fut l'objet de ses railleries. Ce poëte, auteur de vingt-une pièces, dont plusieurs furent couronnées, aimoit le vin à l'excès : à l'en croire, des vers composés par un buveur d'eau, ne pouvoient plaire long-temps. Aristophanes dit qu'il mourut de dépit, en voyant le vin s'échapper d'un tonneau.

Plut. in Themistocl.

Horat.

L'Athénien Hermippe n'épargna pas plus Périclès ; il taxoit Aspasie de lui

fournir les belles d'Athènes : « Roi des
» Satyres » lui disoit le Comique « pour-
» quoi n'as-tu pas le courage de prendre
» la lance ? Tu te contentes de com-
» battre de la langue ; tu parles de
» guerre avec beaucoup d'audace & de
» fierté : à t'entendre, on te prendroit
» pour le vaillant Télès, mais l'éclat
» d'une épée nue te fait frémir ; tu
» n'as plus ni force ni vertu, quoi-
» que tu sois aiguillonné par l'ardent
» Cléon, qui ne te donne aucun re-
» lâche. »

Eupolis d'Athènes, contribua singulièrement aux progrès de l'ancienne comédie. Ses vers avoient beaucoup de graces ; il reprenoit les vices avec liberté, & appelloit chaque chose par son nom. De dix-sept comédies qu'il composa, sept furent couronnées. On dit qu'il périt dans un combat naval, & que les Athéniens furent si touchés de sa perte, qu'ils défendirent aux poëtes d'exposer leur vie, même pour le salut de la patrie.

Lucian.

Enfin Aristophanes parut, & porta la vieille comédie à sa perfection. L'art de railler qu'il posséda au suprême dégré, son talent pour amuser le peuple d'Athènes, lui valurent le nom de

Comique par excellence, comme on appelloit Homère, *le Poëte*.

Pour juger Aristophanes, il faut se transporter à Athènes, s'identifier avec ses citoyens, avoir saisi les mœurs, les usages, le gouvernement de cette République, & se figurer le poëte, non comme un homme qui cherche à amuser quelques spectateurs oisifs, mais comme un censeur, qui, au lieu de s'asseoir sur la tribune, de dessus le théâtre, livroit au ridicule tout ce qu'il lui plaisoit d'immoler, & tâchoit d'inspirer au peuple, les sentiments qu'il croyoit les plus favorables à l'intérêt général.

Les poëtes de l'ancienne comédie s'ingéroient dans les affaires du gouvernement, d'une bien autre manière que les poëtes tragiques. Leurs pièces faisoient de continuelles allusions aux circonstances actuelles : il n'en est pas une de celles qui nous restent d'Aristophanes, qui ne soit une censure du gouvernement ou des particuliers, & où il n'expose, avec la plus grande liberté, toutes les fautes de la République. Souvent la pièce ne roule que sur un point de politique; plusieurs n'ont pour but, que de persuader aux Athéniens, alors en guerre avec Sparte, de terminer des

différends qui entraînoient la ruine de ces deux villes, celle de leurs alliés & de leurs tributaires : aussi Platon, en envoyant ces comédies à Denys l'ancien, lui mandoit-il qu'aucun livre ne pouvoit mieux l'instruire des affaires d'Athènes.

La nature départit inégalement ses faveurs : il n'est que peu d'êtres privilégiés, qui réunissent des talents opposés ; & quiconque sait faire pleurer, est ordinairement peu propre à faire rire. Mais le plan qu'avoient suivi les tragiques pour atteindre le premier but, parut propre à ceux dont le génie étoit tourné vers la plaisanterie, pour atteindre le second. Ils s'astreignirent aux trois unités, suivirent le même modèle pour l'exposition, le nœud & le dénouement. Ils employèrent l'iambe, ainsi que tous les autres vers adoptés par les tragiques ; &, comme un de leurs plaisirs favoris étoit de tourner ces poëtes en ridicule, ils donnoient souvent aux vers de leurs comédies, la pompe & la magnificence des vers de la tragédie, qu'ils parodioient continuellement.

Les chœurs formoient une partie

considérable, & même la principale de l'ancienne comédie. C'est d'eux souvent que les pièces prenoient leur nom; ils en étoient l'ame, pour ainsi dire : aussi, quand on voulut réformer la comédie, commença-t-on par lui retrancher le chœur; ce qui donna lieu à la comédie nouvelle. Les chœurs ne le cédoient, ni par la beauté, ni par la sublimité des pensées, à ceux de la tragédie. Ceux d'Euripides & de Sophocles, ne furent point écrits avec plus d'art, que les chœurs d'Aristophanes : mais c'est dans l'invention des personnages qui les composoient, que consistoit la malignité du poëte.

Ils étoient quelquefois allégoriques : la nouveauté, la bizarrerie des fictions, surprenoit les spectateurs, & fournissoit au poëte, les allusions les plus piquantes.

Dans les *Nuées*, ces météores avec lesquels Socrates converse & parmi lesquels il vit, sont un emblême ingénieux des vaines spéculations des philosophes. Le chœur des *Juges*, représentés par des Guêpes, dans la comédie qui porte ce nom, étoit la plus sanglante satyre de ceux d'Athènes.

Dans les *Oiseaux*, ce sont ces habitans de l'air, qui forment le chœur : ils étoient représentés par des hommes presque nuds, avec des crêtes, des becs, des griffes & beaucoup de plumes, parce que cette comédie fut jouée en hiver, temps où les oiseaux ont toute leur fourrure. Les postures, les grimaces, & les figures de ces oiseaux prétendus, amusoient beaucoup le peuple : l'auteur qui se chargeoit d'égayer des spectateurs si divers, ne pouvoit le faire, sans mêler les bouffonneries à la plus délicate plaisanterie.

Parmi ces oiseaux, on remarquoit certains particuliers d'Athènes, reconnoissables par la physionomie & le masque. Qu'on ajoute à cela, l'imitation de leurs chants & de leur ramage, & l'on aura une idée du chœur de cette pièce.

L'ancienne comédie ne fut point, comme la nouvelle, une critique générale des ridicules ; elle mettoit sur la scène, des portraits & non des tableaux ; mais toujours en outrant les défauts de l'original. Si dans la véritable comédie, il faut charger les portraits pour produire de l'effet, qu'on se représente quelle devoit être

la *charge* dans l'ancienne? le Socrates des Nuées d'Aristophanes, n'étoit pas celui d'Athènes, & quelque méprisable que fût ce Cléon, contre lequel le poëte fit les *Chevaliers*, on sent que son caractère y est outré. En se donnant tant de liberté contre ce personnage, & tant d'autres qui eurent part à l'administration, Aristophanes se conformoit à l'esprit de la république. Le peuple étoit maître; souvent son empire étoit la licence même: les satyres du poëte paroissoient alors les devoirs d'un excellent citoyen, & la couronne d'olivier sacré qu'on lui décerna, fut la récompense de la manière dont il les remplit. L'ancienne comédie étoit une espèce d'ostracisme, ou plutôt elle put rendre moins nécessaire, le recours à ce moyen rigoureux. En dénonçant les citoyens dont l'ambition commençoit à devenir suspecte; en livrant au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, pouvoient nuire à l'Etat, elle pourvoyoit à la tranquillité publique, elle servoit de châtiment à ces délits envers la société, contre lesquels la loi ne sévit point.

Si l'ancienne comédie put médire à son aise, il faut avouer qu'elle ne s'en

fit point scrupule. Tout devint l'objet de ses sarcasmes : non-seulement elle plaisanta les personnes qui occupoient les premières places de la république, le peuple d'Athènes exposé sur le théâtre, y excita les huées des spectateurs ; jouets de leurs propres adorateurs, les Dieux mêmes s'y virent immolés à la plus cruelle raillerie. Mais comment les Athéniens, qui se vantoient d'être le peuple le plus religieux de la Grèce, se permettoient-ils au théâtre, de rire des mêmes Divinités, qu'ils alloient ensuite adorer au temple, avec un respect superstitieux ?

Div. Aug. de civit. Dei, L. 6. c. 5.

Il faut, dans la religion païenne, distinguer trois sortes de théologies : une fabuleuse, dont les poëtes étoient comme en possession ; une religion naturelle, qu'on abandonnoit aux disputes des philosophes ; enfin une religion civile, celle des prêtres, de l'Etat, & qui comprenoit tout ce qui regarde le culte extérieur : c'est à elle que le magistrat n'eût jamais souffert qu'on eût donné la moindre atteinte. Il est vrai que la première & la dernière de ces religions, avoient une liaison si intime, que les comiques ne pouvoient guère rendre l'une l'objet de leurs

railleries, sans porter coup à l'autre. Mais de quelles contradictions, de quelles inconséquences n'est pas susceptible l'esprit de l'homme? Est-il étonnant d'ailleurs qu'un magistrat qui dans un cercle, plaisantoit sur le culte populaire, condamnât au barreau le philosophe qui, dans ses ouvrages ou dans des conférences publiques, cherchoit à le détruire? Les poëtes avoient chargé l'histoire des Dieux, de narrations merveilleuses, monstrueuses même, dont ils amusoient la crédulité du vulgaire. Cette mythologie & la théologie étoient aussi différentes pour le fonds, que conformes pour les noms des Divinités. Les Athéniens regardoient apparemment les railleries sur les Dieux, comme un innocent badinage; & eux qui l'entendoient si bien sur leur propre compte, se persuadoient peut-être aussi, que les Dieux l'entendoient assez pour ne pas s'offenser des plaisanteries d'un poëte: au contraire, on croyoit qu'ils étoient les premiers à en rire, & on sait qu'à Rome, quand on soupçonnoit Jupiter d'avoir quelque sujet d'humeur, pour lui rendre la gaieté, on donnoit une représentation de l'Amphitryon de Plaute. Arnobe.

Ce qui du moins paroît certain, c'est que lorsqu'on défendit aux poëtes comiques les personnalités contre les habitants d'Athènes, on ne leur interdit point de plaisanter avec les maîtres de l'univers, puisque dans le Plutus d'Aristophanes qui appartient à la moyenne comédie, les citoyens sont ménagés, & les Immortels cruellement malmenés.

Non-seulement les Dieux jouoient un rôle sur le théatre d'Athènes; les poëtes y avoient introduit jusqu'aux êtres allégoriques. La Rage paroît dans l'*Hercule furieux* d'Euripides; la Mort est un des personnages de l'*Alceste*: la Force & la Violence attachent dans Eschyle, Prométhée au rocher. Dans la comédie d'Aristophanes, intitulée *la Paix*, la Guerre & le Tumulte y sont deux personnages: un chien, dans les *Guêpes*, se porte pour accusateur d'un autre chien, & le couteau qui a coupé le fromage, est fourni en genre de témoin: les *Nuées* sont des Nymphes charmantes; il n'est pas jusqu'aux *Grenouilles*, qui ne fassent un rôle considérable dans une des comédies d'Aristophanes.

Le goût des Athéniens pour les

harangues, se retrouve jusques sur le théatre : dans le *Plutus*, ce sont les plaidoyers de la Richesse & de la Pauvreté ; dans les *Nuées*, ceux du Juste & de l'Injuste, &c.

Les poëtes comiques semoient aussi leurs pièces, de maximes de morale & de politique : ils marchoient en tout, sur les traces de la tragédie, & n'étoient pas moins superbes en décorations, en machines & en habits. Dans les *Grenouilles*, Bacchus déguisé en Hercule, arrive sur les bords du Styx, qu'il passe dans la barque de Charon. De l'autre côté du fleuve, des monstres de plusieurs formes, cherchent à l'épouvanter. Il pénètre ensuite dans le séjour des bienheureux où l'on célèbre en son honneur, les mystères, avec toutes les cérémonies usitées dans ces sortes de fêtes.

Dans les Oiseaux, la scène est un paysage, ou plutôt une solitude affreuse, qui ne peut être embellie d'agréables verdures, à cause de la saison qu'on suppose être l'hiver : deux hommes, que la manière dont Athènes est gouvernée, engage à fuir cette ville, paroissent d'abord parmi des arbres & des rochers ; ils marchent au hazard,

leurs oiseaux sur le poing, une corbeille sur le dos, une cruche à la ceinture, & une branche de myrte à la main; équipage ordinaire de ceux qui alloient, loin de leur pays, consulter les oracles: deux valets suivent de loin, & portent le reste du bagage.

C'est sur-tout au dernier acte, que le spectacle est brillant. Il se passe au milieu des airs, dans une ville appellée *Néphélococcygie*. On apperçoit des murs & des tours bâtis sur les nues; Prométhée, & après lui, trois autres Dieux, y descendent du ciel: Pisthétérus en descend aussi sur un arc de triomphe. Une Déesse superbement parée, est assise près de lui: d'une main il tient le sceptre, de l'autre les foudres de Jupiter. Le théatre est tout illuminé d'éclairs; le bruit du tonnerre se mêle au chant des oiseaux, qui voltigent en foule autour de leur nouveau roi.

Les hommes représentent, pour la plupart, des personnes connues à Athènes; les uns sont désignés par leurs noms, les autres pouvoient l'être par leurs masques. Les Dieux paroissent sous leur forme ordinaire, mais avec une mine affamée. Prométhée est voilé,

& porte une espèce de parasol, pour se cacher aux yeux de Jupiter.

C'est dans Aristophanes uniquement, que nous pouvons voir ce qu'étoit l'ancienne comédie. Il a fait le portrait des Athéniens de son temps; comme nous ne les connoissons pas en détail, il y a, sans doute, entre les originaux & ses ingénieuses copies, une infinité de rapports que nous n'appercevons plus. Ses scholiastes, à la vérité, nous ont conservé quelques traits de cette ressemblance; mais comme ils étoient eux-mêmes déjà fort éloignés du poëte qu'ils commentoient, il en est beaucoup, sans doute, qu'ils n'ont pas saisis. Des savants se sont appliqués à les recueillir, & à retrouver ceux que le temps avoit effacés: le résultat de leur travail rend l'histoire de ces temps beaucoup plus piquante.

On sait peu de chose de la personne d'Aristophanes, le plus célèbre, sans contredit, des poëtes de l'ancienne comédie. Platon en faisoit un si grand cas, qu'il composa ce distique en son honneur: « Les graces ayant cherché » partout un lieu, pour y bâtir un tem- » ple qui durât toujours, choisirent le » cœur d'Aristophanes, qu'elles ne quit-

» tèrent jamais depuis ». Le roi de Perse en témoigna la plus haute estime aux députés de la Grèce : Aristophanes nous l'apprend lui-même, dans une de ses comédies ; c'est par la bouche du chœur qu'il se fait ce compliment. Après avoir reproché aux spectateurs, leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers, qui se récrient sur la beauté d'Athènes, & qui ne font rien pour elle, tandis que lui seul a osé leur dire la vérité en plein théatre, au péril de sa vie ; il ajoute, qu'il est devenu l'objet de la curiosité de tous les alliés & tributaires d'Athènes ; « que même sa gloire a été si loin, » que le roi de Perse, interrogeant un » jour les ambassadeurs de Lacédémone, » après leur avoir demandé quels peu- » ples de la Grèce avoient le plus de » forces sur mer, les questionna ensuite » sur Aristophanes, & sur les sujets » ordinaires de ses traits satyriques, » ajouta « que ses conseils tendoient » au bien, & que si les Athéniens les » suivoient, ils seroient les maîtres de » la Grèce. C'est pour cela » continue-t-on « que les Lacédémoniens, pour » préliminaire de la paix, demandent » qu'on leur rende Egine ; non qu'ils

In Acharn.

» se soucient beaucoup de ce port, mais » afin de nuire à ce poëte » : apparemment il avoit du bien dans cette île, ou même il en étoit originaire. Le lieu de sa naissance est fort incertain; les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginète, tous étranger. Pour lui, il se disoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathénien; mais il avoit assez d'ennemis, pour qu'on lui disputât sa qualité de citoyen. Cité devant les juges, un bon mot lui donna gain de cause : il se fit à lui-même une application de ces deux vers de Télémaque dans l'Odyssée :

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère :
Pour moi, je n'en sais rien : qui sait quel est son
père ?

Cette naïveté fit rire les juges, qui le confirmèrent dans son droit.

Jamais peut-être il n'y eut de poëte plus mordant, & il faut avouer que jamais Athènes ne prêta tant au ridicule. Peut-on rien de plus méchant que ce dialogue des *Nuées*, entre *le Juste & l'Injuste*, qui disputent pour savoir lequel des deux a le plus d'empire sur les Athéniens.

« *L'Injuste.* Que diras-tu, si je viens

» à bout d'avoir raison contre toi?

» *Le Juste.* J'avouerai que j'aurai » tort, & je me tairai : voyons.

» *L'Inj.* Dis-moi ; quels gens sont » ce que nos orateurs ?

» *Le Just.* Des scélérats.

» *L'Inj.* D'accord. Et nos faiseurs » de tragédies ?

» *Le Just.* Des scélérats.

» *L'Inj.* Fort bien ! Et nos magis- » trats ?

» *Le Just.* Des scélérats.

» *L'Inj.* A merveille ! Tu vois donc » que tu as tort : compte à présent les » spectateurs ; quel est le plus grand » nombre ? Sont-ce les gens de bien ? » Examine.

» *Le Just.* (*regardant de tous côtés.*) » Examinons.

» *L'Inj.* Eh bien !

» *Le Just.* (*montrant divers specta- » teurs.*) Les scélérats l'emportent. En » voilà un que je connois ; j'en vois » encore là un autre.... & ce petit » maître là-bas.

» *L'Inj.* Qu'as-tu maintenant à dire?

» *Le Just.* Que j'ai perdu. (*aux » spectateurs.*) Athéniens, prenez mon » manteau, je vais passer de votre côté, » vous êtes les plus forts. »

Avec une telle licence, il étoit difficile de réunir tous les suffrages : aussi les avis sont-ils très-partagés sur ce poëte ; même autant parmi les modernes, que parmi les anciens.

Les uns, comme Plutarque, Elien, Rapin, &c. en portent un jugement très-désavantageux. « Sa Muse » dit le P. Brumoy « est une Bacchante dont » la langue médisante est détrempée de » fiel, & dont le poison dangereux » ressemble à celui de l'aspic & de la » vipère ; mais dont les saillies malignes » & les caprices ingénieux, portent » plutôt leur coup qu'on ne s'en est ap» perçu. »

D'autres, au nombre desquels sont Platon, Aristote, Cicéron, Boivin, &c. le regardent comme le plus grand comique de l'antiquité. Pour le plus grand railleur, on ne peut en disconvenir ; mais pour le plus grand comique, il faudroit que Ménandre n'eût pas existé ; car la comédie ne consiste pas seulement dans l'art de médire agréablement : il faut une fable, un nœud, une intrigue.

« Aristophanes » dit le père Rapin, » n'est point exact dans l'ordonnance » de ses fables ; ses fictions ne sont pas

» vraisemblables : il joue les gens grossièrement, & trop à découvert. Socrates qu'il raille si fort dans ses comédies, avoit un air de raillerie plus délicat que lui..... La trop grande envie qu'il a de plaire au peuple, en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même mal-honnête homme, & gâta un peu le génie qu'il avoit de railler, par ses manières rudes & outrées...... Son langage est quelquefois obscur, embarrassé, bas, trivial; & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mélanges de style, du tragique & du comique, du sérieux, du grave & du familier, sont fades; & ses plaisanteries, à les examiner de près, sont souvent fausses.... Enfin, selon Plutarque, la muse d'Aristophanes ressemble à une femme effrontée, & la muse de Ménandre à une honnête femme. »

La critique du P. Rapin est outrée, & quelques-unes des choses qu'il reproche au poëte comme des défauts, pouvoient être des beautés pour les Athéniens. Se seroient-ils extasiés si long-temps sur des sottises? « Jamais

» homme »

» homme » s'écrie Madame Dacier « n'a » eu plus de finesse que lui (Aristophanes), » pour trouver le ridicule, ni un tour » plus ingénieux pour le faire paroître. » Sa critique est naturelle & aisée; &, » ce qui se trouve fort rarement, il » conserve beaucoup de délicatesse dans » une grande fertilité. En un mot, » l'esprit Attique, que les anciens ont » tant vanté, paroît plus dans Aristo- » phanes, que dans aucun autre auteur » que je connoisse de l'antiquité: mais, » ce qu'on doit le plus admirer en lui, » c'est qu'il est toujours si bien le maître » des matières qu'il traite, que, sans » se gêner, il trouve le moyen de faire » venir naturellement des choses qui » auroient paru d'abord les plus éloi- » gnées de son sujet; & que ses caprices, » même les plus vifs & les moins » attendus, paroissent comme des suites » nécessaires des incidents qu'il a pré- » parés. C'est cet art qui rend inimita- » bles les dialogues de Platon, qu'on » doit regarder comme autant de pièces » de théatre, qui ne divertissent pas » moins par l'action que par le discours. » Le style d'Aristophanes est aussi agréa- » ble que son esprit; outre la pureté, » la netteté, la force & la douceur,

» il a une certaine harmonie qui flatte
» si agréablement l'oreille, qu'il n'y a
» rien de comparable au plaisir qu'on
» prend à le lire. Quand il s'attache au
» style médiocre & commun, il le fait
» sans bassesse; quand il vient au style su-
» blime, il s'élève sans obscurité; & ja-
» mais personne n'a su faire un mélange si
» agréable de tous les différents genres
» d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui
» nous reste de l'ancienne Grèce, si
» l'on n'a pas lu Aristophanes, on ne
» connoît pas encore tous les charmes
» & toutes les beautés du Grec. »

Voilà sans doute un magnifique éloge; & probablement Aristophanes le mérite en grande partie: mais, pour bien juger ce poëte, il ne faut pas se borner à le lire comme poëte. La méthode propre à le faire connoître, doit le montrer à la fois comme poëte & comme politique: ses pièces doivent suivre dans l'histoire, les évènements qui les ont fait naître. Après avoir vu les Athéniens décider les plus importantes questions dans la place publique; & leurs généraux, à la tête des armées, mettre en exécution leurs volontés; il faut se transporter au théatre, pour

y voir dévoiler, par leur infatigable censeur, les petites menées, les intrigues, les ressorts qui faisoient mouvoir, sans qu'ils s'en doutassent, les membres de cette machine si compliquée.

Nous présenterons, pour donner une idée de la comédie ancienne, l'extrait des *Harangueuses* d'Aristophanes, à cause des trois objets qu'elle réunit; la satyre la plus violente des femmes d'Athènes, celle du gouvernement de cette ville, & une critique de cette fameuse communauté de femmes, que Platon tâche d'établir dans sa république, & qu'il nous est indispensable de faire connoître. Le dessein de cette comédie est aussi hardi que bizarre: aucune des situations heureuses, aucun des contrastes plaisants que son sujet pouvoit lui fournir, n'a été oublié: la conduite est naturelle, l'exécution pleine de sel & d'agrément, & l'on y retrouve cette éloquence nerveuse qui servit de modèle aux orateurs les plus sérieux.

Pour qu'on sente plus aisément les allusions du poëte, & la manière dont il persiffle Platon, il est bon, avant d'entrer en matière, d'exposer le systême du philosophe sur la communauté des femmes & des enfants. Platon qui ne

se dissimuloit pas tout ce que son système avoit de révoltant, le prépare par une espèce d'apologué qu'il assure avoir pris naissance en Phénicie. « En » vérité » dit Socrates, principal interlocuteur de ce fameux dialogue « je ne » sais où prendre la hardiesse & les » expressions dont j'ai besoin. Je tâcherai » d'abord de persuader aux magistrats » & aux guerriers, ensuite au reste des » citoyens, qu'ils ont été élevés & formés dans le sein de la terre, qui les » a mis au jour: qu'ainsi ils doivent » regarder celle qu'ils habitent, comme » leur mère & leur nourrice; la défendre » contre quiconque osera l'attaquer, & » agir avec les autres citoyens, comme » avec des frères nés de la même » mère ». Il exige ensuite qu'aucun des guerriers, auxquels il s'attache d'abord, ne posséde rien qui soit à lui seul, à moins que cela ne soit absolument nécessaire; qu'ils n'aient ni maisons, ni magasins, où il ne soit libre à tout le monde d'entrer; qu'ils mangent en commun, comme des guerriers au camp, &c.: « Tel est » continue le philosophe « l'unique moyen de se » conserver, eux & l'Etat. Mais s'ils » possèdent en propre, des terres, des

De Rep. l. 3.

» maisons, de l'argent; de gardiens » qu'ils sont, ils deviendront économes » & laboureurs; de défenseurs de l'Etat, » ses ennemis & ses tyrans: ils passe- » ront leur vie à se haïr mutuellement, » à se dresser des embûches, ou à se » garantir de celles qu'on leur dressera; » ils craindront plus les ennemis du » dedans, que ceux du dehors; & alors, » eux & la république courront à grands » pas vers leur ruine. »

Après avoir, au commencement du quatrième Livre, jeté comme au hazard la communauté des femmes & des enfants, il y revient dans le cinquième, & présente les avantages de son systême, non sans avoir encore hésité; mais enfin il énonce clairement « que les » femmes des guerriers (car il n'est » encore question que de ceux-ci) seront » communes toutes à tous; aucune » d'elles n'habitera en particulier avec » aucun d'eux; les enfants seront com- » muns; les parents ne connoîtront pas » leurs enfants, ni ceux-ci leurs pa- » rents ». Malgré cette confusion monst- trueuse, Platon veut cependant qu'on assortisse les hommes & les femmes, selon les humeurs & les caractères; d'où il puisse résulter de saintes unions;

les plus saintes devant être les plus utiles à l'Etat. Selon ses principes, il faut que les approches des meilleurs sujets de l'un & de l'autre sexe, soient très-fréquentes; celles des mauvais citoyens, très-rares; & de plus, élever les enfants des premiers, & non ceux des seconds. On instituera des fêtes où l'on rassemblera les époux futurs : elles seront accompagnées de sacrifices & d'épithalames composés par les poëtes. Les magistrats règleront le nombre des mariages, de manière que celui des citoyens soit toujours à-peu-près le même : les époux tireront au sort; mais l'adresse des magistrats exclura les mauvais citoyens, de façon néanmoins qu'ils croient n'avoir à s'en prendre de leur exclusion, qu'à la fortune. Les jeunes gens qui se seront distingués à la guerre ou ailleurs, entr'autres récompenses, auront la permission de voir plus souvent les femmes. Les enfants, à mesure qu'ils naîtront, seront remis entre les mains d'hommes ou de femmes chargés du soin de les élever. On les portera au bercail commun : ceux des méchants, ou qui auront quelque difformité, seront cachés en quelqu'endroit secret & inconnu. Les mères, tant qu'elles auront du

lait, seront conduites au bercail; mais sans qu'aucune d'elles puisse reconnoître le fruit de ses amours : si elles ne peuvent suffire à les allaiter, on les fera aider par d'autres, afin que les enfants tettent un temps raisonnable.

Comme l'Etat ne doit avouer pour sujets, que ceux que leurs parents auront engendrés dans la force de l'âge, les femmes donneront des enfants depuis vingt ans jusqu'à quarante, & les hommes depuis trente jusqu'à cinquante-cinq. Si quelqu'un engendre des sujets à la République, avant ou passé le terme prescrit, ils seront regardés comme ouvrages de ténèbres & de libertinage. Cette loi concerne aussi ceux qui ayant l'âge légitime, toucheroient à une femme qui l'auroit aussi, sans l'aveu du magistrat : le fruit de ce concubinage sera réputé illégitime, né sans auspices & sans garants.

Lorsque l'un & l'autre sexe aura passé l'âge fixé par les loix pour donner des citoyens à la patrie, il sera permis aux hommes d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos, excepté leurs aïeules, leurs mères, leurs filles, & leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté, avec

les mêmes reſtrictions ; mais ſous l'injonction expreſſe de ne mettre au jour, aucun fruit conçu d'un tel commerce, & de l'expoſer, ſi malgré leurs précautions il en naiſſoit quelqu'un. Et comme il étoit impoſſible, après les ſoins qu'avoit pris le légiſlateur, que les pères connuſſent leurs enfants, & réciproquement ; du moment que quelqu'un étoit marié, à compter depuis le jour de ce mariage, juſqu'au ſeptième & au dixième mois, il devoit regarder tous ceux qui naîtroient dans l'un ou l'autre de ces termes, les mâles comme ſes fils, & les femelles comme ſes filles. Ces enfants l'appelleront du nom de père ; les enfants de ceux-ci le regarderont comme leur aïeul, & tous ceux qui ſeront nés dans l'intervalle où leurs pères & mères donnoient des enfants à l'Etat, ſe traiteront de frères & de ſœurs, & pourront s'épouſer, ſelon que le ſort & l'oracle d'Apollon en décideront.

Platon ne manquoit pas de raiſons ſpécieuſes, pour étayer ce ſyſtême. Le plus grand mal d'une ſociété, eſt ce qui la diviſe ; le plus grand bien, ce qui en lie tous les membres & la rend une : or, quoi de plus propre à former cette union, que la communication des

plaisirs & des peines entre les citoyens, à qui les mêmes évènements causeroient une joie & une douleur communes ? L'opposition des sentiments ne vient que de ce que tous les citoyens ne disent pas en même-temps, des mêmes choses : *ceci m'intéresse ; ceci ne m'intéresse pas :* mais chacun, trouvant dans les autres, un frère ou une sœur, un père ou une mère, un fils ou une fille, & ayant sans cesse à la bouche les noms de parenté ou d'affinité, en remplira les devoirs : il existera entr'eux, un commerce réciproque de plaisirs ou de peines. En vertu de cette union, ils se réjouiront & s'affligeront tous des mêmes choses : & c'est à la communauté des femmes & des enfants, qu'il faudra attribuer de si admirables effets.

L'art qu'employa le disciple de Socrates pour élever un édifice aussi hardi, ne fit point illusion à un des plus grands génies dont puisse s'honorer la philosophie : Aristote fit sentir à ses contemporains l'abus de la communauté des biens, des femmes & des enfants, établie par le fondateur de l'académie : le comique d'Athènes n'attaqua pas avec des raisons, les idées platoniciennes ; il les tourna en ridicule.

Polit. l. 2. c. 1. 2. 3.

Praxagora (*a*), femme avisée & entreprenante, épouse d'un des principaux magistrats d'Athènes, ennuyée, ainsi que les autres femmes de la ville, de se voir gouvernées par les hommes, a formé avec elles le dessein de se soustraire à cette domination, & de commander à leur tour.

Le théatre représente le lieu du rendez-vous : c'est la place qui se trouve devant la maison de Praxagora. Elle ouvre la scène avant l'aurore, & s'avance avec une lampe qu'elle suspend dans un endroit élevé, pour servir de signal à ses complices.

Aucune ne paroît ; cependant l'assemblée est indiquée pour le point du jour. N'auroient-elles pu tromper la vigilance de leurs maris, & sortir de nuit, déguisées en hommes, suivant la convention ? Dans l'instant, elle apperçoit une lampe ; c'est une de ses compagnes : elle bat des mains ; une autre met la tête à la fenêtre. Après quelques reproches sur leur lenteur, elle va avec elles

(*a*) Ce mot signifie *Faiseuse d'assemblées* : les *Harangueuses* furent jouées la quatrième année de la 96e Olympiade.

à la porte d'une quatrième qui sort aussitôt. Elles arrivent enfin à la file, & le poëte prend soin de les désigner, elles ou leurs maris, par des traits caustiques & fort libres. Elles ont en main des barbes postiches, pour s'en parer, à l'exemple de ceux qui étoient à la tête du gouvernement, & qui, pour donner à la magistrature un air de gravité, affectoient de porter de longues barbes : elles se montrent les unes aux autres, les déguisements qu'elles ont dessein de prendre, & qu'elles ont pris en partie pardessus leurs habits de femmes ; savoir, les manteaux de leurs maris, & des chaussures d'hommes.

Il reste peu de temps jusqu'à l'aurore, où l'assemblée du peuple est convoquée. Pour mettre ses compagnes au fait, Praxagora les fait asseoir, & les exerce sur la manière dont elles doivent se comporter. Il s'agit de déguiser leur air, leur voix, leur attitude, afin de tromper le peuple, & de passer pour magistrats. « Qui veut parler » ? dit le chef de ce Sénat féminin » : c'étoit la formule. Une femme se présente. Praxagora lui mettant une couronne sur la tête : « Ceignez-la » dit-elle, » pour votre bonheur & pour le nôtre » :

chez les Athéniens, les orateurs ne parloient qu'après s'être couronnés. « Paix ! » taisez-vous, Ariphrades » s'écrie Praxagora, en se tournant vers les spectateurs : c'étoit un babillard de profession.

La harangueuse, avant de parler, demande à boire. On la reprend. « Eh » quoi » ! répond-elle « les hommes ne » boivent-ils pas au Conseil ? Oui, » certes ; & leurs décrets se sentent » assez du vin. Ignore-t-on ce que » c'est que leurs libations ? c'est moins » pour les Dieux, que pour eux-mêmes » qu'ils les font. D'où vient qu'ils se » disent des injures, & qu'on est con- » traint quelquefois de les remporter » chez eux ? »

Une autre femme se lève : elle jure par Cérès & Proserpine. « Ah ! mal- » heureuse » s'écrie Praxagora « tu viens » de faire un serment de femme ». C'est en effet par ces Déesses que juroient les femmes.

Une troisième encore se trompe, en apostrophant les femmes au lieu des hommes : mais elle se tire d'affaire par le mot le plus cruel contre le lâche Epigonus. « Je regardois de son côté » dit-elle » ; c'est ce qui m'a trompée. »

Praxagora prend enfin la parole :

elle représente les malheurs de l'Etat ; qu'elle attribue à la mauvaise administration des hommes, & conclud qu'il n'y a d'autre parti à prendre, que de mettre le gouvernement entre les mains des femmes. Ne se sert-on pas d'elles pour le gouvernement des familles ? Les hommes ne cherchent qu'à innover ; « les femmes, au contraire, lavent » toutes la laine dans l'eau chaude, à » la manière antique ; elles portent les » fardeaux sur leurs têtes, comme autre- » fois ; elles célèbrent les fêtes de Cérès » comme autrefois ; elles ont des galants » comme autrefois ; elles boivent du » meilleur vin comme autrefois...... » d'ailleurs elles sont habiles à amasser, » nées pour l'épargne, & connoissent » trop l'art de tromper, pour être » dupes. »

On applaudit à l'éloquence de Praxagora : enfin elle ordonne à toutes les femmes d'achever leur déguisement : la chaussure à la Laconienne, les barbes postiches, le manteau pardessus l'habit de femme, le bâton à la main. « Hâtons- » nous » disent-elles en partant ; « on ne » donne point d'argent à ceux qui vien- » nent tard à l'assemblée ». — « Du temps » de l'Archonte Myronidès » continue

le chœur « chacun portoit dans un sac,
» du pain, de quoi étancher sa soif, &
» trois ou quatre olives; aujourd'hui,
» ce n'est plus cela, on veut recevoir
» trois oboles, comme un maçon qui
» porte le mortier: pourquoi? Pour la
» peine de servir la patrie. »

Cependant Blépyrus, mari de Praxagora, s'éveille & ne peut deviner pourquoi sa femme est sortie. Il est plus surpris encore de ne trouver ni son habit, ni sa chaussure. Dans son impatience, il prend celle de sa femme, se couvre de sa robe, & vient en cet équipage sur la scène, pour satisfaire un besoin qui le presse. S'avance un voisin, qui n'est pas moins surpris de l'évasion de sa femme, & qui, venant d'apprendre que l'assemblée du peuple étoit convoquée, avoit pris à la hâte l'habit qui lui restoit: il gagne au plus vîte la place publique.

Dans l'instant, paroît Chrémès, autre citoyen qui est de retour de l'assemblée, & qui rend compte à Blépyrus de ce qui s'y est passé. Pour cette fois, il n'avoit pas reçu les trois oboles, car, dès avant l'aurore, toutes les places étoient occupées par le menu peuple. On voit qu'il a été dupe du déguisement

des femmes, & qu'il les a prises pour les Prytanes. Ils ont jugé à propos, dit-il, de prononcer sur le salut de la République. Néoclidès, avec ses paupières grillées, a voulu parler : on lui a imposé silence par de grandes huées ; un certain Evéon ensuite, qui avoit besoin d'un manteau, a proposé d'obliger chaque métier, à fournir gratis aux citoyens, tout ce qui leur manquoit ; enfin, un jeune homme (c'étoit Praxagora) d'une belle taille, & d'un teint éclatant, s'est avancé brusquement pour prendre la parole, & a fait entendre qu'il falloit donner aux femmes, l'administration de la République. Aussitôt il s'est élevé un grand murmure ; le peuple de la ville s'est écrié qu'il parloit à merveille ; mais les gens de la campagne ont réclamé.

Blépyrus approuve le sentiment des derniers. « Mais » reprend Chrémès, » ils étoient en plus petit nombre, & » les femmes l'ont emporté : on en a » dit beaucoup de bien ; & de vous, » beaucoup de mal.

» *Blépyrus*. De moi ? du mal ! & quoi ?

» *Chrémès*. Premièrement, l'orateur » a dit que vous étiez un personnage » souple & rusé......

» *Blép.* Et de vous, qu'en a-t-on
» dit ?

» *Chr.* Attendez ; écoutez ce qui
» vous regarde..... un voleur fieffé....

» *Blép.* Qui ! moi seul ?

» *Chr.* Un délateur.

» *Blép.* Suis-je donc le seul ?

» *Chr.* Oh non ! on a dit la même
» chose de cette honorable compagnie.
» (*en montrant l'assemblée.*)

» *Blép.* Et quel est cet orateur qui
» parloit si bien ?

» *Chr.* Doucement : il disoit que les
» femmes étoient ce qu'il y avoit au
» monde de plus sensé, de plus propre
» à amasser de l'argent, & de plus fidèle
» au secret ; car il ajoutoit qu'elles ne
» divulguoient jamais rien des mystères
» de Cérès & de Proserpine, tandis que
» vous & moi publions ce qui s'est passé
» aux délibérations.

» *Blép.* Par Mercure ! il n'a pas
» tout-à-fait tort.

» *Chr.* Il disoit que les femmes se
» prêtent entr'elles des habits, de l'or,
» de l'argent, des coupes, & cela sans
» témoins, seule à seule ; ce qui ne les
» empêche pas de rendre à point nommé,
» avec la dernière fidélité ; ce que nous
» ne faisons pas.

» *Blép.* Ma foi non, eussions-nous
» reçu devant témoins.

» *Chr.* Il disoit de plus, que les femmes
» ne faisoient ni délations, ni mauvaises
» chicanes; qu'elles ne pilloient point
» le peuple...... Que vous dirai-je? Il
» a dit des biens infinis du sexe.

» *Blép.* Qu'a-t-on décidé enfin?

» *Chr.* Que vous céderiez aux femmes
» l'administration des affaires, puis-
» qu'aussibien c'étoit l'unique nouveauté
» dont on ne se fût point encore avisé
» à Athènes....

» *Blép.* Et je n'irai plus au barreau?
» ce sera ma femme?

» *Chr.* Vous n'élèverez plus vos en-
» fants; ce sera votre femme.

» *Blép.* Et ce ne sera plus à moi de
» soupirer dès la pointe du jour?

» *Chr.* Non, par Jupiter; tous les
» soucis seront pour les femmes, &
» vous n'aurez qu'à demeurer les bras
» croisés chez vous. »

Cette énumération des travers que Praxagora reproche aux hommes, est ménagée de manière, que Blépyrus prend pour lui seul, ce qui est dit pour tous en général; ce qui donne lieu à un jeu de théatre amusant.

« Il y a long-temps » disent les deux

Athéniens, en se séparant « que nos » pères ont dit que nos plus impertinents décrets nous tournoient à bien, » par la bonté singulière des Dieux : » plaise au Ciel qu'il en soit de même » de celui-ci ! »

Cette conversation est à peine finie, que les femmes reviennent de l'assemblée. Praxagora leur ordonne de quitter leur déguisement, & de rentrer au plus tôt chez elles, afin que les maris ne s'apperçoivent de rien. Blépyrus s'étoit caché à sa porte ; il se trouve nez à nez avec sa femme, & lui demande d'où elle vient, & pourquoi elle a pris son manteau. C'est une de ses amies en travail qui l'a fait appeller pendant la nuit. Le mari parle du nouveau décret ; Praxagora joue l'étonnée, & se fait conter tout par Blépyrus. « La République va donc être heureuse » s'écrie-t-elle.... Le chœur l'invite à faire briller son éloquence, pour éclairer le peuple, & lui montrer tous les avantages qui résulteront de la nouvelle forme d'administration. « Essayez d'exécuter ce qui n'a » jamais été fait, ce qui n'a jamais été » dit ». C'est ici que Platon va être mis en scène.

Praxagora est convaincue de l'utilité

du système qu'elle va développer ; mais elle craint que le peuple ne rejette les nouveautés, pour s'en tenir aux anciens usages. « Ne craignez rien » lui replique Blépyrus ; « nous nous faisons un prin-
» cipe de courir après les nouveautés, &
» de laisser tomber les vieilles coutumes.

« *Praxagora.* Que personne ne me
» contredise, ni ne m'interrompe avant
» qu'on ait bien saisi ma pensée. Tous
» les citoyens doivent vivre en commun,
» en sorte que l'un ne soit pas riche,
» & l'autre misérable ; que celui-ci ne
» possède pas des terres immenses, tan-
» dis que celui-là n'a pas même où se
» faire enterrer. Je veux que la vie
» soit commune, & la même pour
» tous. »

» *Blépyrus.* Comment cela se fera-t-il ?

» *Prax.* Premièrement, je rendrai
» commun l'argent & les terres que
» chacun possède aujourd'hui en propre.
» Ensuite nous vous ferons subsister
» de ces biens, par notre économie,
» par notre ménage, & notre intelli-
» gence.

» *Blép.* Et si on ne possède ni terres,
» ni biens, mais de l'argent ?

» *Prax.* On sera obligé de le dépo-
» ser sous peine de parjure.

» *Blép*. Et c'est peut-être par-là » qu'on l'aura amassé.

» *Prax*. Mais il ne servira plus de » rien à l'unique possesseur, car personne » ne sera pauvre, puisque tous possède» ront tout. »

De ce principe, Praxagora, à l'imitation du philosophe, passe à la communauté des femmes. Elles seront communes, à condition cependant que les laides & les difformes seront assises près des belles; & quiconque voudra des dernières, commencera par s'adresser à une des premières. Il n'est pas possible de suivre cet article qui ne se ressent que trop de la liberté de l'ancienne comédie: toutes les raisons de Platon sont combattues par le ridicule; mais on peut s'égayer sur la communauté des enfants, qui est la seconde conséquence de celle des biens.

« *Blépyrus*. Dans ce nouveau genre » de vie, comment chacun s'y prendra» t-il pour reconnoître ses enfants?

» *Praxagora*. Les enfants reconnoî» tront pour leurs pères, tous ceux qui » seront plus avancés en âge.

» *Blép.* Nous allons donc voir bien » des pères égorgés, faute d'être » connus, puisqu'à présent que chacun

» connoît le sien, il y a tant de parri-
» cides. »

Platon, entr'autres avantages de sa République, fait entendre qu'il n'y aura plus de procès; Praxagora en dit autant de la sienne. « Tantpis pour » bien des gens » répond Blépyrus.

» *Prax*. C'est une de mes loix: & » en effet, pourquoi y auroit-il encore » des procès ?

» *Blép*. Pour bien des raisons: pre- » mièrement, si on nie une dette.

» *Prax*. Qui est-ce qui prêtera, » puisque tout sera commun ?

» *Blép*. Quelle amende paiera un » homme qui en aura frappé un autre ? » car enfin cela peut arriver à la fin du » repas. Vous paroissez embarrassée ?

» *Prax*. Quelle amende ? son mor- » ceau de pain : quand on aura été » ainsi puni par la bouche, on ne s'avi- » sera plus d'être violent.

» *Blép*. Il n'y aura point non plus » de voleurs ?

» *Prax*. Voudrois-je me voler?.... » La ville ne sera plus qu'une seule » maison, où tout sera commun; tous » les citoyens entreront librement les » uns chez les autres ». C'est encore une des choses que Platon exigeoit de

ses guerriers. Ce que le poëte dit ensuite des repas publics, tombe tout-à-la-fois, & sur le philosophe qui les introduisoit dans sa République, & sur les Athéniens qui se plaisoient si fort aux assemblées, qu'ils auroient fait de la place publique, une salle à manger, & des tribunaux, leurs buffets.

Praxagora se retire pour exécuter son dessein. Une femme, à la voix forte, va publier le décret qui ordonne d'apporter l'argent en commun, puis de faire préparer le repas.

Dans l'acte suivant, arrivent deux citoyens, dont l'un, chargé de tous ses effets, vient, conformément aux nouvelles loix, déposer son bien. Il apostrophe ses meubles, les uns après les autres, & le sel de la satyre n'est pas épargné. « O marmite ! tu es si noire, » que tu ne le serois pas davantage, » quand tu aurois servi à cuire les dro» gues dont Lysicrates peint ses cheveux » blancs ». Le second n'est pas disposé à faire aussi généreusement le sacrifice de son bien. « Je connois mes con» citoyens pour être prompts à don» ner leurs suffrages : s'agit-il d'exé» cuter ? ils refusent ». Il lance en passant, un trait agréable sur les statues

des Dieux. « Croyez-vous qu'un citoyen, » pour peu qu'il ait de ſens, apporte » ainſi ſes biens en commun ? Ce n'eſt » pas l'uſage de nos pères. Non, par » Jupiter ; il vaut mieux recevoir : c'eſt » imiter les Dieux, car quand nous leur » demandons les biens, ils tiennent les » mains ouvertes, non pour donner, » mais pour recevoir. »

Le même perſonnage, pour engager ſon voiſin à ne pas ſe deſſaiſir ainſi, ſur la foi d'un décret, lui en cite trois qui n'eurent aucun effet : « Tout cela » lui répond l'autre « étoit bon, quand » les hommes gouvernoient ; mais au- » jourd'hui ce ſont les femmes. »

Celle qui a fait l'office de héraut, annonce que le repas eſt préparé. Le citoyen qui a crié contre la communauté des biens, veut prendre ſa part du feſtin public : le héraut féminin lui renvoie toutes les plaiſanteries qu'il a dites à ſon voiſin ; jeu ordinaire d'Ariſtophanes.

Le reſte de la pièce eſt une farce pour faire ſentir le ridicule de la communauté des femmes. En vertu du nouveau décret, les Athéniennes qui compoſent le chœur, ſe poſtent ſur la ſcène même, où elles attendent les paſſants. Un jeune

homme tombe dans leurs filets : auſſitôt jeunes & vieilles, de ſe diſputer à qui l'aura. Les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi ; les jeunes prétendent avoir la préférence. Heureuſement pour l'Athénien, une ſervante qui le cherchoit, le reconnoît & l'emmène : ainſi finit la pièce.

Nous en avons dit aſſez pour faire connoître la comédie ancienne. Ce genre de cenſure ne s'exerça jamais qu'à Athènes. Que de généraux ou de magiſtrats y trouvèrent un frein ſalutaire! mais que d'honnêtes citoyens ſacrifiés !

In Equit. Le poëte donnoit des leçons au peuple même. Tantôt il le repréſente comme un vieillard imbécille, & dupe d'un homme nouveau ; tantôt il met ſa politique au-deſſous de celle des femmes ; il le raille cruellement ſur ſon goût pour la procédure & le barreau.

Rien de plus licencieux que les comédies d'Ariſtophanes. Il n'eſt pas étonnant que des hommes qui vivent ſouvent entr'eux, & qui croient n'avoir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, ſoient plus que libres dans leurs propos ; mais, à en juger par Ariſtophanes, les Athéniens l'étoient à l'extrême.

La comédie conſerva ce ton à Athènes, juſqu'à

jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. Les trente tyrans, appréhendant de devenir eux-mêmes l'objet de ses railleries & de ses satyres, firent, par crainte, ce qu'un motif de sagesse eût inspiré à des magistrats vertueux ; & telle fut l'origine de ce qu'on nomme la *moyenne comédie*, dont il sera question dans l'époque suivante.

Il est temps de quitter le théâtre pour la place publique. De nouvelles révolutions se preparent ; le feu de la discorde est sur le point d'embraser la Grèce ; l'envie de commander y met tout en confusion, & ses habitants vont tourner contr'eux, ces mêmes armes si glorieusement teintes du sang des Perses.

Fin du neuvième Volume.



TABLE DES LIVRES,

Contenus dans le neuvième Volume.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les VIII & IXe Volumes de l'*Histoire de la Grèce*, par M. COUSIN DESPRÉAUX ; & il m'a paru qu'ils n'étoient pas moins dignes que les précédents, des applaudissements avec lesquels ceux-ci ont été reçus dans la Capitale.

A Paris, ce 5 Mars 1783. HOÜARD.



ERRATA.

PAGE 9, *ligne* 19 : *mettez une virgule après* Stoïciens.

Page 23, *ligne* 24, de Cyclades : *lisez* des Cyclades.

Page 39, *ligne* 18, & humide : *lisez* & par la voie humide.

Page 92, *ligne* 8, sous son nom : *lisez* sous le nom de Parménides.

Page 147, *ligne* 4, ayant : *lisez* avoit.

Page 153, *ligne* 23, Isoëdre : *lisez* Icosaëdre.

Page 278, *ligne* 19, revenant : *lisez* venant :

Page 307, *ligne* 7, quatre-vingt-douze : *lisez* soixante-quinze.

Page 333, *ligne* 4, fils Pélée : *lisez* fils de Pélée.

Page 363, *ligne* 24 ; *supprimez* car.

Page 364, *ligne* 14, pour se rendre : *lisez* en cherchant à se rendre.

Page 372, *lignes* 28 & 29, les portraits : *lisez* le tableau.

Page 406, *ligne* 4, Praxagora, &c. : *lisez ainsi cet alinéa ;* Praxagora se retire pour exécuter son dessein ; elle fait préparer le repas : une femme, à la voix forte, va publier le décret qui ordonne d'apporter l'argent en commun.